

Traduction - Ukrainien vers Français

Document : TaniaBorecMemoir(Ukr).pdf

Un vieil homme se souvient souvent de son enfance, de sa jeunesse, de sa maturité, de ce qu'il a vécu et tire des conclusions de sa vie.

Ainsi va-t-il de moi maintenant, ayant atteint les 90 ans, veuve, je suis éloignée de l'Ukraine et je me souviens de notre vie commune et tumultueuse avec mon défunt mari, Yuri, ainsi que la mienne... Bien que j'aie vécu peu de temps de ma vie, seulement 16 ans, sur ma terre natale, je me remémore et je me souviens de mon village, où je suis née, où mes années d'enfance ont passé et des autres villages ukrainiens, dont Taras Шевченко a écrit avec tant d'affection et de sincérité : « Village ! Et le cœur se reposera : Le village dans notre Ukraine - Comme un ocre, le village. »

Les villages ukrainiens étaient autrefois des bastions des traditions ukrainiennes, des coutumes, des croyances, des récits, de la culture, de la vie familiale, du patriotisme et de l'appartenance à sa terre natale.

Mon village, très vaste, s'étendait largement autour et s'appelait Kamianka Lésna. Il était divisé en trois villages : Bobroïdy, Byschkiv et Poryatyn. Ces villages étaient à leur tour divisés en fermes, où il y avait plusieurs maisons.

Je suis née le 17 novembre 1925, dans le village de Bobroïdy, à la ferme de Koudryky.

Il est possible que ce nom dérive de la famille des Koudrykys, qui est aussi celle de ma grand-mère maternelle, qui a été inondée à deux reprises et a eu quatre enfants adultes, qui s'est remariée une troisième fois avec Sémen Koudryka et a déménagé dans ce village.

Égrowing, j'appris que ma grand-mère maternelle, Anna Peretiatko, qui, comme je l'avais mentionné, avait trois mariages. Son premier mari ne vécut pas longtemps, il est mort et a laissé deux enfants : un garçon et une fille. Elle est restée seule avec ces deux enfants sur une modeste exploitation rurale. Après un certain temps, elle a épousé une seconde fois Peretiatko. Ils ont également eu deux enfants : un garçon, Grégoire, et une fille, Marie. Anna était veuve avec quatre enfants, mais le travail sur la ferme était dur, sans compter sur l'aide de personne. Je ne sais pas combien de temps ils ont vécu ensemble, mais ce deuxième mari est également décédé et elle est de nouveau seule, avec quatre enfants, déjà adolescents. Les deux enfants de son premier mari avaient déjà commencé à travailler quelque part. Les enfants grandissaient,aidaient leur mère dans la ferme et ils trouvaient ensemble comment s'en sortir. Chaque dimanche et lors des fêtes importantes, comme tous les villageois, nous allions à l'église pour le culte divin. C'est là que se réunissaient les villageois de tous les hameaux. Après le culte, tout le monde se retrouvait, se connaissait ou se saluait avec ses proches et ses connaissances. Ainsi, ma grand-mère, Anna Peretiatko, a peut-être rencontré le veuf plus âgé, Séminion Koudrik. Peut-être que la ferme Koudrik a initié

la famille de ce même Sémion Koudrik, qui est devenu plus tard mon oncle éloigné, et qui était un peu plus âgé que ma grand-mère Anna Peretiakko. Sémion était également veuf avec trois filles adultes, il s'est marié une troisième fois. Il était assez riche, possédait une exploitation rurale, un beau grand jardin et un rucher, il nous donnait souvent du miel, surtout quand j'avais mal à la gorge ou une toux.

Quand il s'est marié pour la troisième fois, le prêtre qui l'a marié pour la troisième fois a dit : « Sémion, c'est la dernière fois que je te franchis le seuil... » et ils ont vécu en harmonie pendant 10 ans.

Au milieu des hameaux et des fermes se trouvait l'église de Saint-Vartan, dédiée à la Nativité de la Vierge Marie. Plus près de l'église se trouvait le cimetière, une grande exploitation pour le prêtre, deux bâtiments d'école, la salle de lecture de « Prosveta », la conserverie « du Beurre » et la boutique « du Coopératif », avec l'inscription « le sien à son sien et le sien à le sien », le logement du curé, qui était également chef du chœur de l'église. Le village était presque entièrement ukrainien, à l'exception d'une famille juive, les Katz, que je connaissais, car sa fille, Malika Katz, c'est ainsi que nous l'appelions, allait à ma école, et sa mère vendait des provisions dans le village, des tissus pour la couture en échange de beurre, d'œufs et d'argent ; et un forgeron polonais-allemand, dans le hameau de Goraytsi, on disait qu'il était « Volksdeutsch ».

Au cours de l'occupation polonaise, le village appartenait au comté de Rawa-Ruska, puis, sous l'administration soviétique, à la raion de Chôvkev, qui fut rebaptisée Néstor, en raison de l'incident survenu autrefois près de la ville de Chôvkev, pendant la Première Guerre mondiale, lorsque l'armée austro-hongroise abattit un avion moscovite et le pilote Néstor trouva la mort. On raconte que Mikhaïl Khrouchtchev, en passant par Chôvkev, aperçut le monument au magnat Zolkowski et donna immédiatement l'ordre de le défire, car Zolkowski avait combattu contre Moscou, et la ville fut alors rebaptisée Néstor. Comme je l'ai appris, la ville de Chôvkev fut fondée dès 1594 par le magnat Zolkowski, et toute la ville fut ensuite agrandie par divers bâtiments historiques en 1603. À cette époque, Chôvkev reçut le droit de Magdebourg. Il y avait un château et une résidence royale à l'époque du roi polonais. On suppose que l'architecte de Chôvkev était l'Ukrainien Pavel Schastlivy.

À Chôvkev, il y avait cinq églises, quatre églises catholiques et une synagogue. La ville de Chôvkev est célèbre pour ses iconographes et sculpteurs. Chôvkev était également connue pour son église et son monastère de l'Annonciation des Pères de l'Ordre des Wahoritains, qui ont ensuite mené leur imprimerie.

Depuis 1994, la ville de Chôvkev a le statut de réserve historique et architecturale d'État - c'est ce que j'ai lu dans une publication.

La famille Zholkevs' cessa d'exister en 1620, lorsque, lors de la bataille contre les Turcs près de Cetora, le Hetman Stanislav Zholkevs' et tous les hommes de son lignage, ainsi que le père de Bohdan Khmelnytsky, périrent.

Aujourd'hui, mon village appartient toujours au district de Żółkiew, dans la région de Lviv. Je me souviens de la ville de Żółkiew, car c'est la ville la plus proche du village de Bobroïdy. Mes parents se rendaient souvent au marché de Żółkiew et je

les accompagnais. J'observais avec intérêt les ventes d'une grande variété de marchandises sur le marché, il y en avait une quantité incalculable, et j'errai dans les boutiques ! Car dans notre boutique rurale « Coopération », il y avait beaucoup de marchandises, mais en ville, il y avait un choix plus vaste de diverses, multicolores et colorées.

J'apprends de diverses sources que sur le territoire de la région de Lviv, à laquelle appartient également le village de Kamianka Lésna, vivaient des gens depuis plus de 20 000 ans. Les preuves de cela sont les découvertes archéologiques d'objets.

Et les environs du village de Kamianka Lisona sont mentionnés pour la première fois dans des documents polonais en 1580. Il est probable que l'origine de ces environs et de leurs habitants remonte à plusieurs dizaines de milliers d'années.

De nombreuses générations se sont succédé depuis ces temps-là, mais nous avons toujours été ici, non pas pour une visite, mais pour vivre dans ce pays. Sur cette terre sacrée de nos ancêtres, s'est développé le caractère local et la tradition populaire. Autrefois, les gens ne sortaient presque pas de leurs environs ou de leur village, ils créaient de nouveaux environs et de nouvelles générations naissaient.

Mes parents, mon père Mikhaïlo Liber, Ukrainien de troisième génération – nous ne savons pas plus loin – et ma mère, Maria Peretiatko, étaient des paysans pauvres et notre village ne pouvait être considéré comme très riche, car le sol était sablonneux, mais il y avait suffisamment de paysans fortunés.

L'un de ces propriétaires riches dans notre village était un homme, surnommé « Américain ». Il avait l'âge de mes parents, voire plus. Jeune homme, étant un simple soldat, le fils d'une pauvre paysanne, il décida de s'expatrier en Amérique pour gagner sa vie. Il était un bon ouvrier et travaillait à la mine à deux quarts de travail pendant plusieurs années, et, en raison de son économie, il revint au village enrichi. Avec cet argent, il acheta un vaste terrain, y construisit une belle maison de village, trouva une jeune fille dans le village, se maria et devint un bon propriétaire. Voyant comment les affaires étaient menées en Amérique et ayant de l'expérience, sa belle exploitation agricole avait toujours de meilleurs rendements et il devint rapidement l'un des propriétaires les plus riches du village. Il travaillait dur, n'avait pas d'esclaves, mais prenait parfois des ouvriers salariés. Il avait deux enfants, un peu plus âgés que moi, dont le fils allait à l'école préparatoire, mais travaillait aussi à la ferme. Comme la « libération » imposée par le pouvoir moscovite-soviétique, l'autorité communiste, a « poulet » nous a « libéré », sa famille a été emmenée quelque part en Sibérie. Sans arriver, encore en route, il est mort d'angoisse.

Je ne sais pas à quel âge j'ai commencé à me renseigner sur la famille de mes parents. Je ne me souviens pas de mon grand-père paternel, mais je pense qu'il m'a vue et m'a parlée quand j'étais petit.

Mon père est né en 1901 dans le village de Libri, où il y avait quelques maisons et il a été baptisé Michel (Libère). Il était le premier enfant de Yuri Libère, et je ne sais rien de sa femme, car il ne se souvient ni du nom ni du prénom de sa mère, car sa mère est décédée peu après sa naissance. Yuri Libère est resté à la ferme seul avec son jeune enfant. Il a donc été placé sous la tutelle de sa tante, qui était

la sœur de la défunte épouse de Michel, elle avait deux enfants plus âgés, un garçon et une fille, et ils vivaient non loin de là, dans le village de Koudrikiv. La tante, nommée Demtchicha, surveillait attentivement le petit Michel. Mon père ne nous a jamais parlé de son enfance, je me souviens seulement de notre grand-mère Demtchicha, qui vivait avec nous lorsque mon père avait déjà sa propre famille.

Grand-père Yuri Lieber s'est remarié et a eu cinq autres enfants : trois fils et deux filles. Mon père, quand il a grandi, s'est souvent adressé à eux. Quand j'ai grandi, je les visitais aussi souvent, principalement mes tantes Maria et Hanna, et j'allais à l'école avec le cousin cadet Ivan, dans une classe. Je me souviens que juste avant la guerre, pour des raisons inconnues, l'un des fils de mon grand-père est décédé. Le plus âgé est resté à l'exploitation agricole.

Quand Mikhail avait environ 12 à 14 ans, il est tombé et s'est fait mal au genou, et il y avait une blessure. Comme il n'y avait pas de médecin dans le village, ma tante Demchicha a pansé la blessure et lui a dit de rester à la maison et de ne pas bouger, ce qu'il a fait, elle le réopérait de temps en temps. Quand la blessure a guéri, Mikhail n'a pas pu se tenir debout bien et droit sur le sol. Alors il a été emmené rapidement à la ville, chez le médecin, et le médecin a dit qu'il était trop tard et qu'il ne pouvait plus l'aider, il ne restait qu'à lui enlever la jambe. Mais mon père, depuis son enfance, était ingénieux et ingénieux. Il a fabriqué lui-même un bâton, dont une partie allait sous la taille et l'autre juste jusqu'au sol, et il l'a utilisé ainsi, touchant le sol uniquement avec ses doigts. Et il a appris à marcher rapidement et à faire tout, et est devenu un autodidacte compétent, et pouvait faire tout dans la vie. Surtout, ce qui m'a le plus marqué dès l'enfance, ce sont les récits de ma grand-mère, surnommée Demchicha, qui vivait avec nous, et je pensais qu'elle était la plus sage de la famille, car elle me racontait des contes, des coutumes, des croyances. Elle était la tante de mon père, qui l'a élevé quand sa mère était décédée. Je ne sais pas si ma grand-mère a déjà fréquenté l'école, car pendant sa jeunesse, l'école n'était pas obligatoire. Je n'ai jamais vu qu'elle lisait ou écrivait. Peut-être parce qu'elle était toujours occupée, mais elle savait tout comme un prophète. À l'époque, nos villageois vivaient avec la nature et la comprenaient.

Elle racontait des croyances, des lutins, des forestiers, des lutinettes, des sirènes et bien d'autres choses, peut-être parce qu'elle était vieille et avait plus de temps à consacrer à moi, et j'écoulais toujours attentivement ses histoires. Elle disait qu'il y avait autrefois beaucoup de dieux, et qu'il n'y a plus qu'un seul Dieu et beaucoup de saints. Quand j'étais impérieuse, ma tante me terrifiait avec un lutin ou une lutinette qui vit dans la forêt, et quand j'avais peur du tonnerre et de la foudre, elle disait de ne pas avoir peur, car c'est seulement Saint Elias qui voyage dans le ciel à cheval et dans une charrette, dont les roues font craquer et crêpiter les étincelles.

Elle savait tout à l'avance : si l'été serait chaud ou sec ; s'il y aurait de la pluie ; où et quoi semer ou planter ; si l'hiver suivant serait très rigoureux avec de fortes gelées, ou plus clément ; et elle ne se trompait presque jamais. Elle comptait toutes les maladies et les blessures avec des remèdes. De telles croyances populaires se transmettaient de génération en génération.

Elle connaissait par cœur tout le Missel, ainsi que d'autres offices religieux, toutes

les prières, les carols, les chants de Noël, une multitude de chansons et de récits. Elle observait un jeûne strict, chaque vendredi de l'année ne mangeait rien, et le jeudi et le vendredi de Pâques, ne buvait que de l'eau, et ne consommait qu'un eau bénite au petit-déjeuner le dimanche de Pâques avec nous.

Mon père et ma mère ne fréquentaient l'école que quelques années, mais ils savaient bien lire et écrire. Mon père, encore jeune homme, se blessa la jambe sous le genou, et une fois que cela s'était cicatrisé, cela ne s'était pas consolidé, car il boitait sur une jambe, se servant d'un bâton pour s'aider, il ne pouvait donc pas marcher loin ou longtemps, ni travailler dur dans le champ, bien qu'il le fit.

Il était cependant très réfléchi, cultivé et doté d'un talent de autodidacte, et il pouvait réaliser tout ce qu'il inventait ou concevait. Ainsi, il était cordonnier, tailleur, fabricant de chapeaux et même musicien, car il possédait et jouait de l'harmonium. Je voudrais ajouter qu'il ne fumait pas et ne buvait pas. Il pouvait boire un verre lors d'un mariage ou d'une autre réception. Moi, enfant, j'adorais l'observer, surtout le soir, lorsqu'il martelait des clous dans des bottes ou qu'il cousait sur une machine à coudre. Ma mère me tirait souvent vers le lit, car il était temps de dormir, mais j'appréciais beaucoup de regarder ce que faisait mon père. Je ne sais pas pourquoi, mais toute ma vie, j'ai été plus attachée à mon père qu'à ma mère.

Peut-être parce que mon père, souvent occupé à fabriquer des chaussures ou à coudre sur une machine, était plus patient, tandis que ma mère était fatiguée, nerveuse et me réprimandait plus souvent si je ne faisais pas ce qu'elle ordonnait, car elle travaillait dur dans les champs et devait encore faire le ménage à la maison.

Nous recevaient souvent le soir des clients ou des connaissances chez mon père, pour lui faire fabriquer de nouvelles chaussures ou coudre quelque chose. À cette occasion, il y avait des discussions variées, économiques, politiques, internationales, parfois des ragots, bien que l'on dise que les hommes ne parlent pas de futilités. J'aimais me tenir quelque part, pas trop loin de mon père, et écouter tout, même si je ne comprenais pas toujours, mais parfois, je comprenais plus que les plus âgés ne pensaient que je ne savais pas de quoi on parlait. Le plus souvent, c'était mon cousin Ivan, venu du village voisin de Stanchouky, qui venait nous rendre visite. Il avait combattu dans l'armée austro-hongroise pendant la Première Guerre mondiale, où il avait été blessé et recevait une pension. Il ne pouvait pas faire de travail pénible, il vivait près de sa sœur, il avait donc plus de temps pour venir nous rendre visite.

Je ne sais pas quand, peut-être vers mes cinq ou six ans, il a commencé à me faire apprendre l'alphabet et les chiffres ukrainiens. Plus tard, il a appris à me joindre des syllabes et c'est ainsi que j'ai appris à lire assez rapidement. Mon père, quand il avait un moment, lisait toujours quelque chose, car nous avions des livres et mon père recevait le journal «Нове село». À sept ans, je lisais déjà bien et cela était une grande joie et un grand plaisir pour lui, car il n'avait pas beaucoup de temps à consacrer à la lecture, et pour moi c'était l'occasion de me tenir à côté de mon père et de lui lire à voix haute, ce que j'adorais, et de moins aider ma mère à la maison ou dans la cour, ce que je n'aimais pas beaucoup. Je n'étais pas encore allée à l'école, car j'étais très petite et maigre, et je souffrais souvent, et mes parents avaient peur pour moi, car il fallait marcher à pied environ deux

kilomètres pour aller à l'école, et en hiver, on pouvait encore se retrouver coincé dans la neige. J'ai donc commencé à aller à l'école, à en avoir presque huit ans, en 1933.

Le plus souvent, je lisais le journal de mon père «Нове село», car il y avait diverses nouvelles. Je me souviens que j'ai souvent lu dans le journal à propos d'Addis-Abeba, qu'il y avait une guerre là-bas. Je n'y comprenais rien, mais je lisais. Mon père et mon oncle Ivan «se rencontraient souvent», comme ils disaient en politique. Parfois, il s'agissait de différents pays où vivent nos gens, et que c'était mieux que chez nous, et que nous étions asservis ici. Ils se plaignaient du pouvoir polonais, qui se comportait mal envers notre peuple. Pourquoi avons-nous perdu notre indépendance, et quand la récupérerons-nous ?

Je me souviens très bien, quand il y a eu le Holodomor dans l'est de l'Ukraine. J'en ai lu dans le journal de mon père «Нове село», on en parlait et on en débattait le soir, les propriétaires qui venaient voir mon père. Ils parlaient d'une certaine commune, des coopératives agricoles, où les gens meurent de faim, et qu'il fallait les aider. Je me souviens qu'il y avait des collections pour les personnes qui souffraient de la famine. Je ne sais pas si c'étaient de l'argent, de la nourriture ou du grain, et qui et comment ils les y transportaient.

Ce qui m'est resté le plus vivant dans la mémoire, de ces temps-là, c'est le dessin du livre « Dans le royaume rouge du diable », que nous avions à la maison et que je lisais à mon père.

Il y avait une grande, belle église. Une haute échelle était appuyée contre l'église et sur le sommet de l'échelle, un jeune homme tenait déjà la croix retirée de l'église et hurlait à un autre dans la vallée, qui tenait deux étoiles : - Hé, donne-moi une étoile !

- Quelle, à cinq branches ou à six branches ? - lui demandait celui de la vallée.

«C'est le nôtre, les deux ! - répond un autre depuis le haut de la colline.

En relisant maintenant, ma main tremble, pas parce que je ressens encore si vivement cela, mais parce que depuis maintenant vingt ans, l'Ukraine est indépendante, mais que beaucoup de Ukrainiens sont encore étourdés, autrefois victimes d'une communauté mensongère, qui affirment qu'il n'y a pas eu de famine imposée par l'État, de génocide. Et c'est encore plus douloureux que ces gens soient aussi présents dans notre gouvernement actuel.

Comme je l'ai déjà écrit, je courais toujours derrière mon père pour voir ce qu'il allait faire, car le travail de mon père était plus intéressant pour moi, ou peut-être parce que, comme les enfants, je posais des questions à tout bout de champ : « Pourquoi...? » Et il pouvait mieux m'expliquer pour que je comprenne, il était aussi plus patient que ma mère. »

Un jour, en fin d'après-midi, alors que les poules se tenaient dans la poulailler comme nous le disions sur les « banths », mon père est allé dans le poulailler, et moi, très vite, je suis courue à sa suite pieds nus. Je vois, mon père mettait à chaque poule une petite assiette, comme un anneau, sur la patte. Je lui demande : « Pourquoi ? » « Pour que maman sache quelle poule pond le plus d'œufs, car alors ces œufs feront couvoir une très belle couvée de poussins », répondit-il.

J'aimais toutes les animaux de compagnie, et surtout les plus petits. C'était agréable d'observer la caquenne mener ses poussins au milieu de la cour, comment ils tous ensemble, autour d'elle, et quand ils sentaient l'approche d'un danger, se cachaient immédiatement sous elle. Je regardais pour ne pas voir de corbeaux quelque part à proximité, alors je criais, je levais les bras, car elle pouvait les attraper et emmener un poussin avec elle et voler quelque part avec. Cela arrivait parfois...

Les enfants de la campagne apprenaient à l'agriculture dès l'enfance, et j'aimais parfois aider ma mère à nourrir les oiseaux et les animaux de compagnie. C'est pourquoi j'avais toujours un animal ou un oiseau préféré que j'aimais beaucoup. Ma préférée, de couleur bronze, suivait toujours mes pas et voulait toujours entrer dans la maison, mais ma mère ne le permettait pas. Aussi, une petite écrevette est devenue mon ami et me suivait partout. Un jour, pauvre écrevette, elle s'est écorchée le cou quelque part sur le verre sous le volet, ma mère et moi avons bandé son cou, on l'avons râpé avec des herbes et la plaie a vite guéri.

Nous avions un chien, Brvko, dans la cour, attaché pendant la journée et ne pouvant courir qu'entre la grange et la maison, mais la nuit, sans attache, il pouvait courir dans toute la cour, bien clôturée.

Mon frère et moi avions aussi une chatte, Zaruona, qui a eu trois chatons plus tard. Nous avons gardé l'un des chatons, et les deux autres, notre voisine les a donnés. Quand il a grandi, mon frère et moi jouions souvent avec lui, courant avec une ficelle, que nous attachions à tout ce que nous trouvions, et ce chaton était notre meilleur jeu. Je l'aimais beaucoup, je lui donnais du lait, et il montait toujours me rejoindre dans le lit pour dormir.

Un jour, j'ai travaillé avec ma mère longtemps dans le jardin, j'étais très fatiguée et, le soir, je suis tombée très vite dans un sommeil profond. En me réveillant, j'ai vu que le chaton était immobile. Il s'est avéré que je l'avais étouffé en me retournant pendant que je dormais. Cette tragédie, je l'ai très durement vécue. Mon frère et moi avons pleuré fort pour lui, nous l'avons enterré dans le jardin sous un cerisier et nous y revenions toujours pour y déposer des fleurs fraîches. J'aimais observer comment les pies revenaient au printemps et construisaient leurs nids sur notre étable, puis élevaient leurs petits. Je regardais attentivement tout cela et je posais des questions, alors je connaissais le nom de chaque outil de travail : de Шевського, de kravetskogo, et plus tard, de hospodarostogo. Aujourd'hui, je me souviens encore de beaucoup de choses de cela, même de la machine à coudre de mon père, appelée «Titan». Aujourd'hui, je suis curieux de savoir quelle entreprise elle était.

Nous avions, comme maman le disait, des « petits moulins », où l'on broyait parfois le grain en farine. J'avais souvent envie d'essayer de moudre, mais je n'arrivais jamais à faire tourner la pierre, car c'était très difficile.

Les voisins ne m'invitaient pas souvent à jouer avec les autres enfants, mais je me faisais souvent demander, car c'est là qu'on jouait aux « cochons », quelque chose de semblable au « baseball » d'aujourd'hui ou aux « billes », c'était un jeu avec cinq petits cailloux.

La raison pour laquelle on ne m'invitait pas à jouer avec les autres enfants était

que j'avais un frère cadet, Ivan, né le 27 février 1929, et je devais le surveiller, car les membres de la famille et ma grand-mère avaient toujours quelque chose à faire. Quand mon frère avait un peu grandi, il ne voulait pas m'écouter, bien qu'elle soit plus âgée et les parents lui donnaient des ordres, mais il avait dès son plus jeune âge l'idée qu'il était un garçon et qu'il était plus fort.

Enfin, ils m'ont enregistré et m'ont emmenée le premier jour à l'école. D'une part, c'était pour moi quelque chose de nouveau et d'inconnu, et d'autre part, c'était un plaisir de voir qu'il y avait tellement d'enfants et que pendant les récréations nous pouvions jouer et courir ensemble.

Quand j'ai commencé à aller à l'école, j'ai aimé les autres enfants, les professeurs et les sciences, car tout était quelque chose de nouveau et d'intéressant. Par exemple, on nous apprenait sur notre monde et notre terre, sur laquelle nous vivons, que la Terre est ronde et tourne autour du soleil. Dès l'école, je fonçais à la maison, car je voulais tout leur raconter, expliquer à ma famille et leur montrer tout ce que j'avais appris à l'école. Mes parents me comprenaient et me félicitaient toujours, tandis que ma grand-mère ne me croyait pas, car elle expliquait tout à sa manière et disait que cela ne pouvait pas être vrai.

Au début, j'allais à l'école avec les filles du voisinage, mais une fois que je connaissais bien le chemin, j'y allais seule. Quand j'avais environ neuf ans, je connaissais bien notre centre de village, ma mère m'envoyait souvent faire de petites courses à la coopérative «L'Avenir». Il ne manquait pas toujours de l'argent à la maison, alors je rapportais souvent des œufs et, en échange, je recevais tout ce dont j'avais besoin, car il y avait un grand choix pour tous les besoins. Le plus souvent, j'apportais du sel, du sucre, des ficelles pour coudre ou broder, des peintures pour décorer des œufs de Pâques, des cahiers, des crayons et autres petites choses.

Un jour, en allant déposer des œufs à la coopérative, je suis tombée sur un groupe d'enfants dans un pré et ils m'ont sollicitée pour jouer.

Je ne sais pas si c'était intentionnel ou non, mais un garçon a sauté sur moi et tous les œufs se sont éparpillés de mon panier, brisés, et je suis rentrée à la maison, les larmes aux yeux, avec un panier vide. Maintenant, je ne me souviens plus si ma mère a pardonné mon erreur de ne pas avoir obéi à son ordre de « ne pas s'arrêter », ou si elle m'a punie.

Nous n'avions pas d'horloge de grande taille, seulement mon père avait toujours son porte-monnaie.

Un jour, je me suis rendue à l'école plus tôt et j'ai vu qu'il n'y avait plus d'enfants autour de l'école, tous étant en classe, alors je suis allée directement dans la mienne, car ma professeure, Nadya Subtelna, m'a invitée à m'asseoir. Et alors, une étrange sensation m'a envahie, comme si j'avais eu peur. J'ai vu que les élèves n'étaient pas ceux que je connaissais dans ma classe, ils étaient plus âgés, plus grands. La professeure leur parlait dans une langue que je ne comprenais pas. C'était la première fois que j'entendais la langue polonaise à l'école. À plusieurs reprises, lorsque je voyageais avec mes parents sur un chariot tiré par des chevaux vers la ville de Rive Russe ou de Zhovkva, j'entendais une autre langue dans la rue, mais je ne l'écoutais pas, car je savais que d'autres personnes

vivaient dans la ville que les Ukrainiens, principalement des Juifs et des Polonais, mais dans le village, dans ma classe, je ne l'avais jamais entendue, je ne la comprenais pas, car les professeurs ne parlaient qu'en ukrainien aux enfants. C'était une classe supérieure qui apprenait déjà le polonais et des matières comme l'histoire et la géographie qui étaient également enseignées dans cette langue. Plus tard, j'ai aussi commencé à l'apprendre. Je me souviens lorsque le polonais Pilsudski est mort, toute l'école a eu une conférence funèbre et un poème qui commençait en polonais «То нє правда же цебе юж нєма....» Notre école était alors dirigée par trois professeurs. Le directeur, Dietrich, qu'on surnommait «folkspoet», sa femme, d'origine polonaise, dont le nom je ne connais pas, et une Ukrainienne, la professeure Nadya Subtelna. Tous les professeurs parlaient aux enfants en ukrainien, seulement plus tard, vers le troisième ou quatrième année, ils ont commencé à enseigner certains cours en polonais. J'adorais aller à l'école, car les sciences me semblaient faciles, probablement parce que je savais déjà lire, et surtout, j'avais beaucoup d'amis. J'attendais avec impatience la fête de Noël scolaire, car nous préparions diverses scènes, nous recevions des cadeaux, et certains, des réprimandes ! Un jour, M. Père Noël m'a donné un pull de différentes couleurs, que j'étais très fière de porter. Les professeurs m'aimaient, car j'étudiais bien et j'étais poli. Maintenant, je me demande pourquoi je n'ai pas été immédiatement inscrite en deuxième classe...?

Lorsque le directeur de l'école a eu une petite fille, Rénia, et que M. et Mme. Dietrich vivaient dans une partie du bâtiment de l'école, on m'a appelée de la classe pour garder l'enfant lorsqu'ils donnaient des cours. Plusieurs fois, en étant assise dans un fauteuil près du lit de la petite Rénia dans une chambre sombre, je me suis souvent endormie, je me suis réveillée seulement par le gémissement de l'enfant ou par l'ouverture de la porte de sa mère, Mme. Dietrich.

De temps en temps, on m'emménageait aussi avec Rénia à la grande foresterie près du village de Pyriatyn, lorsque nous étions invités chez le forestier polonais. Et avec le temps, ils ont trouvé une gouvernante pour l'enfant qui vivait avec eux.

Le directeur Dietrich avait un beau jardin près de son logement à côté de l'école. Je jouais dans ce jardin avec la petite Réné Dietrich, parfois après l'école. Dans le jardin, poussaient des buissons de privets, de framboises, ainsi que beaucoup de rosiers et d'autres fleurs. Avec les rosiers, ils faisaient de la confiture, et bien que j'aimais beaucoup regarder ces fleurs parfumées et magnifiques, je n'aimais pas manger de la confiture à base de celles-ci. Dans le village, près de chaque maison, poussaient de nombreuses fleurs différentes. Ma mère plantait de nombreuses fleurs variées, et elle aimait particulièrement les mauves.

Chez nos voisins, qu'on appelait les « Miski », poussait du raisin près de la véranda. Je sais qu'en hiver, le voisin décrochait le raisin de l'arbuste et le couvrait pour le protéger du froid.

J'aimais souvent aller chez eux, car ils avaient sept enfants, plus âgés et plus jeunes que moi, et l'un d'entre eux avait mon âge. Je m'amusais avec elle à jouer à différents jeux d'enfants, et nous mangions aussi des baies de raisin mûr, qui était très sucrée et délicieuse.

Le directeur Dietrich avait également de l'électricité dans sa maison. Quelque chose tournait sur le toit, ce qui l'alimentait, car le village n'avait pas encore

d'électricité. Peut-être que quelqu'un d'autre s'était fait fabriquer quelque chose de similaire.

Madame Dietrich, pendant ses vacances, se rendait souvent dans les Carpates, à une très connue station balnéaire près de la ville de Zakopane, avec son enfant. Et quand elle entamait ses études, elle revenait et était telle bronzée qu'on ne la reconnaissait plus. Il m'a fallu alors comprendre ce qui lui était arrivé ? On disait que le soleil l'avait brûlée. Les paysans travaillaient au soleil pendant la journée, mais je n'avais jamais vu de personnes aussi brûlées. À cette époque, je n'avais encore jamais vu de personnes aussi foncées que les Africains ou d'autres.

Quand j'étais un peu plus âgée, on me réveillait tôt pour qu'elle me fasse paître les vaches dans le pâturage, puis je revenais à la maison, me toilette, je prenait déjà mon sac scolaire rempli et je partais à l'école. Après l'école, je repaisais, revenais avec les bergers quand ils conduisaient le bétail à la maison. J'aimais beaucoup ce temps, après l'école, passer du temps dans le pâturage avec le bétail et les autres bergers, plus âgés et plus jeunes. Car, outre la surveillance du bétail pour qu'il ne s'enfonce pas dans le champ et ne cause pas de dégâts, nous avions le temps de jouer. Les filles cueillaient des fleurs entre les herbes, confectionnaient des couronnes ou attachaient des rubans et les rapportaient à la maison dans des vases. Nous faisions également nos propres vases. On cherchait une belle bouteille, on l'enveloppait d'un cordon résistant et on tirait le cordon de chaque côté comme une lame. Quand la bouteille était bien chauffée, on la plongeait dans de l'eau froide et elle se cassait bien et uniformément, et elle était alors devenue un vase.

Ils couraient aussi, jouaient avec un ballon, certains tricotait ou chantait. C'était le meilleur en automne, car les jardins étaient remplis de légumes mûrs et nous en apportions de différents types et nous mangions ensemble, et nous faisions aussi un feu dans le champ et nous faisions cuire de la pomme de terre, car c'est à cette époque que le bétail était déjà paissé sur les champs déserts. Oh, comme c'était amusant !!

Les devoirs scolaires étaient faits le soir près de mon père, car il faisait toujours quelque chose au clair de lampe à pétrole.

Les villages ukrainiens de Galicie, jusqu'en 1939, étaient patriotiques et assez conscients. Dans les villes, beaucoup de jeunes, en étudiant au lycée, étaient touchés par l'organisation de l'OUN, et les jeunes paysans étaient élevés dans les bibliothèques « Prosvita » ou à domicile.

Mon premier éducation patriotique a commencé dans le village de Louchky, chez ma camarade de classe, qui avait des frères et sœurs aînés, dont j'ai oublié le nom. Plusieurs fois, après l'école, elle me demandait de passer chez elle, car, vivant près de là, notre parente éloignée y pouvait me loger, je passais donc les soirées chez cette camarade de classe, car beaucoup de jeunes de différents âges venaient les voir. Nous avions des discours patriotiques : qui nous sommes, sur notre histoire, pourquoi nous devions tout connaître, car à l'école, cela ne nous était pas enseigné. L'enseignant était un homme âgé, qu'on appelait « Palomar ». Je le voyais toujours à l'église, pendant les offices religieux, lorsqu'il faisait quelque chose autour de l'autel, et il allumait ou éteignait des cierges. Ces soirées me fascinaient particulièrement, et on ne pouvait en parler à personne, même à

nos parents. Autour de la maison, les garçons plus âgés maintenaient des piquets et, si quelqu'un d'étranger s'approchait, ils le signalait. Et si un étranger entrait dans la maison, nous récitaient des prières religieuses, des coutumes de fête ou « Palomar » nous préparait à la confession sacrée. Une fois par an, les élèves allaient tous ensemble à l'église et à la confession.

Il y avait une garderie dans la salle de lecture de « Prosvita », gérée par une jeune institutrice aux cheveux châtain tressés sur la tête. Je ne me souviens pas de son nom, mais c'était une Ukrainienne-patrieuse, à qui l'État polonais ne lui avait pas permis de travailler, qui élevait à moindre coût des enfants ukrainiens. Je ne me souviens pas si ma mère m'y envoyait un jour, ou si je y allais plus tard seule, mais je me souviens d'un poème que cette institutrice avait écrit pour la fête de la Mère, et peut-être que je l'ai récité, car je me souviens encore de celui-ci : « Petit enfant, j'ai trois ans, et que fais-tu, maman, je le sais, je le sais.

Je t'enlace, je te serre, je te donne une fleur, je te donne une feuille. Maman, maman, plus je peux te donner. » J'ai enseigné ce poème à mes enfants, Orisa et Оксана, plus tard à mes petits-enfants, Ksenia et Olénka, pour une représentation dans une école ukrainienne.

Lorsque le crépuscule approchait, les jeunes se rassemblaient à « Prosvita », où avaient lieu des auditions de chant, de chœur, de scènes, qui seraient plus tard présentées lors de concerts, car la maison « Prosvita » disposait d'une scène, ainsi que de cours de formation. Mes proches ne me laissaient pas, le soir, aller à « Prosvita », car je n'avais pas de frère ou de sœur aîné, afin qu'ils ne me prennent pas avec eux.

Certains propriétaires plus âgés, après le travail, le dimanche ou lors des fêtes, y lisaien des journaux ukrainiens, certains des livres et débattaient de politique ou échangeaient des idées sur les affaires. C'était le seul endroit où de nombreuses personnes pouvaient se retrouver et apprendre quelque chose de nouveau. Il est donc compréhensible qu'il s'appelle « Prosvita », car une activité d'éveil variée avait lieu ici, en particulier auprès des jeunes, ce que les étudiants s'efforçaient de faire le plus souvent, ainsi que les enseignants sans emploi qui se permettaient un revenu dérisoire dans notre coopérative agricole, ou dans « Maslo Soyuz » (Syndicat des Huileurs), ou à « Prosvita ». Un grand patriotisme était nourri par les enterrements magnifiques des jeunes héros de l'OUN, qui étaient morts pour leur patriotisme envers leur terre natale, l'Ukraine.

Lorsque le gouvernement polonais, en 1932, a pendu les deux combattants de l'OUN, Vasyl Bilas et son oncle, Dmytro Danylyshyn, j'avais à peine neuf ans, mais je me souviens que les cloches de notre église sonnaient et que l'on disait que les cloches étaient pour Bilas et Danylyshyn, comme notre jeune adulte, écrivait des poèmes et chantait des chansons sur Vasyl Bilas et Dmytro Danylyshyn. Je me souviens encore de quelque chose, car je devais souvent entendre la chanson « Як прощався Данилишин зі своєю сестрою » (Comment Dmytro Danylyshyn se sépare de sa sœur) et les paroles étaient les suivantes : « Frère, tu es mon frère, mon cher frère ! »

« Pour quoi Te condamnent-ils à mort ? » - « Pour l'Ukraine, pour notre peuple, nous devons périr, N'oubliez pas, Ukrainiens, de nous souvenir ! » Lorsque dans mon village, en 1937, eu lieu le grand funérailles du membre de l'OUN, Mykhailo Zelenyi, ce funérailles je le me souviens, car il fut enterré avec un orchestre, des

couronnes, des discours patriotiques. On disait qu'il avait été assassiné par l'agent communiste dans le village, non loin de sa maison.

J'entendais souvent dire que les membres de l'OUN avaient été arrêtés par la police polonaise, car ils étaient contre tous les occupants pour une Ukraine indépendante. On parlait souvent de la «Berezka Kartuzska», où les membres de l'OUN étaient détenus. Je ne comprenais pas encore tout à ces temps-là, mais j'éprouvais déjà que cela donnait à la jeunesse fierté d'être de bons Ukrainiens.

Pendant les fêtes de Noël, les jeunes allaient distribuer des chants de Noël et autres vœux, dans le but d'éduquer les jeunes gens et de collecter des dons pour l' «École Nationale».

Nous, élèves et enseignants, étions souvent emmenés en voiture et à cheval pour des promenades variées et intéressantes, enrichissantes. Nous allions le plus souvent à la ville de Zolochiv et ses environs, car c'était une ville historique où l'on pouvait apprendre beaucoup de choses.

Nous, les élèves, éprouvions le plus de plaisir lorsque nous allions à l'imprimerie des Pères Wassilians, car ils nous montraient comment les livres et autres documents étaient imprimés, et à la fin de la visite, les Pères Wassilians nous offraient des livres intéressants contenant des poèmes et des énigmes amusantes que nous avons plus tard lus à la maison et résolus. Je me souviens encore du premier énigme : « Quatre cales, deux queues, sept mélangeurs » ? (Vache).

J'ai appris plus tard que l'imprimerie des Pères Wassilians avait été fondée en 1845, et que les Pères Wassilians publiaient non seulement de la littérature religieuse, mais aussi diverses publications ukrainiennes portant sur le contenu national, agricole et domestique, ainsi que des livres pour enfants éducatifs qu'ils nous distribuaient.

Il y avait, dans les environs de Joivkva, une usine de fabrication de verre et de poterie, où nous, les élèves, étions également amenés. C'était très intéressant d'observer comment, à partir d'une sorte de matière apparemment solide, des personnes compétentes produisaient, à l'aide de leurs mains, une grande variété d'objets en terre cuite, que chaque ferme possédait.

Les objets en verre étaient encore plus fascinants, car les hommes soufflaient dans des cannes longues pour créer de nombreuses pièces différentes, magnifiques, fines et délicates, que l'on ne trouvait pas autant dans les fermes que des pots ou des cruches.

De temps en temps, nous, les élèves, étions amenés à la Russe de Rive, au cinéma. Je ne me souviens pas de ce qui était projeté, mais je me souviens de la façon dont ces images amusantes et joyeuses changeaient et couraient sur l'écran.

Dans mes jeunes années, un incident malheureux s'est produit, dont je ne peux toujours pas m'extraire. Un jour, mon frère et moi jouions dans la cour, lorsque notre grand-mère commençait à couper de longues herbes pour le bétail à l'aide d'une hachette. La hachette, probablement dérivée du mot « couper », est une machine manuelle dotée d'une grande roue avec une poignée qui faisait tourner

une petite roue qui actionnait des lames destinées à couper de l'orge ou de l'herbe pour le bétail. Je voulais aider ma grand-mère et commençai à faire tourner la roue. Je baissai la tête et ne remarquai pas quand mon frère se précipita, posa sa main sur la roue et, en quelques secondes, sa main se détacha de la roue et attrapa son index... et il hurla !... ainsi que ma grand-mère. J'arrêtai de faire tourner, mais les trampes avaient déjà écrasé la moitié de son index. Rien ne pouvait plus être fait pour le doigt, il ne restait qu'à le soigner. Je souffris beaucoup de cela, car je me sentais coupable. Le doigt se remit, mais il était plus court.

Une autre aventure se produisit. Un jour, un policier polonais entra dans notre cour et notre chien le mordit à la jambe. Le gouvernement prescrivit une peine à mon père, dont je ne me souviens pas du montant, soit 14 jours de prison. Rien n'a aidé, même si la porte était fermée et que le policier l'a ouverte à la force, mon père a choisi la prison. Quand il est revenu de prison, de la tignasse russe, il avait quelque chose à raconter à tous ceux qui venaient nous rendre visite le soir : à propos du grand nombre de prisonniers dans une seule pièce sombre, car la fenêtre était haute et étroite ; à propos des toilettes dans le coin de la pièce ; à propos de la diversité des prisonniers, car il y avait des propriétaires, punis comme mon père, des voleurs, et le plus intéressant, ce sont les « batyar » urbains, comme le disait mon père. Il y a entendu tellement de choses différentes qu'il disait que ses oreilles étaient sur le point de se noyer, qu'il ne pouvait même pas en parler, surtout quand j'écoutais.

Un jour, la police polonaise est arrivée de manière inattendue dans notre cour et est immédiatement entrée dans la maison et a commencé à fouiller l'étable, dans la cour, dans le tas de foin, comme nous le disions « le chariot ». Elle n'a rien pris et est repartie. Jusqu'à aujourd'hui, je ne sais toujours pas pour quoi elle cherchait, car les membres de ma famille n'en parlent pas.

J'ai appris à broder avec ma mère dès mon plus jeune âge, ainsi que à décorer des œufs de Pâques, bien que les résultats n'aient pas toujours été aussi beaux.

Parfois, je rejoignais les enfants des voisins quand il commençait à faire sombre, car les jeunes filles se réunissaient chez les aînées pour des veillées, où chacune brodait quelque chose pour son mari : des serviettes, des écharpes, des chemises, des blouses, et surtout des nattes, car elles étaient utilisées le plus souvent : lors de fiançailles, de mariages, pour des offrandes et d'autres coutumes.

On filait également des brins de lin, de chanvre et de laine, à partir desquels les maîtres les transformaient sur un métier à tisser en différents tissus, ainsi que des produits en laine pour des capotes ou des jaquettes. Ma mère y participait également, chantant pendant les soirées d'hiver, et j'ai rapidement maîtrisé cet art. Parfois, j'aide les jeunes filles plus âgées à broder. Je me souviens de lorsqu'elles brodaient une grande nappe et douze serviettes pour la maîtresse, Nadejda Substella, et nous avions besoin de notre aide.

Il reste gravé en moi également le jour où j'aide ma voisine, qui allait bientôt épouser, à finir de coudre les derniers points de sa broderie sur la nappe nuptiale destinée à être posée sous les pieds de la jeune mariée à l'église. Il était très intéressant d'assister à la préparation d'un mariage. La jeune fille, accompagnée de ses amies, vêtues de costumes traditionnels, avec des couronnes sur les têtes

et des banderoles, allait présenter ses condoléances aux voisins et aux connaissances, invitant à leur mariage. Elles entraient dans la maison, se prosternaient respectueusement ensemble, et la jeune fille disait : « J'ai sollicité votre présence, père, mère, et moi-même, je vous prie de bien vouloir assister à mon mariage ! » Les hôtes acceptaient l'invitation, et la jeune fille, avec ses amies, se rendait auprès des autres personnes et disait la même chose.

À l'approche du mariage, les amies et les connaissances de la jeune mariée se rassemblaient à sa maison, tressant des couronnes de bourge et de myrte pour la jeune paire, et chantant des chants nuptiaux, préparant le couronne (une sorte de brioche traditionnelle) et les dames préparant les biscuits pour le mariage. Elles disposaient un grand récipient contenant de la pâte sucrée, pour que celle-ci pousse. Un jour, un essaim de ruche entier s'est faufilé dans ce récipient, ou peut-être des abeilles, et presque tous sont tombés dedans. Quel drame pour les dames ! Pour nous, les enfants, c'était très amusant et drôle ! Les garçons faisaient aussi quelque chose avant le mariage, mais je ne me souviens pas ce qu'ils ont fait, car je ne regardais pas les garçons.

J'avais déjà vu de nombreux mariages dans mon village : comment la jeune fille était habillée, comment on déposait le lierre avec des banderoles, comment les parents l'accompagnaient, comment la mère pleurait habituellement, car sa fille s'éloignait d'elle, comment le maire, à cheval, avec un foulard et une épingle de chevalier, assurait l'ordre du mariage. Il était encore plus intéressant lorsque les parents de la jeune mariée étaient de riches et prospères, et que le jeune marié, prenant sa femme dans son village, était également un riche fermier, car à l'époque, il y avait un mariage grand, riche et bruyant. Je n'ai pas participé à la cérémonie et à la fête, je n'y ai participé qu'en observant comment les parents accueillaient la jeune mariée avec la couronne ; comment plus tard les invités s'approchaient de la table des jeunes, se prosternaient devant eux et leur offraient des cadeaux, et comment les jeunes se prosternaient et leur disaient merci ; comment le jeune marié négociait avec nos garçons du village et rachetait la jeune mariée. Les jeunes filles plus âgées s'intéressaient à tout cela, car elles savaient que cela pourrait bientôt leur être utile.

Les habitants du village étaient très travailleurs et travaillaient dur, mais les jeunes étaient toujours joyeux et énergiques. Les filles du village entretenaient joliment leurs maisons. Le samedi, elles lavaient les sols, nettoyaient tout, même les tapis, et surtout avant les grandes fêtes. Elles décoraient tout avec des broderies, des icônes saintes - des nappeaux, et aussi elles arrangeaient l'ordre près de la maison. Dans le jardin, devant la maison, poussaient de nombreuses fleurs, et au printemps et en été, lorsque les fruits fleurissaient près des maisons, le village ressemblait à une pysanka (un oeuf de Pâques décoré) comme l'avait écrit Tchernychoff. Et le plus beau, c'était lors des Saints Verts, à la fête de la Sainte-Trinité ! Il fallait décorer toute la maison. Sur les murs, derrière les icônes, on attachait des branches de lilas et de bouleau, légères et parfumées. Sur la table, on posait un bouquet de fleurs sauvages et de menthe. Toute la maison était, pendant les Saints Verts, comme un parfum de forêt. Elle sentait le lilas et les herbes !

La jeunesse, pendant les fêtes vertes, célébrait la fête des héros qui sont morts pour l'Ukraine, en entretenait les tombes ou en creusait de nouvelles en l'honneur des héros, en y plantant nos drapeaux ukrainiens, en prononçant des discours. La

police polonaise les dispersait, arrestait certains, ce qui donnait à la jeunesse un zèle encore plus ardent pour défendre sa vérité.

Toutes nos fêtes donnaient un sentiment mystique et agréable à tous les plus âgés, et en particulier aux enfants et aux jeunes.

Les fêtes de l'hiver, bien que le froid fût mordant et que le givre craquait, avaient une atmosphère particulière, festive et mystérieuse, qui élevait l'homme vers quelque chose de supérieur, inconnu, souvent incompréhensible.

Les fêtes étaient toujours précédées d'une préparation importante et laborieuse. Avant les fêtes de Noël, quelles que soient la neige et le froid, les maîtres préparaient sur la cour, dans la grange près des bêtes, afin que le pauvre bétail ne se plaigne pas auprès de Dieu contre le maître le soir de Noël.

Les dames et les jeunes filles aidaient à nettoyer la maison et à préparer les 12 plats du veille de Noël.

Les enfants fabriquaient divers ornements pour le sapin : guirlandes, petits anges, lanternes, objets en paille et papier coloré. Ils enveloppaient des noix de chêne dans du papier argenté et doré et attendaient l'arrivée du sapin frais venu de la forêt, afin de pouvoir le décorer avec ces ornements faits maison. Sur le sapin, on accrochait aussi des œufs soufflés, peints ou enveloppés de papier coloré. On attachait des tentacules aux branches, dans lesquels on glissait de petites bougies et on les allumait une seule fois avant Noël, et le sapin restait dans la maison jusqu'au Baptême. Nous attendions alors l'apparition de la première étoile, afin que le père apporte de la paille et dressait le sapin joliment décoré, bénit toute la famille, puis nous nous asseyons, affamés, à la Sainte Cène avec ses 12 plats, déjà disposés sur une table préparée avec de la paille, sous un manteau.

Sous la table, sur le sol, il y avait déjà étalé de la paille, où les enfants, après le dîner, jouaient et imitaient avec leurs voix différentes créatures domestiques, afin qu'elles soient saines et qu'elles apportent un bon revenu à l'exploitation.

On ressentait ce sentiment mystique une fois par an, à chaque fête, mais différemment, car elles étaient célébrées dans différents endroits selon leurs traditions.

Le quatrième jour, après Noël, nous nous levions tôt, avant l'aube, et allions dans les champs allumer le « djidouh », c'est-à-dire rassembler la paille qui était sous la table et toutes les décos qui se trouvaient sur le sol. On se déshabillait et on réchauffait les pieds pour qu'ils soient sains pendant toute l'année, et le père allumait avec de la fumée les paniers en paille déjà préparés et les attachait à tous les arbres fruitiers. Nous n'érions que spectateurs, et on pouvait voir, comme les feux braillaient dans le village.

Je ne sais pas ce qu'ils ont fait du fils sorti de la table, mais on enlevait le seigle provenant du pot à la grange, et au printemps on le moudait et cette céréale était la première semence dans le champ.

À minuit du nouvel an, les enfants, et moi avec eux, chargeaient de la céréale dans des sacs et allaient de maison en maison pour semer, disant : « Pour la bonne

fortune, pour la santé, pour le nouvel an, que ce soit mieux pour vous comme l'année dernière. Des concombres sous le plafond, et du lin jusqu'aux genoux, et que votre tête ne vous fasse pas mal, cherchez les propriétaires. » Bien sûr, la maîtresse de la maison donnait aux enfants des sucreries, parfois des légumes, et certains donnaient même de l'argent.

Le soir, avant le jour de l'Épipathane, il y avait de nouveau un repas festif, la fameuse «Кутя».

Ma mère préparait dans un bol une sorte de pâte liquide. Moi, avec mon père, je portais ce bol à chaque porte de la propriété, et lui il façonnait des crucifix au-dessus des portes. Les enfants faisaient aussi des crucifix avec de la paille et les accrochaient aux vitres, tandis que les filles se serraient, allant d'une maison à l'autre lors des soirées glaciales.

Lors de la Jourdain, lorsque l'on a célébré la messe de la Jourdain, l'eau a été consacrée, près d'une rivière ou d'un étang de quelque 17 mètres, où un crucifix de glace était toujours présent, quelqu'un de la famille remplissait un petit récipient d'eau bénite et chacun se précipitait à la maison pour chasser tous les mauvais esprits de la maison et de la propriété avec cette eau.

Je l'aidais encore, car je portais un petit seau d'eau, et mon père allait et arrosait partout.

Je me souviens que, entre nos villages, il y avait des vallées inondées par les eaux de pluie, que les paysans appelaient « kalabanami ». Certaines étaient assez grandes, d'autres plus petites. L'eau y était assez claire, voire transparente, peut-être à cause du sol de notre région, qui est sablonneux. En été, les enfants y baignaient souvent, tandis que les jeunes adultes allaient à la rivière, qui coulait à trois kilomètres de mon village. L'élevage, les chevaux et autres bêtes et oiseaux y venaient également boire. À l'automne, les femmes lavaient là les graines de cannabis et de lin, arrachées des champs et tordues, avant de les sécher au soleil, puis de les broyer sur des moulins à paille en bois, appelés « terntsy », pour éliminer les tiges sèches, et de filer et de tisser divers tissus : fins ou plus grossiers. Ces longs tissus étaient ensuite blanchis au soleil et trempés dans ces eaux. En hiver, ces eaux gélent et les enfants et les jeunes s'y glissent. Je me souviens d'un jour où je suis allée rejoindre un groupe d'enfants à la « led » (une zone gelée), sans en informer mes parents. Les enfants jouaient à des courses sur des litières et des skis, et certains, comme moi, se glissaient simplement sur des semelles de bottes. Bientôt, j'ai été rattrapée par les litières et je suis tombée, me blessant gravement à la tête. J'ai vu que mes cheveux étaient déjà couverts de sang. Rapidement, je suis rentrée chez moi, sans en parler à personne, et j'ai nettoyé ma tête moi-même, l'ai enveloppée dans une étoffe et j'ai repris mon travail à la maison. Pendant plusieurs jours, j'ai eu du mal à gratter mes cheveux et ma tête m'a légèrement fait mal, mais tout s'est vite rétabli, comme on disait chez nous : « comme sur un chien ».

La fête de Pâques était complètement différente, notamment les fêtes de Pâques, car ces fêtes sont liées à l'arrivée du printemps et à la préparation de l'été.

La semaine précédent Pâques est une période triste, c'est la Passion, la mort et le погребальное (enterrement) de Jésus-Christ. Pendant cette période, il y a un

jeûne strict. Les cloches ne sonnent pas à l'église, seules les « kalataly » (cloches de l'enterrement) sonnent. L'église avait également un aspect triste, car elle était entièrement recouverte d'un drap funéraire sombre. Tout le monde va à la confession pendant le Jeûne de Pâques. Les enfants vont généralement à l'école entière. Pendant les trois jours précédant Pâques, un dessin de Jésus-Christ était allongé dans l'église, comme dans un tombeau, et chaque membre de la famille devait lui rendre un au revoir respectueux.

Le dimanche de Pâques, tout le monde se levait très tôt, avant même l'aube, et allait ou roulait à l'église pour la Grande Cérémonie Divine et la consécration des œufs bénis.

L'église était bien sûr bondée, les enfants couraient autour de l'église, les jeunes filles se préparaient aux chants, et certains garçons grimpèrent déjà sur la cloche, car bientôt, après la première messe, les cloches de Pâques sonneront, qui étaient restées muettes pendant le Jeûne, et que le joyeux tintement se répandra dans le village pendant toute la journée et pendant tous les jours de Pâques.

Autour de l'église, les dames déployaient leurs grandes pâques sur des serviettes ou des nappes brodées, et à leurs côtés, leurs paniers festifs remplis de baies, d'œufs peints, de décorations sucrées, de saucisses, de fromage, de viande et d'autres provisions, ornés de broderies, de verdure, de fleurs qui venaient juste de commencer à apparaître après la fonte de la neige, comme une démonstration, chez qui le plus grand nombre ou le plus beau festin était préparé pour la consécration de Pâques.

Tous les hommes, et nous, enfants, ressentiaient une sorte de fête, emplie de noblesse, de beauté spirituelle et d'inspiration, lorsqu'ils entendaient le chœur de l'église chanter « Christ est ressuscité » et que les cloches commençaient à sonner ! Après la messe et l'bénédiction des œufs, tous se hâtaient chez eux pour dîner en famille, et les maîtres, qui arrivaient en charrettes et à cheval, étaient fiers de leurs chevaux, nourris pendant l'hiver.

Ensuite, les enfants couraient à nouveau à l'église, où les cloches continuaient de sonner et de produire des mélodies.

Le travail difficile pour les paysans était en été et en automne, lorsqu'il fallait tondre, récolter et extraire de la terre le rendement annuel.

J'ai également appris à moissonner avec un faux-bourrin étant enfant, ce qui m'a été utile plus tard dans la vie, mais je ne parvenais pas encore à bien tresser les épis, car cela ne me venait pas naturellement.

L'été des vendanges était alors très agréable, lorsque les moissonneurs achevaient de récolter le dernier épi de blé sur le champ. Ils l'emballaient alors proprement, l'enroulaient de ficelle, le garnissaient de fleurs, et partaient avec cet épi au chant vers la maison des propriétaires. Le propriétaire recevait cet épi avec respect, avec cérémonie, remerciait les moissonneurs, et ceux-ci souhaitaient un bon rendement pour l'année suivante. Ensuite, cet épi était transporté jusqu'à la grange à l'endroit prévu, car c'était cet épi qui était apporté dans la maison pour le soir de Noël et posé sur le presbytère, où il restait pendant toutes les fêtes de Noël, et au printemps, le grain de cet épi était le premier à être semé. Après cette

cérémonie, tout le monde se divertissait, chantait et célébrait la fin des vendanges.

Ainsi, les vendanges étaient célébrées par chaque propriétaire dans le village qui avait sa parcelle de culture, ainsi qu'une plus grande famille et des jeunes adultes. Chez mes parents, il n'y avait pas de vendanges bruyantes, mais elles étaient néanmoins célébrées, et ce dernier épi avait son respect et sa place.

Il y avait encore beaucoup de coutumes et de croyances diverses, comme celle de la Saint-Jean, celle du Saint-André, celle de Варвари, mais je les connaissais moins, car j'étais encore jeune, les garçons et les filles y participaient, et je n'avais ni frères ni sœurs aînés, et tout cela se déroulait les soirs avec les jeunes adultes.

Je me souviens seulement de l'une, je ne sais pas quel âge j'avais, lorsque je demandais à ma grand-mère, qui tout savait, pourquoi on appelait la Saint-Jean ainsi, qui se baignait là-bas ? Elle m'a alors expliqué que les garçons et les filles plus âgés allaient à la rivière, faisaient des tas de racines, dansaient, chantaient, sautaient par-dessus le feu. Les filles tisaient des couronnes et les laissaient ensuite flotter sur l'eau. Et aussi, ce jour-là, tôt le matin, le soleil se baignait avant son lever, et la nuit, la fougère s'épanouissait. Et je ne disais à personne que je ne pouvais pas dormir avant la Saint-Jean, car je voulais savoir comment la fougère s'épanouissait et comment le soleil se baignait. Il n'y avait pas de fougère dans le jardin, mais avant le lever du soleil, elle se levait et je courais jusqu'à la fin de la ville, attendant de voir comment elle se baignait. Je restais là, à peine perceptible au début..., mais je ne savais pas si elle se baignait encore avant qu'elle ne se montre.

Nous devions aller dans la forêt, peut-être plusieurs kilomètres, qui commençait au-delà du village. À l'époque, plusieurs kilomètres, c'était très loin.

Parfois, mes parents me permettaient d'aller dans la forêt avec les jeunes filles plus âgées, pour y cueillir des champignons et des mûres. Il y en avait beaucoup dans la forêt, il ne fallait juste savoir où les chercher. J'ai appris à reconnaître différents types de champignons qui poussaient dans la forêt, ceux qui étaient comestibles et ceux qui étaient toxiques, tout comme pour cueillir les baies de mûre à partir des très bas buissons. Pour cueillir les baies, il fallait avoir une petite tasse dans laquelle les cueillir, puis les verser dans un tel panier, ou dans un grand seau.

Et puis, pour cueillir des champignons, il fallait observer attentivement, car différents champignons ont des chapeaux et des couleurs différents, qui sont souvent perdus dans l'herbe haute ou sous les racines des arbres. J'ai été très ravie à plusieurs reprises lorsque je voyais plus vite que les autres, une grande accumulation de champignons identiques et bons. Bien sûr, je n'ai jamais réussi à remplir un panier entier de champignons, ni à cueillir autant de baies que les filles plus âgées et expérimentées, selon moi.

Je revenais avec joie à la maison avec mes cadeaux pour ma mère, car les champignons pouvaient être cuits ou infusés immédiatement, marinés ou séchés. Les baies étaient également séchées, on en faisait du jus ou on les cuisait directement en varech.

Une fois par an, nous partions, et beaucoup de gens se rendaient à pied, à la fête d'été à Krekhov, à la forteresse spirituelle - le monastère des moines basiliens.

Krekhov est situé dans un endroit très beau et pittoresque, montagneux, pas très loin de la ville de Zolkvia et de mon village. Autour, il y avait une forêt et une source merveilleuse et froide. Chaque année, s'y déroulait un pénitence en l'honneur du Saint-Nicolas d'été à la fin du mois de mai, c'était une fête en l'honneur du transfert des reliques du Saint-Nicolas. Je ne me souviens pas de l'église du Saint-Nicolas, car pendant les pèlerinages, il y avait toujours tant de monde que les enfants devaient se tenir près de leurs parents pour ne pas se perdre, car tout était bondé, et tant qu'on trouvait un endroit sur le char et les chevaux, on ne pouvait plus atteindre l'église.

Je me souviens que les bâtiments étaient entourés de murs hauts et de quelques tours. Dans les murs, il y avait des trous, comme le disaient les gens, pour les canons. Devant les murs, il y avait de nombreux tables sur lesquelles était disposé divers biens : des sucreries, de la glace, du limonade, ce qui m'enthousiasmait le plus à l'époque, car tout était si varié, si coloré !! J'étais très heureuse quand maman achetait des medyanichki (petits dolmades) sur un fil, qu'on les accrochait au cou comme des coraux, et je les en décollais un par un pour les déguster.

J'y voyais aussi des caliques qui sollicitaient l'aumône et les gens leur donnaient de l'argent ou les enfants leur offraient des sucreries.

Récemment, j'ai lu, je ne me souviens plus dans quel ouvrage, que le fondateur du monastère de Krekhov était un ermite originaire de Kiev, Yoyl, et un moine, Sylvestre, qui au XVe siècle, au pied de la colline de Pobihni, avaient construit une grotte-cellule, puis la première église en bois de Saint-Pierre et Saint-Paul.

Lorsque plus de moines se sont rassemblés là-bas, Yoyl leur a donné la grotte et s'est fait construire une chapelle près de la grotte, ce qui a donné naissance au monastère de Krekhov. Pendant sa vie, des pèlerins venaient même d'Athènes.

Cet monastère était en construction et il est devenu une forteresse avec quatre tours et des canons.

Les donateurs de ce monastère étaient même nos hetmans Bohdan Khmelnytsky, Petro Doroshenko et Ivan Mazepa.

Cette forteresse monastique défendait contre le blocus ottoman des Cosaques, sous le commandement d'Ivan Mazepa en 1672, lors de la campagne contre la Pologne. À cette époque, de nombreux Tatars sont tombés sous les tirs d'une des tours du monastère, ainsi que des sœurs du хан, et les Tatars se sont alors retirés.

La montagne de la Bataille s'unir à la montagne de Garay par une chaîne de forêts. Dans ces environs boisés, se formaient et se fortifiaient les membres de l'OUN. Il semble que des sections de défense furent alors mises en place, qui deviendront plus tard les héros de l'Armée Povstannia Ukrainienne. L'abbaye de Krekhiv - une forteresse - fut ensuite détruite par l'autorité soviétique communiste. Aujourd'hui, avec la renaissance de l'Ukraine, la restauration du monument historique de Krekhov est entreprise par des artisans modernes, des

citoyens ordinaires, des patriotes, et achevée en 1997. Actuellement, la vie des moines prospère à nouveau, une académie spirituelle y est en activité, où de nombreux étudiants sont formés, et cette forteresse spirituelle mérite d'être visitée.

Ma professeure, Nadiya Subtelna, n'était pas seulement une bonne personne, mais aussi une patriote ukrainienne. Elle nous invitait souvent, quelques filles, à son domicile, nous racontant des choses intéressantes, ou nous permettant de partager nos impressions sur nos promenades scolaires, car elle nous accompagnait souvent et nous expliquait ce que nous avions vu, en particulier d'un point de vue historique. Je venais une fois par semaine à notre coopérative à chercher le journal «Notre Drapeau». Un jour, elle m'a invitée, avec deux autres filles, à faire un voyage en train de deux ou trois jours à Lviv. Nos parents nous ont volontiers quittés. C'était la première fois que nous voyageions ensemble en train. C'était quelque chose d'extraordinaire pour nous !

Il était fascinant de regarder par la fenêtre, les maisons, les exploitations agricoles et le train s'arrêtait à chaque gare, où certaines personnes descendaient et d'autres entraient rapidement.

La première étape où nous nous arrêtons était le village de Zaskove, où vivaient ses parents, retraités, anciens enseignants ; son père avait été ancien directeur d'école.

Ses parents avaient une belle maison de ferme, un grand potager et un rucher, où ils travaillaient ensemble. L'Ancien Subtelny admirait beaucoup son rucher.

Dans ce village de Zaskove, est né Eugène Konovalec.

Les Subtelny nous ont reçus à merveille, nous ont fait la courtoisie et nous y avons dormi.

Le lendemain, nous sommes partis en train jusqu'à Lviv. À Lviv, Subtelna nous a fait découvrir certains monuments historiques et bâtiments de la ville.

Puis, depuis Lviv, deux choses sont restées gravées dans ma mémoire, qui m'ont particulièrement étonné.

C'était le grand marché principal – le bazar, où l'on pouvait voir une telle variété de légumes et de fruits, que je n'avais jamais rien vu de pareil!... Il y avait même du raisin rouge, mais ses baies étaient aussi grosses que nos cerises à la maison. Pour la première fois, j'ai mangé des bananes et d'autres légumes merveilleux que la maîtresse les achetait et avec lesquels elle nous offrait des friandises.

Deuxièmement, c'était la bataille polonaise à Racławice. Cela avait l'air terrible et réel, on avait l'impression que tout vivait et bougeait, et qu'il allait bientôt foncer sur vous. Car je n'avais jamais vu ça auparavant et je ne savais pas grand-chose à ce sujet. Quand je suis rentrée à nouveau à la gare, après cette promenade instructive, je ne sais pas combien de temps j'ai raconté à mes amis, à mes parents, à mes voisins, avec fascination, ce que j'avais vu et vécu. Pendant une semaine, il m'est semblé que je voyageais en train lorsque je rentais à l'école. Il était très important et beaucoup dépendait de l'évêque, des enseignants et de leurs enfants dans le village, car ils étaient l'élite rurale qui exerçait une certaine influence sur les habitants du village. Notre village avait déjà un curé, le père

Solomien, depuis de nombreuses années, comme le disait notre jeune génération. On disait qu'il était un « mossophile ». Je ne comprenais pas alors ce que cela signifiait, je ne savais qu'il ne voulait pas de nationalistes, mais ses enfants ainés, qui avaient fait leur maturité, étaient des patriotes ukrainiens. Un de ses fils se cachait même quelque part parmi les villageois contre la police polonaise, car il ne voulait pas servir dans l'armée polonaise qui régnait en Ukraine. Pour moi, le père Solomien était un curé âgé et respecté qui enseignait la religion à l'école.

Il se paraît que quelqu'un avait fait des reproches à l'évêque auprès des hautes instances ecclésiastiques, ce qui l'a fait transférer de notre village.

La scuola organisait pour lui une journée d'adieu et je ne sais pas si c'est à cause de la école, mais je pense que c'est à cause de notre paroisse, qu'il me disait au revoir avec des mots qui me reviennent encore aujourd'hui : « Aujourd'hui, nous pardonnons à notre bon père et nous souhaitons à tous, au père, beaucoup de bonheur. Nous vous remercions d'avoir été si bien des professeurs. Et pour la santé du père, nous priérons Dieu » (dans le dialecte rural). Le père Datsyshyn arriva au village avec sa famille. Il avait trois filles : Ivanka, Mirosyia et Slavka. Ivanka était déjà à l'école à Lviv, au lycée, car les Datsyshins avaient une certaine famille là-bas.

Mirosyia allait avec moi à la paroisse et j'ai rapidement établi des liens avec elle, car elle apportait quelque chose de nouveau dans notre paroisse. Le mois de mai est la fête de la Mère et de la Vierge Marie. Alors, ensemble avec elle, dans le coin de la paroisse, nous posions sur la table l'image de la Vierge Noire, nous l'enveloppons d'un châle, et devant elle nous mettions des fleurs dans des vases que nous avions nous-mêmes fabriquées.

Beaucoup de jeunes, ainsi que les paysans, venaient souvent directement du champ à l'église pendant le mois de mai, comme nous l'appelions « sur maïvka ». De plus, dans chaque maison paysanne, on accrochait sur le mur l'image de la Vierge Marie et de nombreux autres images saintes auxquelles nous priérions. Dans la classe, nous avions seulement un crucifix, des tableaux et des tableaux pour l'étude, et c'était la première fois que nous posions l'image de la Vierge Marie.

Dans le village, le curé avait une grande maison, un jardin et un potager à côté de la maison, ainsi qu'une exploitation agricole.

Fréquemment, après l'école, je m'allais avec Mirosea à son logement, car elle et la sœur cadette de Slaviec avaient des jouets et des jeux différents auxquels nous jouions. Je n'en avais pas chez moi. Dans le potager, ils avaient une petite maison meublée où nous nous installions et jouions aussi. L'institutrice venait les voir et leur apprenait à jouer du piano, et je l'ai essayée à plusieurs reprises quand l'institutrice n'était pas là. Je ne sais pas où ils sont maintenant, ou si l'un d'eux est encore en vie ! En 1992, en Ukraine, j'ai appris que le père Datsyshyn, sous l'administration soviétique, avait embrassé le catholicisme orthodoxe. Quand il est mort, il a été enterré près de notre église, qui est maintenant grecque-catholique. Je ne sais pas où est sa famille...

Notre institutrice, Nadya Subtelna, après ses études à l'école, donnait à moi et à la fille de son fiancé, Andriy Stadnytskyy, des cours particuliers, nous préparant

au lycée de Zhovkva. Son fiancé venait du village de Pyryatyn et était alors directeur de notre exploitation agricole « Maslosoyuz ».

La professeure Subtelna consacrait beaucoup de temps à moi, car elle voulait que je réussisse mes examens pour le lycée, afin que mes parents, qui n'avaient pas les moyens, ne s'inquiètent pas de mes études. Elle avait également déjà organisé pour moi, d'une manière que je ne connaissais pas, une bourse auprès de Volodymyr Sheptytsky, pour mes études au lycée.

En 1939, j'étais préparée à passer l'examen d'admission au lycée, après les vacances, au lycée de Zhovkva. Je m'y réjouissais beaucoup, mais aussi je ressentais de l'appréhension quant à la réussite de cet examen d'admission, auquel ma professeure, la patriote Nadia Subtelna, m' préparait avec tant de sollicitude et gratuitement.

Mais quelque chose d'inattendu et de soudain est arrivé pour tous - la Seconde Guerre mondiale a commencé.

En 1939, l'Allemagne était déjà un État puissant et riche, car le peuple allemand était très travailleur et discipliné par le parti nazi. Hitler souhaitait également avoir un empire et il commence à attaquer les États voisins. Bientôt, Hitler et Staline deviennent amis. Dans la nuit du 23 au 24 août 1939, un accord de non-agression avec l'Allemagne a été signé par les Ministres des Affaires Étrangères de l'URSS Molotov et de l'Allemagne Ribbentrop. Un protocole secret faisant partie du traité soviéto-allemand a défini l'organisation territoriale de l'Europe et des terres ukrainiennes futures.

Bientôt, l'Armée Rouge soviétique, « libératrice » et « affamée », nous a fait une impression oppressante. Les formes militaires étaient vieilles, souvent trop petites ou trop grandes, des chapeaux avec des « cornes » sur la tête qui effrayaient les enfants. Sur tous les journaux, sur la première page, un grand écrit : « Fin de la noblesse polonaise ». Cette inscription nous semblait illégitime, car les gens parlant la langue russe ne la comprenaient pas. Il y avait de grands écrits partout, nous « libérant » l'armée soviétique, communiste et le pouvoir populaire. Les gens l'ont interprétée à leur manière. Certains l'ont accueillie avec des fleurs, d'autres l'ont immédiatement craint, car quelques années auparavant, ils avaient lu sur les années 1932-33 et l'Holodomor, et sur d'autres crimes horribles du communisme, dont ils ont écrit dans notre presse en Galicie.

L'OUN diffusait cette littérature entre les gens et sans doute des petits livres, dont l'un que j'avais lu autrefois, « Dans le royaume satanique rouge », de mon père.

Certains se préoccupaient davantage de l'avenir. Les membres de l'OUN prenaient leurs dispositions. Beaucoup, avant leur arrivée, s'étaient déjà exilés vers l'ouest, mais maintenant, c'était de plus en plus nombreux. Parmi eux se trouvait ma professeure, Nadiya Subtelna, et son fiancé, Andriy Stadnitskiy, ainsi que beaucoup de notre jeunesse consciente et patriote, issue des milieux ruraux. Seuls quelques-uns étaient restés.

Des propagandistes soviétiques, communistes, furent envoyés dans les zones rurales : des enseignants, principalement des hommes, parfois des militaires, mais dont la langue ukrainienne était devenue moins claire et moins pure. Ils

prêchaient en vantant une vie heureuse et florissante sous le communisme, en particulier dans les kolkhozes, où tous les gens étaient égaux, sans maîtres – tous camarades. Et combien c'était agréable de travailler dans les kolkhozes avec les machines, et combien c'était merveilleux de voir les jeunes femmes-tracteurs travailler avec les tracteurs. Ils incitaient les jeunes filles des villages à devenir tracteurs, car c'était un travail intéressant et il y avait la chanson « Le Drapeau est à celui qui plus rugit avec le tracteur ». Pour qu'elles se portent volontaires et s'attachent à ce travail facile dans le kolkhoz.

Tout cela, les gens l'écoutaient, mais ils ne croyaient pas à tout cela. Lors de ces réunions de propagande, les paysans interrogeaient « chrétiens », et une vieille dame, cet orateur en particulier, lui demanda : « Mais dites-moi, comment vous appelez « chrétiens » ? Or, vos communistes disent qu'il n'y a pas de Dieu, alors vous devez être une bonne personne, car vous croyez en Dieu. » Il ne répondit pas à cela, mais continua simplement, sans plus employer le mot « chrétien ».

La nouvelle école s'ouvrait à nouveau dans le village. Nous, ceux qui avaient terminé les six années d'école primaire, étions renvoyés en cinquième classe, estimant que notre éducation précédente était inférieure à celle de l'époque soviétique. Tous les professeurs étaient étrangers, car nos anciens avaient fui vers l'ouest. L'un, venant de Lviv, avait l'air également communiste, ou du moins, il en faisait semblant, un autre était un enkavédiste, car il portait une tenue militaire et enseignait l'histoire du Communisme et de l'Union Soviétique.

Une jeune enseignante de 19 ans, Nina Ignaïtovna Koshilenko, venue de Dniprozerzhinsk, était arrivée dans notre école, ce qui nous impressionnait particulièrement par sa tenue vestimentaire. Une jupe ample, un étrange veste grise et un béret rouge sur la tête. Elle était logée dans une seule pièce, dans la maison de ma camarade de classe, Nastia Liber. Elle nous disait que son père était le directeur de l'école et qu'elle venait juste de terminer le cours supérieur pédagogique et qu'elle avait été immédiatement envoyée chez nous.

Anastasia, Nastia et moi sommes devenues amies, car nous allions toujours ensemble à l'école et nous rentions ensemble. En chemin, entre nous, il y avait toujours une vive discussion. Elle nous convaincait de ses idées communistes, et nous lui exposions nos propres idées, religieuses et patriotiques. Nos débats étaient amicaux, mais en classe, en particulier avec les garçons, si elle affirmait qu'il n'y avait pas de Dieu, que la religion était l'opium du peuple, ils se manifestaient, qu'elle ne savait rien, que nous ne voyons pas Dieu, mais que nous croyons en une force divine supérieure, que la religion nous enseigne le bien et que nous sommes nationalistes, et que nous ne croyons pas à sa commune, et ainsi de suite. Ce sont encore de jeunes garçons, ils ne connaissaient pas les dommages qu'ils infligeaient alors à eux-mêmes et à leurs familles. Leurs aînés avaient déjà fui vers l'ouest, et ils disaient ce qu'ils savaient et ce qu'ils pensaient. Elle allait souvent au directeur en pleurant.

Quand à l'école on nous disait de ne pas aller à l'église, tous, comme à l'effet d'une conspiration, y allaient davantage. On a placé un enseignant près de l'église, pour noter les élèves qui allaient à l'église, mais cela n'a pas beaucoup aidé, car toute la classe ou l'école ne pouvait donner de témoignages fiables. Bientôt, plusieurs garçons ont cessé d'aller à l'école, on ne sait si on les avait renvoyés ou emprisonnés ? Ainsi disparaissaient souvent les gens. On allait à

I'école ou au travail et on ne revenait pas, et la famille ne savait pas ce qui était arrivé... ?

Il y avait été instauré une compétition sociale entre les élèves, les classes et les écoles. Un de nos chœurs scolaires est allé dans la ville de Mageïrov pour cette compétition sociale. Je ne me souviens pas des chansons que nous y avons chantées, peut-être sur « la puissante, prospère et réhabilitée par Staline... », car dans la classe on chantait « une chanson sur Staline nous commence la journée... ».

On choisissait également les meilleurs travaux manuels des élèves.

Mon frère, qui était en deuxième ou troisième classe, a lui-même fabriqué pour l'école une très belle petite voiture, qui a gagné à l'école, puis a été exposée, il me semble, jusqu'à Lviv.

À l'école, on a commencé à étudier le russe et l'allemand. Dans chaque manuel scolaire, à la première page, figurait le portrait de Staline, même dans le manuel d'allemand avec l'inscription en allemand « Es lebe Genosse Stalin ! ». Nous devions tous étudier tout cela à l'école, bien que personne ne y croyait.

Dans le village, certains Ukrainiens conscients ont commencé à disparaître, on ne sait pas s'ils s'étaient exilés vers l'ouest ou avaient été arrêtés, car le pouvoir soviétique, communiste, faisait tout en secret. Plus tard, des départs précipités vers l'Oural ont commencé.

Un matin, j'ai été témoin direct d'un véritable enfer, le transfert forcé de familles de mon village.

Je me suis levée très tôt, il faisait encore nuit, et j'ai marché à pied pendant environ 4 kilomètres jusqu'à la gare de Lavrikyk, puis j'ai pris un train pendant 12 kilomètres jusqu'à la ville de Zoltxiv, en me précipitant vers le médecin. J'avais un problème avec mes yeux. En marchant, j'ai vu de grands véhicules militaires devant certaines maisons. Je n'y ai pas accordé beaucoup d'importance, car j'avais déjà vu de tels véhicules à de nombreuses reprises. Un jour, une de ces voitures est arrivée pour emmener ma grand-mère âgée à l'école pour voter. Elle ne voulait pas, mais elle devait le faire. J'ai pensé qu'ils la ramèneraient bientôt à la maison et je m'assis près d'elle. Ils ont déposé ma grand-mère à l'école, l'ont déchargée et je suis restée accrochée à elle, tandis que les hommes repartaient dans la direction opposée. Ma grand-mère a donné son vote à cet élu solitaire et a dû attendre longtemps pour être ramenée à la maison. J'étais pieds nus, car je suis sortie de la maison sans chaussures, car il s'agissait seulement de fin d'automne, mais la neige était déjà au sol. J'ai dû courir pieds nus sur la neige, pendant 2 kilomètres de l'école à la maison.

Quand je suis arrivée à la gare pour prendre le train jusqu'à Zoltxiv, ces voitures sont arrivées avec le peuple et ont déchargé leur butin. C'est alors que j'ai vu - un véritable enfer. Des gens de tous âges, avec des enfants, avec leurs balles, ont été forcés de ces voitures, comme du bétail. Les enfants criaient de terreur, les femmes pleuraient, les hommes étaient abasourdis. J'ai vu beaucoup de personnes que je connaissais, même des amis d'enfance, mais personne n'était autorisé à s'approcher d'eux. Il était impossible de s'adresser à eux de loin, car ils

étaient protégés par une garnison militaire. J'ai reconnu deux anciens, leurs enfants adultes, la fille et le fils, étaient déjà au coucher du soleil. Ces pauvres vieillards, même incapables de se tenir debout, peut-être étaient-ils malades, ou peut-être étaient-ils effrayés. Ils les poussaient, les soulevaient dans ce groupe infernal. Un train, qui allait à Zoltxiv, est arrivé, terrifiée, je ne sais pas quoi faire. Les gardes du train donnent l'ordre aux gens de monter dans le train. Nous sommes montés, le train a pris son départ et nous avons longtemps regardé cette humiliation terrible de notre peuple. Ils ont probablement été chargés sur un wagon de marchandises et transportés vers le nord lointain et glacé, où ils sont morts des milliers.

Ainsi, cette «puissante empire moscovite» communiste, comme on la chantait, «communauté juive moscovite», exterminait le village ukrainien, par l'exode, le Holodomor, et avec cela, voulait anéantir les traditions, la culture, l'âme ukrainienne et notre peuple.

Je ne me souviens pas de ce que me dit le médecin au sujet de mes yeux, mais je suis rentrée à la maison avec un certain baume, et il fallait aussi y verser des gouttes.

Je ne me souviens pas non plus comment je suis rentrée chez moi, que ce soit en train ou à pied, directement à travers les champs depuis Joévkha, après ce que j'avais vu.

Dans la maison, on savait déjà ce qui s'était passé, tous étaient terrifiés, combien de propriétaires de notre village avaient été évacués, bien qu'ils ne connaissaient pas encore le nombre exact, mais ils savaient que tous les plus riches, les plus conscients, et ceux qui avaient déjà quelque chose à l'ouest avaient été évacués. Maintenant, c'était comme ce que chantait Шевченко : «...le village était comme pétrifié...» Je suis allée, comme d'habitude, à l'école avec un sentiment terrible. Certains élèves manquaient encore dans la classe. La science ne rentrait plus dans ma tête, car les professeurs eux-mêmes avaient l'air différents. Notre institutrice, Nina Koshilenko, avait également l'air triste. Nous suspections qu'elle était amoureuse d'un garçon du village, que nous avions vu comment ils se rencontraient. Nous pensions qu'ils l'avaient emmenée avec sa famille. Quelqu'un a dit que non. Elle nous sympathisait dans ce qui se passait ici et nous avons vu qu'elle elle-même avait ressenti son ancienne infériorité. Nous, après l'école, en rentrant chez nous, sommes devenus encore plus ouverts et elle a commencé à nous comprendre et à même souvent à s'y conformer, car elle ne s'efforçait plus de nous prouver quoi que ce soit, à part son sujet scolaire.

Les vacances de 1941 étaient de nouveau arrivées. Les professeurs, comme avant, pendant les vacances scolaires, étaient partis à Lviv pour le Congrès des enseignants (ce qu'on appelait "rééducation").

La guerre continuait. Maintenant, Hitler avait lancé la guerre contre l'Union Soviétique, l'URSS. Les soldats soviétiques et les responsables du gouvernement avaient commencé à fuir avec leurs familles vers l'est, vers la maison, ou peut-être directement sur le front, les professeurs également venus de l'est. On nous a raconté que l'institutrice Nina Koshilenko voulait rester et revenir dans notre village, mais ces personnes soviétiques revenant nous ont convaincus et elle est partie avec eux vers l'est. Nous étions tristes pour elle, car nous étions

déjà devenus amis et connaissions même nos secrets communs. Je suis toujours curieuse de savoir ce qui est arrivé ensuite à sa vie...

En reculant, le pouvoir soviétique, communiste, d'Ukraine occidentale, a laissé des traces terroristes et de bande de criminels. Les gens ont commencé à ouvrir les prisons et y ont découvert un tel horreur que beaucoup mouraient de ce qu'ils avaient vu. Ils y ont trouvé des corps assassinés, d'une manière terrifiante, des gens de tous âges. Les gens allaient reconnaître leurs proches ou leurs proches, qui avaient disparu sans laisser de traces. Des personnes avaient également disparu, celles qui croyaient aux idées communistes, et lorsqu'elles ont vu la réalité, elles se sont déçues et ont commencé à défendre la vérité.

Moi, une enseignante, déjà après la guerre, dans l'ouest, m'a raconté que ses parents étaient des roumainophiles, car ils croyaient en la Russie, et en Ukraine - comme indépendante, mais sa partie.

Son mari est devenu un communiste fidèle, en étant à l'université. Il a été le premier à féliciter l'arrivée du pouvoir soviétique, et a travaillé dans sa profession.

Un matin, comme à son habitude, il est allé travailler et ne s'est plus jamais retourné vers la maison. Elle ne comprenait pas ce qui s'était passé, elle interrogeait tout le monde sans obtenir de réponse. Lorsque l'on a découvert, après le départ de l'autorité soviétique, les prisons, elle est également allée là-bas. Elle y a vu des choses qui l'avaient persécutée toute sa vie.

Elle cherchait parmi les cadavres de son mari, mais elle ne parvenait pas à le reconnaître, car il était presque impossible de reconnaître quelqu'un. Cependant, elle remarqua qu'à un corps mutilé, il portait une chemise qu'elle avait donnée à son mari ce dernier matin, lorsqu'il allait travailler. Depuis, elle a commencé à détester la commune et le système communiste et soviétique de Moscou, et elle s'est exilée vers l'ouest. Comme les autorités communistes fuyaient les Allemands ont laissé derrière elles une certaine documentation, même à la campagne, il y avait des listes de ceux qu'ils n'avaient pas encore emmenés ou arrêtés.

Comme je le sais maintenant, le pouvoir communiste a fait tant de mal à l'Ukraine, à notre peuple, avant et après la fin de la guerre, que c'est difficile à décrire.

Quelqu'un a écrit un poème comme celui-ci : «S'il était possible de transporter tous ceux-là, celui-là serait enterré en Sibérie, celui-là sur les Solovets, sur la Kolima, afin que celui-là soit enterré en Ukraine.

Ce serait un cimetière pour le monde entier, puisse le monde regarder, comment l'alliance avec la Russie s'est terminée pour l'Ukraine.

Personne ne les transportera, et personne ne sait combien ils sont, et l'ombre moscovite se répand à nouveau sur notre terre gagnée avec tant de peine».

Les bombardements se sont de nouveau fait entendre, quelque part près de Lviv. Nous avons commencé à perdre notre terre, envahie à nouveau par des garnisons étrangères, cette fois-ci allemandes. La lutte pour les terres ukrainiennes s'est intensifiée entre la nation nazie et l'empire soviétique, car l'Ukraine, sa terre noire et ses ressources minérales étaient très précieuses pour eux.

De nombreuses personnes les ont accueillies à nouveau, estimant que les Allemands étaient des gens d'un type culturel et occidental, et qu'ils ne seraient pas aussi cruels qu'avaient été les communistes ces dernières années.

L'armée allemande était bien habillée, disciplinée et se comportait avec les gens d'une manière culturellement appropriée.

Le peuple commençait à restaurer sa vie. Les jeunes retournaient de l'ouest et créaient des chœurs, chantaient des chansons patriotiques, donnaient des concerts, rendaient visite aux tombes, aux lieux profanés par l'autorité communiste, des patriotes. L'organisation OUN envoyait dans différents coins de l'Ukraine des groupes initiatiques, dérivés et éducatifs.

Le 30 juin 1941, l'OUN proclama à Lviv, par radio, le « Restauration de l'État ukrainien ». Un gouvernement était mis en place. Yaroslav Stetsyk fut élu président afin de prouver au peuple allemand sur quelle base se tenait le peuple ukrainien. Cette action donna un grand élan au peuple ukrainien.

Les cloches de la joie retournèrent à nouveau, l'Ukraine se reconstituait. Cette nouvelle, cette restauration, se répandit dans les villes et les villages d'Ukraine.

Maintenant, j'ai également 15 ans et je participe aux randonnées, qui commencent dans mon village. Ils refontent des tombes pour les héros, font des discours, apportent des fleurs et des wreaths.

Quelques enseignants nouveaux, mais patriotes, reviennent au village. Une école primaire de sept ans est ouverte dans le village. Je retourne à l'école pour étudier.

Mais la joie de l'indépendance ne dura pas longtemps. Les Allemands arrêtèrent le chef du gouvernement, Jaroslaw Stec, Stepan Bandera et d'autres membres du gouvernement et de l'OUN. L'OUN changea de tactique, créa des groupes de combat dans l'illégalité et attendait de savoir quoi faire ensuite. 1942, j'ai terminé le septième année d'études, mais en réalité la neuvième. Les vacances scolaires et j'essaie déjà de m'intégrer à l'école préparatoire, mais toutes sont maintenant fermées par les Allemands.

En juillet 1942, je m'inscris, avec mes amies, au lycée commercial de la ville de Yavorow. Nous y sommes allés à pied en quelques heures. Un jour, sur le chemin de l'une de mes amies, les soldats allemands ont arrêté, comme tant d'autres, plusieurs personnes pour les envoyer en Allemagne, à des travaux forcés. Je n'y ai pas beaucoup rimé, car je connaissais déjà un peu la langue allemande, que j'avais étudiée à l'école pendant trois ans, et puis j'avais l'air d'un enfant, étant très maigre et petite, parce que j'avais commencé à m'épanouir très tard. Nous avons été transportés en voitures militaires jusqu'à Lviv. Je savais qu'un médecin allemand allait vérifier notre état de santé, et il verrait que je suis encore un enfant, et je lui dirais que je vais à l'école et que je veux encore étudier, alors il me laisserait probablement rentrer à la maison. Mais le médecin n'a dit que je serais en train d'étudier en Allemagne.

Alors, j'ai compris que je ne rentrerais pas à la maison, mais que je serais emmenée quelque part dans un monde inconnu. Je me suis alors souvenu de cette

horreur que j'avais vue, quand, le 29, l'autorité soviétique a de force emmené notre famille entière, et j'ai commencé à pleurer très fort. Je ne sais pas comment et de qui, j'ai reçu une carte postale, et j'ai écrit à ma famille, en pleurant, que je serais emmenée en Allemagne. À Lviv, des personnes comme moi et des plus âgées ont été empilées dans un wagon-lits, surveillées par des soldats allemands et quelques policiers ukrainiens traducteurs ; et nous avons pris le chemin du sud.

Je ne me souviens pas de cette période ni de combien de temps nous avons voyagé, car je ne me regardais pas, mais seulement pensais avec peur ce qui allait se passer avec moi.

Soudain, le train s'arrêta quelque part dans un champ ouvert, on nous a dit de descendre pour régler nos affaires. Après un certain temps, on nous a ordonné de retourner à nos places et le train repartit, mais j'ai remarqué que dans notre section, gardée par des policiers ukrainiens, il y avait un peu moins de nos jeunes filles, qui étaient probablement parties quelque part dans le champ. Je n'y avais pas pensé, car je n'étais pas encore assez courageuse pour des entreprises risquées.

Quelques temps plus tard, le train s'arrêta dans la ville de Légnitz, qui est maintenant en Pologne. Je ne sais pas si tous ont été débarqués, ou seulement une partie, mais je me suis jointe à deux filles que j'avais reconnues, car elles venaient de mon village. Une jeune femme allemande, assez jeune et belle, s'est immédiatement approchée de nous et a voulu en emmener une d'entre nous. Je lui ai dit que nous étions proches et que nous voulions rester ensemble. Elle a demandé nos documents, qui nous avaient été remis à Lviv, et est partie avec eux au bureau. En revenant, elle a dit que nous serions tous ensemble et a commencé à nous reprendre nos documents. Elle m'en a donné et a dit qu'elle m'emménait avec elle. J'ai regardé ce papier, mais ce n'était pas le mien, celui d'une plus âgée.

La jeune femme allemande regrettait d'avoir confondu nos documents, mais ne voulait plus les changer. Une voiture nous a pris tous les trois. L'une d'elles était avec la jeune femme allemande, une autre avec un autre propriétaire, et moi, la dernière, avec un autre.

Je regrettai plus tard de ne pas être arrivée à la ferme auprès de cette Allemande. Elle n'était pas très riche, veuve avec deux jeunes enfants, son mari étant quelque part au front. Elle travaillait seule sur sa ferme, seulement de temps en temps, quelqu'un l'aidait. Pendant la journée, un prisonnier français travaillait pour elle et elle voulait encore une jeune fille. Je regrettai, car elle traitait la jeune fille qu'elle avait prise et même le prisonnier français comme des membres de sa famille. Ils mangeaient les mêmes aliments et travaillaient souvent ensemble dans le champ.

Déjà en Australie, sur nos escaliers de l'Union des Ukrainiennes, certaines d'entre nous, soeurcelles, se souvenaient de leur jeunesse, de l'enfance qui avait passé, travaillant en Allemagne, tandis que certaines membres, qui avaient travaillé dans de bonnes familles allemandes, se rappelaient une bonne vie, parfois même très bonne, qu'elles se sentaient comme des membres de la famille.

Je suis tombée auprès d'un riche nazi, au service duquel travaillaient et vivaient dans sa maison 4 familles allemandes avec des enfants, une famille ukrainienne

avec un enfant qui avait donné son consentement volontaire à aller travailler en Allemagne, trois Polonais solitaires, deux femmes et un homme, et pendant la journée, deux autres prisonniers français venaient encore.

Monsieur se nommait Kurt Peters, sa femme Érika et ils avaient trois jeunes garçons : Johann, Dieter et Erik. La femme de ménage avait également deux servantes pour la maison et l'exploitation, une jeune fille d'une famille allemande, parente qui travaillait chez l'habitant et y résidait également. La seconde venait d'une famille riche et cultivée, vraisemblablement aussi nazie, car elle observait toujours un parfait protocole, ici dans une famille étrangère, elle acquerra de l'expérience afin de devenir une bonne maîtresse de maison dans sa propre maison un jour.

On m'avait attribué une petite chambre sous le toit, avec un petit lit, un vieux bureau et une chaise. La maison de l'habitant était à deux étages. Au rez-de-chaussée se trouvait une grande cuisine, une grange, un couloir, une laverie et une cave. Ensuite, on accédait au salle à manger, un grand bureau et une pièce pour les enfants. À l'étage supérieur, il y avait un grand salon, ainsi qu'une grande salle à manger pour les invités et plusieurs autres pièces, vraisemblablement des chambres. Les ouvriers ordinaires n'y pénétraient pas, à l'exception de l'habitant et de la jeune femme, future maîtresse de maison.

Dans la partie inférieure, déjà d'une partie plus petite de la construction à étages, sur les deux étages, vivaient quatre familles allemandes. Dans une dépendance, plus petite et à deux étages, vivaient : une famille ukrainienne, deux Polonaises avec leurs enfants et un jeune Polonais solitaire.

À Wujarnie, on m'a montré une armoire métallique et on m'a dit que toutes mes affaires y étaient rangées. Ici se trouvait également une assez grande table, une autre armoire métallique et des chaises en bois. Le propriétaire ordonna de faire inspecter la cour afin de savoir d'où nous partirions le lendemain avec les autres pour le travail. Je ne me souviens plus comment j'ai pris tout cela, mais tout était inconnu, incompréhensible et étranger, bien que je connaissais déjà un peu la langue allemande.

C'est l'heure du premier repas, l'heure du dîner. On m'indique d'aller à la wujarnia, où mes affaires sont dans l'armoire. Je m'y rends et là, à la table, déjà assis sur les chaises, il y a deux prisonniers français, revenus avec d'autres ouvriers après leur travail dans les champs.

C'est la première fois dans ma vie que je m'asse jusqu'à manger avec deux hommes étrangers et inconnus. Ils s'en rangent, quand je les observe, et sont consternés lorsqu'ils me voient, aussi effrayante que je suis. Personne ne prononce un mot, ni eux, ni moi. Je ne sais pas s'ils me regardent, car je ne vois ni ne j'entends personne, je suis assis la tête baissée, à peine pleurant. Après le dîner, ils se sont dirigés vers la maison commune pour les prisonniers, où ils sont enfermés pour la nuit. Je m'occupe du lavage, dans une grande salle, et après, je vais dans ma chambre, qui donne sur la ferme bovine.

Le matin, j'entends du mouvement dans la grange. Les ouvriers sont déjà à l'œuvre près des bœufs et des chevaux. Je me lève et vais dans la vallée, à la lessive, pour me laver, et je commence le premier jour de travail avec les

ouvriers, dans le champ.

Les Français, qui ne connaissent pas l'allemand, car le maître donne des ordres en français aux prisonniers, qui sont des Français. Je vois que le maître est éduqué et qu'il occupe une certaine fonction, outre la gestion d'une très grande propriété, il s'occupe également d'autres propriétés dans ce village, des propriétaires qui sont au front.

Les rations que reçoivent les prisonniers français et moi-même sont très maigres. Tous ceux qui travaillent ici reçoivent leurs portions et se nourrissent dans leurs logements. Nous, les Français, n'avons qu'un pain et un morceau de beurre pour une semaine, que la maîtresse découpe encore un peu. Nous le gardons dans ce coffre métallique.

Au petit-déjeuner, la bonne préparait pour nous trois, presque tous les jours, une gruau de farine, un peu d'eau et un peu de lait, séparément. Pour le déjeuner, elle cuisinait principalement des galettes, parfois même avec des morceaux de viande ou des galettes assaisonnées. Pour le dîner, elle nous servait traditionnellement de la pomme de terre grillée ou autre chose à base de pâte cuite et de beurre.

Les Français, je suppose, recevaient parfois des colis de la maison, car je les ai plusieurs fois gâtés de morceaux de chocolat.

D'après ce que j'ai pu en discuter et comprendre avec eux, l'un était particulièrement solitaire et manquait sa petite amie, le second était marié et avait un garçon de 4 ans, qu'il m'a montré sur une de ses photos.

J'avais envie de leur dire que j'avais un oncle en France, mais sans adresse, je restais silencieuse. Mon oncle et parrain, Grégoire Peretiakko, avait servi en Pologne dans l'armée polonaise et avait été injustement renvoyé en France comme officier. J'étais encore petite à l'époque, je ne me souviens pas de mon oncle, mais je me souviens de ses lettres à sa femme, ma grand-mère, lui disant qu'il était marié en France, sa femme venant d'une famille polonais-paysanne. Je me souviens encore parfaitement de sa photo de mariage qu'il m'avait envoyée.

J'ajoutais, souvent à mon petit-déjeuner ou à mon déjeuner, de la pomme cuite que je transportais pour les poules, ainsi que des radis du champ, du betterave sucrière, et des pommes à l'automne que je ramassais en allant travailler dans le champ, car toutes les routes étaient bordées d'arbres, surtout de pommiers.

Chaque matin, je devais nettoyer les chaussures des propriétaires et laver le sol de la cuisine. Ensuite, je me rendais chez les Français pour notre petit-déjeuner, puis, après l'ordre du propriétaire, je travaillais aux tâches qu'il me confiait pour la journée, plus souvent dans le champ.

Le travail le plus difficile pour moi était lorsqu'il fallait porter, à l'aide des épaules, par les escaliers, sous le toit, les provisions préparées pour l'hiver pour le bétail et les chevaux. Aussi, il fallait creuser avec des fourches les betteraves sucrières, couper avec une hache les bourrasies de trèfle et les empiler en tas. Et chez le propriétaire, il y avait un vaste champ. Cela se faisait vers la fin de l'automne, souvent il pleuvait, et il, malgré tout, ne se montrait jamais assez fort pour travailler sous un auvent, chez le propriétaire. Parfois, les premières gelées

commençaient. Je n'avais que des chaussures usées, ces bottes déjà portées, qui m'avaient emmenée en Allemagne. Alors, la propriétaire m'avait acheté des bottes avec des semelles en bois, appelées « goltschuge ». Une jeune allemande, d'une de ces familles qui vivaient chez notre propriétaire avec sa fille, qui travaillait dans un bureau, jusqu'à Berlin, m'avait offert cette tenue usagée.

Chaque ouvrier embauché creusait des rangs de betteraves à plusieurs reprises chaque automne, je aussi. Rapidement, je me suis laissée distancer et je suis tombée à la traîne. Le champ était très long, il semblait qu'il n'y avait ni fin ni limite, et après un certain temps, tous les ouvriers étaient déjà partis pour d'autres travaux, alors que moi, je suis restée longtemps, pour finir ma parcelle. Parfois, je revenais du champ quand il commençait à faire sombre, car les jours étaient plus courts. Mes bottes en bois devaient de plus en plus lourdes. Peut-être à cause de cela, après avoir fini de creuser les betteraves, je rentrais seule à pied depuis le champ, ou peut-être à cause de cela, le bois était devenu humide et plus lourd.

Je ne sais pas si les Allemands étaient payés au quart de journée pour le travail sur les betteraves, car ils se pressaient beaucoup ici. Je n'ai pas cherché à le savoir, car je me sentais très seule.

Bien sûr, les ouvriers allemands et leurs enfants, que je connaissais, me considéraient comme l'un de leur lot, car tous les Allemands n'étaient pas des nazis, mais les propriétaires l'étaient certainement, car ils faisaient sentir que je n'étais pas comme eux, sans pour autant me harceler, mais se comportaient avec moi comme avec une employée, et ma nature timide et obéissante contribuait à cela. Un jour, un garçon de onze ans, le fils des propriétaires, Johann, s'en fut de moi parce que j'avais lui fait une remarque et devant la maîtresse de maison, il m'a dit : «Du bist ein polnische Schwein». «Tu es une dégoûtante porcine polonaise». La maîtresse de maison n'a pas dit que c'était mal de dire ça, mais a expliqué : «Tu sais que Tatiana n'est pas polonaise». Il devait donc dire «ukrainische Schwein». Cela prouve encore une fois que les propriétaires auxquels j'avais été rattachée étaient de vrais nazis, croyant à leur victoire et à leur nouvelle nation aryenne. Mes propriétaires et leurs trois fils, étaient grands, aux yeux bleus et aux cheveux blonds, de vrais Aryens, race planifiée. Nos jeunes de l'ouest de l'Ukraine n'avaient pas de signe « Ost » (Est), tandis que ceux de l'est, de la partie communiste, en portaient.

Dimanche et jours fériés étaient des jours de repos pour tous. Dans le champ, personne ne travaillait plus, mais à la maison et dans l'exploitation, les mêmes personnes travaillaient que les autres jours.

Je ne sais pas si tous les Allemands l'étaient, mais mes propriétaires et certainement la majorité d'entre eux, étaient des citoyens très dévoués et disciplinés de l'Allemagne de guerre. Ils s'efforçaient de respecter toutes les lois de l'État. Par exemple, lorsque les vanniers vidèrent les vaches, tout le lait était immédiatement transporté à la brasserie d'État de la ville de Lignitz, et ils rapportaient ce qu'ils leur avaient donné, c'est-à-dire ce qui leur était dû. C'était le cas pour d'autres choses, car tout était noté sur des feuilles.

Il y a fort à parier que, chaque année une fois, je recevais ces cartes pour chaussures et vêtements. Elles étaient destinées à ma maîtresse, car elle

m'acheta en 1943 ces bottes à semelles en bois et une simple robe de travail.

Une Allemande, qui me fournissait des vêtements pris sur sa fille, me conseilla de demander à ma maîtresse de faire passer les cartes pour chaussures et vêtements à elle, et qu'elle achète l'année suivante, des bottes un peu trop grandes et une belle robe en laine et en bronze.

Les jours de fête et de week-end, la nourriture était aussi meilleure pour nous. À midi, outre la yarina, il y avait des galettes, comme ils l'appelaient « kleyzi » avec une sauce à la viande, et un morceau de biscuit sucré. Pour les grandes fêtes, il y avait aussi un morceau de viande ou un morceau d'oie rôtie, car le propriétaire en avait beaucoup d'oies qui avaient des nids sous le toit de la grange, où poussaient énormément de petits oisillons, qu'ils prenaient pour la viande. On coupait aussi souvent des poules pour la viande.

À l'occasion des fêtes, on cuisinait de nombreux desserts, et on nous en donnait aussi. J'entendais la maîtresse de maison parler au cuisinier, plus d'une fois avant les fêtes, qu'il serait bien de préparer des *pampouchki* pour les fêtes, mais il manquait inexplicablement de l'huile. Au lieu de cela, elles faisaient des *parivky*, quelque chose de semblable aux *pampouchki*, mais qu'elles disposaient sur des torchons, qui recouvriraient le *banyak* avec de l'eau bouillante, et elles s'y cuisaiient à la vapeur.

Dans le village de Tentshél, il y avait une église protestante, à laquelle les Allemands allaient les jours de fête, mais je ne voyais pas si mes maîtresses de maison y allaient.

La maîtresse de maison me dit que si je le désirais, le dimanche ou les jours de fête, je pouvais emprunter leur vélo à femmes et aller à l'église catholique, qui se trouvait dans le village voisin. Je suis allée plusieurs fois, quand j'avais du temps libre, mais je retournais dans le village où un fermier employait trois jeunes Ukrainiennes, et nous parlions ou écrivions des lettres à la maison, et parfois nous chantions. Je roulaient bien à vélo, car j'avais déjà appris à le faire à la maison. Dans mon village, une jeune fille venait à l'école à vélo, pendant les deux dernières années de mes études. Pendant les pauses ou après les cours, moi et quelques autres filles, apprenions à faire du vélo sur son vélo. En Allemagne, j'ai bien maîtrisé la langue allemande, car j'avais déjà une base à la maison, et on me confiait souvent de faire faire à vélo à quelqu'un dans un autre village une petite chose. Je roulaient aussi très souvent à vélo dans le champ, où je transportais de l'eau pour les poules.

Le maître avait un grand poulailler sur roues et, après les vendanges, le poulailler était transporté dans le champ pour que les poules récupèrent les résidus de céréales laissés par les moissons.

Autour de la mi-1944, c'était au tour de mon maître de partir au front. Personne n'a rien dit, je l'ai seulement compris moi-même, car j'ai vu pour la première fois la dame pleurer et l'ordre de travailler venait désormais d'un des ouvriers du maître.

On ne savait rien de l'évolution de la guerre, car on ne recevait pas la radio, on ne voyait pas leur presse, et personne ne parlait ouvertement de guerre. Le travail

dans le champ et dans l'exploitation continuait comme si de rien n'était, mais on sentait déjà que les choses n'étaient plus les mêmes.

À la maîtresse est venue une connaissance de Berlin, mais elle est bientôt partie plus loin.

34 Pendant un certain temps, quelque part très loin, on entendait des tirs militaires et des explosions sourdes de bombes. Cela approchait déjà l'avant-garde orientale. Soudain, les prisonniers français ont été libérés et le nombre de travailleurs a diminué dans le village.

On a commencé à entendre des explosions de plus en plus fréquentes. La mère et la sœur cadette de la maîtresse sont arrivées, ainsi que leur petite fille, le père étant également quelque part au front. Toute la famille a commencé à emballer divers objets dans des charrettes, et surtout de la nourriture, et s'est mise en route vers l'ouest. D'autres propriétaires allemands et Allemands, avec lesquels j'avais travaillé ensemble, faisaient la même chose. Des étrangers, encore tous les deux, mais qui ont également commencé à partir à leur guise. Personne ne les retenait. Je suis restée auprès de la famille ukrainienne qui travaillait ici et de la famille allemande de ce propriétaire, car je ne voulais pas rester alors que l'avant-garde approchait, nous nous déplaçions plus ou moins ensemble, certains à cheval et les autres à pied, vers l'ouest. Sur la propriété où nous travaillions, une seule famille allemande est restée pour s'occuper des animaux et de la ferme. Certains sont restés pour attendre de voir ce qui allait se passer?...

Nous passions la nuit dans des villages occupés par les Allemands. Les familles allemandes nous hébergeaient dans leurs maisons, tandis que les étrangers étaient logés dans les écuries, les granges, sur des charrettes, et il faisait encore très froid. Chaque matin, nous partions à nouveau en route.

On entendait de plus en plus fort et plus fréquemment les explosions de bombes dans les villes. Nous voyions ces explosions et ces feux au loin, ainsi que les bombardements et les incendies de Dresde.

Puisque nous traversons les villages, nous ne voyions pas de près ces terribles ruines de villes.

Nous étions tous assez terrifiés, car personne ne savait ce qui allait de l'avenir ni où nous allions. Il y avait beaucoup d'exilés se dirigeant vers l'ouest.

Les Allemands, bien que certains aient fui vers l'ouest, restaient dans leur propre pays. Ma peur était grande, car ils m'avaient déjà emmené une fois en exil vers l'ouest, en Allemagne, et maintenant je voyage seule, encore plus loin vers l'ouest, sans savoir où je m'arrêterai, où je finirai, et pendant combien de temps. Je ne me souviens plus combien de temps nous avons fui, quand nous nous sommes arrêtées entre deux villages allemands à la périphérie de la ville de Marbach. Là-bas, nous avons été séparés et répartis dans deux villages. Une famille de la dame d'accueil, sa sœur avec sa fille, deux familles allemandes et d'autres sont restées dans un village, tandis que la dame d'accueil avec ses enfants, d'autres familles allemandes et une famille ukrainienne, ainsi que moi, avons continué vers l'ouest jusqu'au deuxième village.

Les Allemands ont été logés chez des familles allemandes, et notre famille ukrainienne et moi, dans une petite maison déserte et vide, où, il y a peu de

temps, des prisonniers français étaient enfermés.

Ici nous sommes restés un certain temps.

Dans ce secteur, il y avait déjà des forces américaines. Quelques jours plus tard, la nouvelle joyeuse s'est répandue que la guerre était terminée. Les étrangers et nous commençions à profiter de la situation, bien que nous ne comprenions toujours pas encore ce qui avait choqué les Allemands, car il ne s'agissait pas pour tout le monde de comprendre que l'Allemagne avait perdu. Nous avons immédiatement appris que dans la région où nous étions, il existait une zone américaine d'Allemagne. L'armée soviétique est arrivée dans le village où nous nous sommes installés et où 35 réfugiés de notre communauté avaient trouvé refuge, et une frontière est ainsi établie entre ces deux villages. Marrinbad a été rebaptisé Mariánské Lázně et ce village, où nous sommes maintenant, est devenu une partie de la Tchécoslovaquie après la division de l'Allemagne. Les réfugiés allemands étaient très inquiets, car certaines familles avaient été séparées et une partie est restée dans le village où l'armée soviétique était maintenant présente. Dans ce village, où nous étions, nous avions autrefois des jeunes travailleurs ukrainiens et polonais.

Bientôt, des troupes tchèques et soviétiques sont arrivées dans le village. Ils ont commencé à inciter les jeunes à retourner chez eux, car les Tchèques ne voulaient pas s'occuper des ouvriers qu'ils avaient eux-mêmes récupérés auprès des Allemands. Certains jeunes, principalement ceux venus de l'est de l'Ukraine, ont accueilli favorablement les troupes soviétiques, disant « ce sont les nôtres » et sont partis avec eux.

L'armée américaine n'obligeait personne à quitter son domicile, mais les Tchèques exigeaient que tous les étrangers, citoyens, quittent. Bientôt, la jeunesse polonaise a également fui. Les Américains nous ont enlevés, les étrangers, et nous ont transportés jusqu'au point de transit à la ville de Mariánské Lazne. On y trouvait déjà beaucoup d'exilés de diverses nationalités, principalement des Ukrainiens. Ils ont informé tout le monde qu'ils allaient nous diviser en deux groupes dans quelques jours. Ceux qui voulaient retourner dans leurs pays et séparément ceux qui, pour diverses raisons, ne voulaient pas. Maintenant, je commençais à douter de ce que je devais faire. Je voulais rentrer, surtout parce que dans la lettre que j'avais reçue quelque part en 1943, ma mère m'avait écrit qu'une petite sœur était née pour moi, dont je rêvais et que je désirais. J'avais déjà acheté quelques affaires pour elle. Et là, cela m'a rappelé l'évacuation de nos gens vers l'Sibérie et cette terreur que j'avais vue de mes propres yeux, puis j'ai encore entendu des gens raconter ces horreurs que le pouvoir soviétique avait laissées derrière lui avant l'arrivée des Allemands en 1941. De plus, je ne savais pas si ma famille était encore là où je l'avais laissée, ou si la fin de la guerre avait apporté un certain changement.

Avec les pensées de ce que je devais faire, je me promenais avec une jeune fille ukrainienne en examinant la ville de Mar'inbad. Nous marchions dans la rue, nous discutions, nous nous conseillions, et devant nous passait un jeune homme. En entendant notre langue ukrainienne, il a demandé : « Filles, d'où vous venez ici ? » Nous lui avons tout raconté, et il nous a immédiatement dit : « Ne pensez pas à retourner chez vous, car ils ne vous y laisseront pas entrer. » Il nous a raconté qu'il était également retourné chez lui, et quand il a vu qu'ils étaient emmenés ailleurs que chez lui, il s'est enfui du train et est arrivé jusqu'ici, et il pense

continuer vers l'ouest. Et c'est ainsi que ce garçon inconnu a dissipé mes doutes.

Je me suis rangée aux côtés de ceux qui ne voulaient pas retourner chez eux, car certains venaient d'échapper récemment à leurs foyers du cauchemar communiste.

J'étais liée à une famille ukrainienne, composée de deux parents, deux enfants plus jeunes que moi, une grand-mère, malade, et d'autres membres de la famille. Je restais toujours près d'eux, car je pensais que les Américains n'auraient pas émondé une grande famille et une vieille dame malade dans une quelconque machine militaire surpeuplée.

Nous étions transportés par les Américains en véhicules militaires, jusqu'à des endroits plus au loin au west. Je ne me souviens pas combien de temps nous avons voyagé, bien que cela me semblait très long. Nous avons été amenés à Baie-Isère, en Bavière, dans la ville dévastée, parmi les anciens logements d'époque, des immeubles résidentiels à plusieurs étages légèrement endommagés, appelés Leopold Kaserne. Il y avait environ 25 de ces immeubles, répartis de part et d'autre de la rue.

Ils comprenaient des pièces de différentes tailles. Certaines étaient grandes, pour 30 soldats, d'autres plus petites pour les officiers militaires. Il y avait déjà des Ukrainiens, des Polonais, peut-être d'autres réfugiés dans ces maisons, ainsi que le conseil de camp.

Nous avons été répartis dans différentes chambres. Des familles séparément, des jeunes femmes seules, des garçons séparément. Les gens ont commencé à se regrouper, les Ukrainiens entre eux, les Polonais entre eux. Je suis arrivée dans une chambre où se trouvait déjà une Polonaise avec sa fille, presque de mon âge.

Je ne sais pas comment cela s'est produit, mais dans ces maisons, qu'on appelait des baraqués, puis des curens, il est resté presque uniquement des Ukrainiens. Il faut mieux expliquer ceci. Pendant la Seconde Guerre mondiale, lorsque des combats acharnés étaient menés en Ukraine entre les nazistes hitlériens et le communisme moscovite pour nos terres, c'est notre peuple ukrainien, déjà asservi, qui a subi le plus, et surtout la jeunesse. Les communistes la prenaient à l'armée rouge pour des travaux pénibles, les mettaient en prison et les envoyait en Sibérie. Les nazis prenaient notre jeunesse comme des «старбайтеры» pour travailler dans les entreprises militaires, dans des villages allemands, pour creuser des tranchées, et les fidèles patriotes d'Ukraine dans des camps de concentration.

Lorsque, en mai 1945, la Seconde Guerre mondiale prit fin, des millions d'Ukrainiens se retrouvèrent en Allemagne de l'Ouest. Nous fuyions tous l'avancée communiste. Certains furent in extremis renvoyés dans ce qu'ils considéraient comme « le paradis communiste » lors des réquisitions brutales, mais la majorité se retrouva dans les camps des « personnes déplacées ».

L'un de ces camps se trouvait à Bâeyerort, où je me retrouvai. Des Ukrainiens accourraient de plus en plus nombreux vers le camp de Bâeyerort, et certains baraquements, dévastés par les bombardements, devaient être réparés. Les gens étaient de tous âges et de toutes professions et de toutes époques, la plupart étant de l'intelligentsia idéologique. Un conseil de camp fut créé et la vie publique

organisée commença.

Le conseil de camp dirigeait le camp. Il y avait un commandant de camp, auquel appartenaient des représentants de nombreuses organisations de camp, nombreuses en effet.

Organisés : jardins d'enfants, écoles primaires et secondaires, un lycée humanitaire, un lycée professionnel, divers cours, des chœurs, des équipes sportives, des groupes de danse, des groupes de théâtre, l'Union des Ukrainiennes, le Plis et d'autres.

Ici s'est créée une petite État ukrainien. Un poste médical-sanitaire et une clinique ont également été ouverts. Le docteur Olena Bachynska et d'autres membres du personnel médical étaient à la tête.

Je venais juste de voir que le docteur Bachynska faisait partie de cette famille à laquelle j'avais accrochée quand les Américains nous ont enlevés de la ville de Marinbad à Bayrouth.

Le docteur Bachinska était extrêmement dévouée à son travail médical, on pouvait toujours la trouver dans son cabinet.

Elle m'a également soigné(e) quand je suis tombée de mon vélo sur une route pavée et j'ai égratigné mon genou sérieusement, quand les portes en fer de la caserne ont frappé fort mon nez lors d'une tempête, et quand des problèmes sont apparus sur mes doigts, elle m'a fait hospitaliser. Si elle n'était pas certaine de la manière de traiter une maladie, elle m'envoyait à l'hôpital allemand de la ville, où travaillaient plusieurs médecins ukrainiens. À l'hôpital, les médecins ont diagnostiqué une avitaminose chez moi.

J'ai été admise à l'école de grammaire et au Scoutisme. J'habitais dans une seule chambre avec plusieurs jeunes filles, puis j'ai été transférée à l'internat pour jeunes filles, car il existait des internats séparés pour les garçons et les filles. Les étudiants ayant des familles vivaient souvent avec les leurs.

L'enseignement se déroulait sans difficulté particulière dans toutes les écoles et les cours. L'ensemble du corps enseignant était composé de personnes très qualifiées et instruites.

L'administration s'efforçait d'assurer le fonctionnement des écoles. Une bibliothèque, du matériel scolaire et des textes scolaires ukrainiens, manuels, étaient mis à disposition. Il fallait également transcrire fréquemment les matières à l'écrit dans des cahiers, en particulier dans les classes supérieures.

Le processus d'enseignement durait 30 heures ou plus par semaine. Des jeunes Ukrainiens, et même des personnes plus âgées, étudiant à l'école et aux différents cours, se préparaient à un avenir encore inconnu, presque méconnu de tous. Il semble que les écoles aient été enregistrées auprès du nouveau gouvernement allemand.

Le directeur de la Gymnasium humanitaire était le professeur Kost Kyrylovsky, qui était également un philanthrope-chercheur de dialectes de notre langue. Il

écoutait les conversations des gens et notait dans son carnet de notes de nouveaux mots, expressions ou dialectes. Tous le respectaient, car il était l'organisateur des premières gymnases à Boyryte, dans de telles conditions encore défavorables.

Le directeur du Gymnasium réel, auquel j'ai commencé à fréquenter, était l'ingénieur Constantin Siminsky. Il était le plus jeune de nos professeurs et enseignants, mais il s'intéressait beaucoup au succès des élèves et à la discipline. Le Gymnasium réel a changé de nom, car de plus en plus de jeunes se joignaient au camp qui souhaitait terminer leurs études, interrompues par la guerre. Il a été renommé « Cours préparatoires », puis « École secondaire ukrainienne pour adultes » et divisé en plusieurs classes. Nous étions enseignés par de nombreux enseignants expérimentés qui consacraient leur temps et transmettaient leurs connaissances aux jeunes intéressés par les sciences. Il s'agit de Demchyshyn Stepan, Kotis Sofia, Dr. Lazhar Ivan, Dr. Lev Vasyl, Dr. Luyov Luka, Prof. Mydylyk Anatoly, Prof. Nedils'kyy Ivan, Prof. Ostep'yak Mykola, Prof. Ratych Vasyl, Prof. Samarskyi Semyon, Prof. Stecik Stepan et d'autres, dont je ne me souviens plus maintenant. Les professeurs Vasyl Lev et Ivan Verb'iany ont publié en Boyryte un dictionnaire ukraino-anglais et anglais-ukrainien, dont j'en ai emporté un avec moi en Australie. Il y avait aussi de nombreux objets : littérature ukrainienne, histoire, culture, allemand, anglais, latin, algèbre, géométrie, physique, chimie, musique, sport.

Nous avons obtenu l'autorisation de nous rendre aux conférences dans le laboratoire de physique et de chimie de l'école allemande avec nos enseignants qui y enseignaient.

Alors que nous arrivions au camp, des responsables soviétiques se rendaient pour nous intimider, ou peut-être pour nous emmener, nous, les « izmenikov » - à la maison. Ils ne venaient pas seuls, mais avec des Américains, car Bayroit était soumis à la zone américaine. Les gens avaient très peur, certains ont commencé à s'enfuir vers le camp. Il se peut que les Américains le savaient déjà, car il y avait eu des cas où nos gens se suicidaient lorsqu'ils étaient emmenés à la force vers la « Patrie ».

Notre conseil de camp a certainement expliqué aux Américains qu'il n'y aurait personne qui revienne volontairement dans le « paradis moscovite et communiste », et ils sont tous repartis.

La ville de Bayroit, pendant la Seconde Guerre mondiale, était comme beaucoup d'autres villes allemandes, assez bombardée par des bombardiers américains. Même 55 jeunes Ukrainiennes qui travaillaient dans les usines textiles y sont mortes. Après la guerre, Bayroit a commencé à se reconstruire, et avec elle, les célèbres festivals de Wagner. Les camps de personnes déplacées ukrainiennes à Bayroit et dans d'autres villes en Allemagne étaient bien organisés et avaient déjà de bons groupes de théâtre et des acteurs. Les Ukrainiens avaient désormais l'occasion de se produire lors de différents festivals. Notre chœur « Boyan », le chœur de banduriers nommé d'après Taras Шевченко, le duo Василь Матіяш et Orest Руснак y ont joué. Les performances ukrainiennes ont connu un grand succès. Ceux d'entre nous qui étions présents à ces concerts n'avons pas seulement admiré le talent ukrainien, mais nous étions fiers des réalisations de nos gens.

Les jeunes organisaient souvent des excursions dans les environs de Bayreuth avec les professeurs ou les éducateurs. Ils visitaient la tombe de Wagner, le Théâtre Markgrafliches (Markgraf), la mine de sel de Berchtesgaden, le château Herrenchiemsee du roi de Bavière Louis sur le lac Chiemsee, et faisaient des promenades dans les Alpes.

Des groupes de théâtre venant d'autres camps visitaient fréquemment le camp de Bayreuth, et nos campaires bayreuths visitaient à leur tour ces groupes, bien que notre camp ne fût pas aussi imposant, ce centre théâtral. Il est difficile de savoir s'il était destiné à l'armée ou si nos compétents artisans de camp l'avaient transformé à partir des chambres militaires.

Les personnes déplacées, les "Displaced Persons" (DP) anglais, étaient prises en charge par l'Agence de Sauvetage des Réfugiés des Nations Unies (UNRA), United Nations Refugees Rescue Agency, puis par l'Organisation Internationale des Réfugiés (IRO). Un poète et guerrier, Mykola Uhrynn-Bezgrishny, a écrit un poème sur l'UNRA (УНРРА) à Bayreuth, le 3 décembre 1945. Ce poème est tiré du livre « Bayreuth Souvenirs », de « Юних днів, днів весни » (Junes d'espoir, jours de printemps) 1945-1950.

«L'UNRRA» tu sais notre destin (Chanson des jeunes ukrainiens en exil)

Écoute, à Bayreuth, dans l'étranger,
Les meilleurs étudiants apprennent attentivement, les enfants,
Entre les paris et les chênes,
Ils rassemblent leurs forces pour la bataille –
Il y a les casernes de Léopold,
Dans lesquelles résonne l'Unité et l'Ukraine,
Et entre elles, des ravins sauvages.
Les chants s'envolent en rond, en écho.

Des bombes ont résonné ici récemment,
Le Monde de l'Amour les respecte.
Leur passage a laissé un frisson de terreur.
Et «L'UNRRA» s'en soucie,
Dans ces casernes, venant d'Ukraine,
On offre souvent des beignets, du chocolat,
À ces troupeaux qui ont retrouvé une vie.

...
Leur destin sombre «L'UNRRA» connaît notre destin,
Des nids de sortie et de bonheur,
Ne nous laisse pas pieds nus.

Mais ils ne croyaient pas Mazepa, «l'UNRRA» du roi, la sorcière. Ils ont répandu la folie... On entend toujours parler d'elle dans le monde entier...

Tout le monde n'y allait pas «en un seul gué», Donnez-lui, Dieu, à la gloire, L'Unité est raide dans la poitrine, Marier-vous avec une beauté.

Un petit groupe de fidèles mazépiens Danseront à l'enterrement Ils n'ont pas eu le temps de... Même notre grand-père et notre grand-mère...

Que Dieu nous accorde la joie – dans le sang des Mazepinsky !
Venez, enfants, formons un cercle,
Un monde nouveau se dessine.
Chantons une belle chanson.

Il n'a que le pouvoir du Kobzar, bon roi, «UNPR» - une essence d'Ewshan pour les femmes,
«Offrons l'honneur à la manière des Cosaques».
Nikola Ugrin-Bezgrishny Bayroit, 3 décembre 1945.

Dans le camp il y avait une cuisine commune, un réfectoire, mais les familles recevaient des provisions sèches et s'efforçaient de cuisiner elles-mêmes. Nos gens sont très travailleurs, et nos femmes, qui pouvaient toujours faire quelque chose de bien, de beau et de savoureux même avec des choses pauvres, et bien fournies.

Certains, anciens commerçants, échangeaient avec les Allemands sur le marché noir, d'autres échangeaient simplement, certains avaient un petit potager sur un morceau de terre derrière un immeuble et il semblait que la vie dans le camp se déroulait normalement et dans le meilleur ordre. Je ne sais pas exactement combien de personnes vivaient dans le camp, mais il y en avait certainement plus de trois mille. Chaque peloton avait un chef de peloton qui veillait sur la construction et le mouvement à l'intérieur. Chaque organisation avait un représentant au Comité Principal. Il y avait un commandant de police, car il y avait sa propre police de camp qui maintenait la discipline avec les pelotons de camp. Tout semblait et se déroulait de manière gouvernementale et nous sentions que nous vivions dans une Ukraine libre et miniature à l'étranger et nous rêvions de retourner à cette Ukraine un jour. Il n'y avait pas de propre armée organisée, bien qu'il y ait eu des militaires de différentes armées ukrainiennes. Mais à cette époque, l'Allemagne, perdant la guerre, n'avait pas encore sa propre armée. Cependant, il y avait beaucoup de jeunes dans les uniformes, qui appartenaient à l'organisation de jeunesse «Пласт». Les scouts apprenaient à marcher et à faire différents exercices sur la grande place du camp. De plus, différentes compétitions sportives étaient organisées : le volley-ball (відбиванка), le basketball (кошиківка), le football (копаний м'яч), car il y avait des équipes de garçons et de filles dans le camp. Ils s'affrontaient entre eux, ainsi qu'avec les équipes d'autres camps de réfugiés. Sur cette grande place, les jeunes apprenaient également des exercices gymnastiques libres, qu'ils ont présentés lors du festival du camp, en divertissant le public et en créant le slogan du festival «Привіт Україні!» (Salut à l'Ukraine!), auquel j'ai participé.

Je faisais partie du cercle des scouts seniors «Сороки» (Sorokha) du nom d'Olga Kobylianska. Notre éducatrice était le scout-chef Yaroslava Tichanskaya, et je suis devenue présidente du cercle. Nous, les onze membres du cercle «Сороки», étudions au lycée ukrainien sur des cours préparatoires à l'examen d'État (maturité).

Outre les cours quotidiens, le cercle disposait de séances spécifiques en plâtre, ainsi que de préparation aux examens platoniques.

Le cercle « Les Corbeaux » organisait fréquemment des excursions en dehors de la ville afin de consolider et de vérifier les connaissances et les compétences

acquises au cours des séances hebdomadaires, à la recherche de lieux appropriés pour différents sujets d'étude.

Parfois, quelque part entre les hautes collines, ils se divisaient en deux groupes : un groupe sur un versant, l'autre sur un versant éloigné, et communiquaient habilement à l'aide de drapeaux sémaforiques.

En relisant maintenant les restes de mes archives, de mes années scolaires et plastoviennes, j'ai trouvé, recopiée d'une écriture personnelle, l'alphabet de Morse. Et cela m'a rappelé comment nous, autrefois, à travers les murs des pièces, les bureaux ou sous les bancs, nous communiquions avant les séances plastoviennes, à l'aide de l'alphabet de Morse.

Aujourd'hui, à plus de quatre-vingt ans, je suis veuve, je vis seule et je me donne toujours des conseils, assise tranquillement et réfléchissant... Quelle signification ont les années dans la vie humaine ? Comment elles passent-elles avec le temps ? Comment nous les gaspillons-nous sans profit ou les utilisons-nous avec profit, et aussi rarement les gens s'interrogent-ils à ce sujet ? Ainsi, je suis assise, regardant cette alphabet de Morse, et je me demande à moi-même, que j'avais autrefois très bien maîtrisée, que je pouvais utiliser, mais que je ne me souviens plus aujourd'hui d'une seule lettre. Les jeunes de l'école et de Plast (Plast est une organisation scout ukrainienne) célébraient séparément les fêtes nationales et patriotiques - cette fête de la Mère, de Saint-Nicolas, d'Andrei, de la Saint-Jeanne d'Arc, de Saint-Vladimir et Olga, de Tchantchtchouk, de Franko et beaucoup d'autres. Les programmes des fêtes étaient élaborés par les jeunes plus âgés.

Certaines célébrations étaient souvent teintées d'humour. Lors de la fête de Saint-Nicolas, lorsque Saint-Nicolas remettait des cadeaux, et le "diable" était également présent, à savoir une carte ou une lettre avec des remarques très drôles, parfois vraies, et humoristiques sur le destinataire, qu'ils étaient lus à voix haute.

À l'occasion de l'Ivan Kupala ou de l'Andrei, on présentait diverses croyances et devinettes joyeuses.

Notre groupe, les pléatikiens seniors « Les Corbeaux », célébrait souvent ses réunions de groupe et ses célébrations patriotiques, préparant elles-mêmes le programme.

Un jour, pour la célébration de la Chute de Novembre, à laquelle notre groupe se préparait, j'ai demandé à un ami et à une figure respectée dans le camp, ancien combattant des Tchépiques Ucrainiennes et de l'Armée Halychienne, journaliste, enseignant, poète, Ugrin-Sans-Péchés, s'il pouvait nous offrir un de ses poèmes pour notre fête. Nous connaissions ses poèmes, car tous les jeunes du camp chantaient une chanson sur ses paroles, « Nous grandissons, nous sommes l'espoir du peuple... », et le compositeur et notre professeur de chant, Ivan Nedilsky, avait composé la musique. Il était très heureux que la jeunesse célébrait les fêtes patriotiques, et que nous nous étions adressés à lui avec une demande. Il m'a offert son poème, avec sa propre signature, que je conserve, déjà jaunie, avec une grande gratitude jusqu'à aujourd'hui.

La voix des anciens tireurs aux jours de novembre.

Des jeunes années, dans les pays incertains et lointains, l'on rêvait du temps de notre armée...

Dans nos œuvres et dans toutes nos loisirs, son esprit combattif s'épanouissait, couronné.

Pour l'Ukraine se battre, mourir,
Le cœur brûlait et la poitrine s'embrusait,
Les Cosaques apprenaient tous les combats,
Pour mieux connaître le chemin de la liberté et du destin.

42 Prophète et enseignant – notre génie Шевченко, –
Il nous serrait tous chaleureusement contre son cœur...
Sur la gloire et notre unique Mère,
Il nous mettait des chants de Liberté dans l'âme...

Et dans la première tempête, cette tempête terrible, nous sommes allés se battre pour l'Ukraine.
Nos braves, dans l'heure sombre, nous ont apporté un nom digne des combats.
On écrit encore avec le sang des poètes les chants de Makivka, de Krutchi, de Bazár, de Lysonia.

À Galetchkiv, ce noble Don (chien), même les plus jeunes enfants le connaissent...
Petliura, Symon ; Chernik, Konovalets, Les Sources éternelles de feux enchantés.
L'Aigle Vitovsky, Oleksiy Skitalets, Des repères de nos jours glorieux !

Obéissons à Voldimir, qui nous vient du peuple,
Prêts à se précipiter au combat partout.
Et tous les vendeurs qui nous causent du tort,
Il est facile de les chasser de l'État serpentin...
Sur le chemin de la liberté, de la gloire de l'Ukraine,
L'ennemi ne dort pas, ni cette créature venimeuse !

Nous partons en pèlerinage sans hésitation ni changement, vers le Soleil de Vérité, dans notre sanctuaire glorieux !

Le groupe de scouts seniors « Les Corbeaux » sortait, outre ses promenades de groupe, aux congrès du Plis et également pour des campements communs.

Nous, tous les scouts seniors, comprenions notre objectif et notre mission d'appartenir à l'organisation « Plis », d'apprécier le travail des éducateurs, des scouts – seigneurs – et de nous éduquer soi-même de manière appropriée.

Pour moi, seule, sans aucune famille depuis seize ans, le Plis était non seulement une science, une éducation, une connaissance, une amitié, mais une famille entière.

Certains scouts, dont moi, avaient des activités individuelles. Nous faisions partie d'un groupe qui étudiait l'idéologie axée sur la lutte pour l'indépendance de la nation, sur la lutte du peuple contre les oppresseurs, sur la préservation et le développement des traditions, de la culture et de la langue nationales, sur le mouvement national-libérateur en notre Ukraine asservie et sur la lutte acharnée de notre jeunesse au sein de l'UPA.

Bien que, à cette époque et même plus tard, tous les scouts que je connaissais ne partageaient pas nos opinions, nos idées et notre foi dans la lutte de l'UPA, car la propagande mensongère du Moscou, communiste, s'infiltrait également parmi nous, afin de nous diviser et de saper nos idéaux et nos objectifs patriotiques. Cela se fait encore aujourd'hui, et en particulier en Ukraine, bien qu'elle soit désormais indépendante, l'ingérence de Moscou en Ukraine continue.

Il y avait de nombreux jeunes gens capables et talentueux parmi les élèves du lycée et les scouts, et pendant les campements, en particulier près des feux de camp crépitants, il n'y manquait jamais de plaisantes répliques, de blagues, de chansons et de poésie variée. Notre campement à Bayreuth avait la chance d'accueillir de nombreuses personnalités importantes, dont le compositeur, professeur Ivan Nedilsky. La jeunesse était fière des chansons de nombreux jeunes talents, et en particulier des chansons écrites sur les paroles du poète Mykola Ugrin-Bezgrishny, qui étaient chantées lors de divers campements communs.

J'aimais faire des allers-retours dans les campements scouts, car j'y rencontrais de nouveaux amis et avais de nombreuses connaissances qui vivaient dans d'autres villes.

De temps en temps, ils m'invitaient à les rendre visite. Lors d'une visite chez une connaissance à Erlangen, j'ai rencontré mon ancienne institutrice et directrice de mon village, Nadejda Subtelna. C'était une très agréable surprise pour moi. Elle, avant l'arrivée de l'invasion communiste en Galicie, s'était enfuie avec son fiancé, Andriy Stadnytsky, vers l'ouest. Quelque part, ils se sont mariés immédiatement et se sont retrouvés à Erlangen, dans l'un des camps pour les réfugiés, où il était désormais le chef de ce camp. Ils avaient alors une petite fille, Marusia. Plus tard, j'ai appris qu'ils étaient partis vivre aux États-Unis.

J'ai eu l'occasion, plus tard, de rencontrer en Australie le neveu de Nadiia Subtelna, historienne, Orest Subtelna, et d'en apprendre davantage sur elle, cette vieille dame qui résidait en Amérique.

Ce qui restait le plus gravé dans ma mémoire de ma vie pliste, au-delà de tous les camps, promenades et rencontres, c'était le «Célébration du jubilé de printemps», dans les environs de Mittenwald, du 5 au 7 juillet 1947. Plus de deux mille scouts y étaient rassemblés, ainsi que de nombreux invités. Il m'est difficile de tout décrire aujourd'hui, mais cette célébration était bien organisée, avec diverses formalités, la Liturgie Militaire de Dieu, chantée par le chœur pliste, des défilés, des concerts, des jeux sportifs. Et quelle belle nature se trouvait au milieu des Alpes, où étaient installés les tentes plistes et où la jeunesse pliste se retrouvait ! En regardant depuis la montagne, le décor était splendide et symbolique, un grand autel magnifiquement préparé, prêt pour la Sainte Liturgie, et autour de celui-ci, la jeunesse et les scouts plistes, vêtus de leur uniforme.

Il y avait également le Coopératif d'Etablissement d'Accampements de Bayreuth «Plast», qui avait son atelier près du magasin et avait produit pour la fête des timbres postaux, des jetons à l'occasion du 35e anniversaire de la Plaste ukrainienne, des lilas plistes, des cartes postales, des distinctions de Saint-Joris et

bien plus encore. Il y avait toujours beaucoup d'acheteurs près du coopératif «Plast». J'ai également consacré quelques heures de travail au coopératif «Plast» et j'ai acheté une distinction de Saint-Joris, que je possède et que je chéris encore aujourd'hui. Je suppose que beaucoup de personnes présentes et de scouts ont gardé de nombreux souvenirs de cette célébration du «Printemps».

Après la fête, tous se dispersèrent dans différentes directions, tandis que certains faisaient des promenades dans les environs. Moi aussi, avec un groupe de scouts seniors de Bayreuth et de jeunes scouts et notre éducatrice, Y. Tichanskaya, nous avons fait plusieurs promenades, notamment : nous avons visité la villa Hitler, dite Igelsheim, près de Berchtenhagen, sur la montagne entre l'Autriche et l'Allemagne, où l'on avait également une vue magnifique ! Ces voyages étaient bénéfiques pour la jeunesse, lui apportaient une éducation, des connaissances et un respect de la nature, des environs, et par conséquent, du monde qui les entourait.

Nous avons voyagé à plusieurs reprises sous une pluie battante, nous sommes montés de bonne heure dans des tentes sous les étoiles, mais cela nous renforçait, nous développait la résistance morale et physique dans la lutte contre les difficultés, et tout était perçu avec humour.

Une chose qui me manquait dans le scoutisme, c'était que je ne pouvais pas participer aux différentes sections sportives, bien que le sport me plaisait beaucoup, car il n'était en effet présent dans ma lycée qu'en complément d'une matière scolaire.

Je n'étais pas très douée en natation et en ski, mais si quelqu'un souhaitait obtenir des conseils ou de l'aide dans un sport quelconque, il y avait des moniteurs.

J'avais, pour ainsi dire, un problème « de vie », car je n'étais pas une personne très pratique, je ne savais ni négocier ni échanger des objets, et auparavant, j'étais malade, timide, donc je ne pouvais pas me permettre de tels avantages comme une forme physique. De plus, j'avais développé de grands seins, je ne pouvais pas avoir de maillot de bain ou de soutien-gorge approprié, ce qui me forçait souvent à me pencher en avant, même lorsque je me tenais droite dans un maillot de bain. Les campements recevaient des colis d'Occident avec des vêtements usagés, peut-être même provenant de nos Ukrainiens installés aux États-Unis et au Canada. Ce que nous recevions était ce que nous obtenions. Nos couturières, ukrainiennes et allemandes, étaient habiles, et elles transformaient deux vieux vêtements en une nouvelle chose de qualité, car les Allemands n'avaient pas toujours tout ce dont ils avaient besoin après la guerre. En général, j'avais quelque chose à porter, car je combinais également, je remaniais les vêtements, car comme chaque fille, j'aimais me coiffer et avoir une belle apparence. Mes années au camp de Bayritz, au lycée, et surtout, au Plast - ce furent des années joyeuses et peu préoccupées de ma jeunesse, qui sont restées dans ma mémoire comme une belle pluie qui aspergeait mon jeune, solitaire et sèche âme.

Au camp, plusieurs mariages ont également eu lieu. L'une de mes amies du lycée, Stefania Manko, était au camp avec sa grande famille : ses parents, trois sœurs et deux frères. Elle a rencontré et épousé un Ukrainien, un soldat américain, qui venait au camp pour les grandes fêtes, lorsque des services religieux avaient lieu

sur la place du camp. J'ai été témoin de son mariage.

À Pâques, quatre sœurs charmantes et joliment vêtues ont attiré son attention, et il a engagé la conversation. Ces sœurs étaient toujours bien habillées, car l'une d'elles était excellente couturière et brodeuse. Les jeunes femmes ont invité l'officier à se joindre à elles lors de la bénédiction, et il est tombé amoureux de la plus jeune. Il est venu fréquemment auprès de la famille de la jeune fille et a décidé qu'elle serait sa femme. Nous riions souvent de son langage ukrainien, lorsqu'au lieu de « blé », il disait « jupe » et qu'il utilisait de nombreux autres tournures de phrases amusantes. Je ne me souviens pas de quelle génération il était en Amérique, mais ses parents étaient nés en Amérique.

La vie religieuse et spirituelle.

Au camp de Bayritz, la vie religieuse était également pratiquée. Il y avait une heure de religion dans tous les corps de la école. Une paroisse grecque-catholique avait été organisée, et les prêtres étaient : Théodore Koudrik, Ivan Prokopovych, également scout, et Volodymyr Korchynsky.

Initialement, les prêtres célébraient la liturgie dominicales et les jours fériés dans l'église catholique allemande de la ville. Par la suite, les paroissiens ont aménagé une chapelle dans l'un des bâtiments du camp, où la liturgie était célébrée, outre les dimanches et les fêtes, également en semaine.

Un bon chœur liturgique a été organisé. Les élèves du gymnase avaient souvent leur propre messe divine, où chantait un très beau chœur dirigé par le professeur Ivan Nedilsky.

Il y avait également une paroisse de l'Église Orthodoxe Autonome et Catholique de l'Ukraine. Dans l'un des bâtiments du camp, les paroissiens orthodoxes ont aménagé une chapelle avec un beau iconostase artistique, consacrée en 1946 et marquée par une grande fête religieuse en l'honneur de Saint Vladimir le Grand. La messe divine était célébrée chaque dimanche et les fêtes, ainsi que les Veillées.

Les offices communs des deux paroisses avaient lieu fréquemment : au Pâques avec l'onction des rubans, et à l'Epiphanie avec l'onction de l'eau, principalement sur la plus petite place de la communauté, entre les maisons. À ces célébrations, toute la jeunesse scout, organisée sur la place, participait en uniforme, après avoir tenu une assemblée scout.

Je voudrais ajouter que les années 1946-47, post-guerre, ont vu l'émergence de la mode féminine des jupes courtes. Peut-être à cause du manque de tissu après la guerre, et aussi à cause de la guerre qui avait dévasté l'Europe, beaucoup de choses. Les gens étaient pauvres et ne pouvaient se permettre de dépenser de l'argent ou d'acheter de nouveaux vêtements, ils coupaient donc des chutes et faisaient quelque chose de bien avec plusieurs pièces. J'avais également une robe ainsi confectionnée, faite de trois matières différentes, et je regrette de ne pas avoir de photographies de cette époque. Les jeunes filles, celles qui étaient avec leurs proches, s'habillaient mieux et adoptaient la nouvelle mode, des jupes courtes.

Lors d'un service dominical, l'ancien Père Vladimir Korchynsky, lors de sa prédication, se tourna vers les jeunes filles et leur dit : « Fille, fille, ne montrez pas autant de votre corps nu, couvrez-vous un peu, car même la vache a une queue pour se couvrir... ». Je me souviens encore de ces mots, car j'étais là et l'ai entendu. Il est probable que beaucoup de jeunes filles se soient souvennent de cela, car tout le monde y trouvait de l'humour et c'était une atmosphère joyeuse.

L'enseignement à l'école de Bayreuth, en Allemagne.

L'enseignement à l'école ukrainienne me donnait bien, car j'aimais toujours les études, bien que, comme beaucoup d'autres élèves solitaires, je sois souvent affamée. On nous fournissait du pain séparément, parfois même du chocolat, mais j'étais obligée de le vendre ou de l'échanger contre certains objets dont j'avais besoin pour mes études.

Tous les élèves avec lesquels j'ai étudié étaient en bons termes, étaient de la même âge et la plupart étaient des scouts. Nous allions souvent ensemble nous promener, nous aidions mutuellement dans nos études et dans nos activités scout. Le temps passait rapidement et joyeusement dans cette communauté et dans l'étude, car chacun d'entre nous, ayant perdu quelques années immobiles à cause des études, prenait désormais les choses très au sérieux. Ceci étant dû au fait que personne ne savait où ou comment son existence allait s'arrêter. Entre nous, les étudiants, nous avions diverses discussions, principalement sur la lutte de l'UPA, qui se poursuivait en Ukraine et dont certains, principalement les garçons, pensaient qu'il faudrait y participer un jour. Nous faisions également nos affaires, aidant l'Ukraine dans son état de guerre, en rassemblant des médicaments, car certains avaient fui d'Ukraine avec leurs parents, qui étaient des médecins et des professionnels de la santé et travaillaient dans les hôpitaux allemands. Nous donnions également nos kits, qui nous étaient fournis par l'UNRRA et ensuite par l'IRO, et y insérions divers messages. Tout cela passait clandestinement d'une main à l'autre. Ainsi, à cette époque incertaine, personne ne pensait sérieusement se lier d'amitié ou d'amour. Je suis tombée amoureuse d'un étudiant. Il ne le savait probablement pas, car j'étais très timide et réservée, et je ne permettais à personne de le remarquer, je le ressentais seul.

Certains de nos étudiants avaient des familles, soit en Amérique, soit au Canada, avec lesquelles ils échangeaient des lettres et attendaient leurs visas, des invitations gouvernementales afin de pouvoir y partir. Il semble que ce jeune homme ait également une famille, car après l'examen du diplôme d'études supérieures, il est parti au Canada.

À cette époque, juste après la guerre, nos compatriotes en exil avaient du mal à croire que ce monde aussi accueillant, démocratique et occidental, comme l'Amérique et l'Angleterre, pouvaient ainsi, sans hésitation, signer et céder une part aussi importante de l'Europe à la Communauté criminelle et moscovite. Certains pensaient que bientôt de nouveaux troubles contre le communisme recommenceraient et que les réfugiés de la Communauté reviendraient dans leurs foyers.

Mes études commençaient à faiblir. Il ne me plaisait pas d'être en cours aux côtés d'une personne que j'avais aimée. Je ne voulais pas me faire honte devant mes

amis si je restais en retard sur certains cours et si je ne réussissais pas avec eux, sans y réfléchir, abandonner mes études pendant un certain temps.

Afin de ne pas perdre inutilement du temps, j'ai suivi un court cours de dactylographie, puis un cours de couture également. Mes amis s'étonnaient de ma décision, et je ne leur avais pas confessé pourquoi j'avais cessé de fréquenter l'école.

Quelques temps après, je suis retournée à l'étude, mais auprès d'un autre groupe d'étudiants, bien que les professeurs restaient les mêmes. Je regrettai le plus de ne pas pouvoir terminer mes examens du lycée avec ceux avec qui j'avais commencé mes études. Le temps passait, et je rattrapais avec acharnement le retard pris.

Un groupe d'« Upicтів » est arrivé au camp, des hommes expulsés par raid au west afin de prouver aux puissances occidentales que l'Ukraine continuait de se battre pour son indépendance. Ces jeunes hommes vivaient dans le même bâtiment que l'ancien pensionnat pour jeunes filles, mais à l'étage supérieur. Je ne les rencontrais pas, je ne faisais que les saluer brièvement dans le couloir lorsque je me précipitais vers mes cours.

J'ai abordé la science avec sérieux et ne perdais pas de temps. J'avais entendu dire qu'un de ces villageois avait une petite boutique de l'UPA, dans une pièce d'une seule structure délabrée, avec quelques outils et d'autres choses. Je n'y allais pas, car je n'avais pas d'argent pour acheter quoi que ce soit.

Un jour, en allant chercher du linge à la laverie commune, j'ai aperçu l'un de ces villageois qui repassait ses chaussettes. Je ne sais quelle expression d'étonnement j'ai faite, car il était là, debout, en train de fumer une pipe, tandis que les chaussettes étaient repassées, suspendues sous un robinet d'eau ouvert.

Je me suis amusée, j'ai posé mon linge et j'ai commencé à repasser ses chaussettes comme il le fallait, puis je leur ai rendu. Il m'a remercié, m'a demandé d'où je venais, et il est parti.

Depuis lors, il a commencé à s'intéresser à moi et à me questionner auprès des autres, en transmettant par l'intermédiaire d'amis des lettres d'invitation à des rencontres ou au cinéma. Je ne répondais pas toujours, mais plus tard, nous avons commencé à nous rencontrer et à aller voir des films. Il avait toujours déjà les billets dans sa poche, tandis que moi, je rassemblais les affiches de films américains qui ont survécu jusqu'à aujourd'hui. Mon ami, dont l'âge était désormais bien connu, avait le pseudonyme de Tchoumak, c'est ainsi que tous le connaissaient, et qui avait ouvert dans le camp une boutique de l'UPA.

Il aimait beaucoup raconter sa vie, ses combats des partisans, la façon dont il avait été blessé aux jambes et à la main, comment ses amis l'avaient sauvé, et comment les infirmières fidèles l'avaient soigné après deux mois, dans un cachoir, où la nourriture n'était que de la semoule de blé (bouillie d'avoine). J'écoulais tout cela avec plaisir, car moi-même, j'étais muette, mais ses récits étaient intéressants et parfois amusants, mais toujours optimistes. Il nous racontait comment il avait construit avec ses amis un hôpital clandestin sur la colline de Khreshchatyk ; comment, avec le commandant de la centaine Gromenko, ils

traversaient avec des combats à travers la Pologne, la Tchécoslovaquie, la Slovaquie et atteignaient la zone américaine, l'Allemagne et en voyage perdaient beaucoup d'amis ; comment, en Allemagne, dans la forêt, ils se préparaient à une rencontre avec les Américains, en ayant encore leur propre armement. Si les Américains voulaient les livrer au pouvoir soviétique, ils avaient déjà élaboré leur propre défense. En traversant la Tchécoslovaquie, les Slovaques lesaidaient et les mettaient en garde contre les Tchèques, qui avaient alors un accord contre l'UPA avec Moscou et la Pologne. Comment les Tchèques, parfois de manière bestiale, traquaient les partisans. Comment le chapelain de la centaine Gromenko, le père Kadilo (Vasyl Шевчук), était tombé malade en Tchécoslovaquie, ne pouvait pas continuer son voyage, décida d'aller voir un prêtre catholique tchèque, avec l'espoir qu'il le sauverait. Mais les Tchèques les avaient tous livrés au pouvoir communiste polonais. Comme nous nous en rendrions plus tard compte, ils tous, avec le père Kadilo, avaient été torturés et anéantis. Moi, continuant à rattraper le temps perdu dans mes études, je vivais toujours dans un pensionnat pour jeunes filles, mais je rencontrais de plus en plus souvent le partisan Tchoumak. Des conversations avaient lieu, selon lesquelles certains élèves du premier groupe s'étaient inscrits dans des établissements d'enseignement supérieur en Allemagne, et que ceux du deuxième groupe, après avoir réussi à l'examen de fin d'études, avaient commencé à partir vers l'Amérique et le Canada. Plus tard, j'appris que la majorité d'entre eux avaient obtenu une éducation supérieure, car ils avaient eu la possibilité. J'ai continué à étudier et à me préparer pour le troisième groupe. C'était le dernier groupe d'école, car il y avait beaucoup moins de jeunes à y étudier. Le nombre de réfugiés dans le camp diminuait, car ils partaient vers l'océan.

Mon ami, le partisan Tchoumak, a commencé à réfléchir sérieusement à son avenir et à mon avenir, et il a commencé à me parler de notre vie commune, car bientôt tous les habitants de ce camp de réfugiés devront s'en aller quelque part. Je refusais encore ses projets, car je voulais terminer mes études, puis partir vers l'Amérique ou le Canada, où beaucoup de personnes que je connaissais étaient déjà parties et m'écrivaient des lettres.

Un jour, une équipe de Tchoumák m'apporta un cadeau emballé. Cela m'a beaucoup étonnée, à quel moment, et je l'ouvris. Il s'agissait d'une paire de sabots (bottes) avec une note : « quitte à ne laisser ses traces pieds nus ». C'était vrai, car j'avais de vieux sabots et des trous apparaissaient dans les semelles. Il avait certainement bien observé mes pieds nus, que j'avais tant marchés avec mes amis, ou avec lui à travers le parc, et que je portais sur mes bras les sabots, ne me chaussant qu'au moment où je sortais sur le chemin de pierre ou la route. Dans notre Ukraine miniature, à Beyroït, il y avait aussi un atelier de cordonner où il les avait commandés.

De l'autre côté de la route, à côté des bâtiments de nos barracs, se trouvait un parc assez grand. Des Allemands y circulaient constamment, qui y résidaient de l'autre côté, ainsi que des réfugiés ukrainiens qui s'étaient retrouvés dans ces bâtiments militaires, la Leopold Kaserne, à Beyroït. Dans ce parc, il y avait un ruisseau, un lac où nageaient des canards, des cygnes, et en hiver, des jeunes gens s'y déambulaient sur des patins. Il y avait deux ponts dans le parc, l'un sur le ruisseau, et au-dessus de celui-ci, un autre, sur lequel passait un train.

Un jour, alors que je me promenais avec Tchoumák dans ce parc, mon futur

époux, Tchoumák, me confia qu'il éprouvait un profond attachement au cœur pour moi, et qu'il me proposait de devenir sa femme, lui tendant un anneau assorti, fabriqué avec soin à partir de paille ou d'herbe, qui avait l'air magnifique sur mon doigt. Il existait une chanson militaire : « Et chaque jeune fille sera émue par l'uniforme impeccable du soldat, et devra le perdre au cœur... ». Bien que Tchoumák ne portait plus maintenant l'uniforme militaire, j'étais fascinée par sa grande sincérité et notre patriotisme partagé. À ce moment-là, j'ai décidé que mon avenir serait avec cet Tchoumák, qui ne sait pas ou n'aime pas laver. Nous nous sommes rencontrés à la laverie, et il s'est fait grâce au pont et sous le pont. À partir de ce moment, j'ai commencé à visiter plus souvent la boutique de mon fiancé Tchoumák, aidée par d'autres Tchoumák de son groupe.

L'heure est venue de passer mon examen du certificat d'études. Je ne sais pas si quelqu'un a vécu une telle angoisse avant un examen comme moi. Tous mes anciens camarades de classe et amis l'ont déjà passé, certains sont partis vivre aux États-Unis et au Canada, tandis que moi, je me sentais à la fois désordonnée et exaltée. J'ai par nature une tendance au pessimisme, et je me taisais beaucoup, car je sentais que mon temps perdu à étudier me rendait compte de lui. Avant l'examen, je n'ai presque pas dormi pendant toute la nuit, je relisais des notes et je me cognais la tête dans une serviette froide. J'étais sûre que dans cet état, je ne réussirais pas et ne recevrais pas mon certificat d'études. Mais j'ai réussi et reçu le certificat, et je me sentais enfin grande, bien que j'en avais 22. Cela s'est produit le 22 juin 1948.

Enfin, je pouvais me détendre, mais une nouvelle question se posait : que faire ensuite ? Tout le monde pensait maintenant à l'exode, car plusieurs années s'étaient écoulées depuis la guerre, et les camps de réfugiés étaient sur le point de fermer.

Je reçois des lettres de mes amis au Canada qui m'encouragent également à y aller. Un autre groupe de jeunes filles solitaires, dont mes proches connaissances, s'est porté volontaire pour y aller, et elles me demandent de les rejoindre. Cela m'a mise à la croisée des chemins. Je voulais beaucoup tenir mes amis avec lesquels j'avais étudié pendant trois ans, et peut-être que nous pourrions vivre près l'un de l'autre au Canada, mais ils ne savaient pas encore ce que j'avais promis concernant l'examen, qu'ils allaient se marier. Je ne sais pas où il voulait aller et quand, car il a quinze enfants sous sa tutelle. Deux d'entre eux, qu'ils avaient déjà rencontrés, voulaient aussi se marier, car mon fiancé, Chamak, m'a dit qu'il réfléchissait à notre avenir commun, mais d'abord au mariage. Il avait déjà écrit à son commandement pour obtenir la permission de se marier, et que son magasin restait pour les enfants, et qu'il n'avait pas encore décidé où aller. J'ai réfléchi à sa forme de communication autoritaire. J'ai pensé que c'était un militaire, qu'il avait suivi une formation d'officier, et qu'il était maintenant responsable de quinze enfants, donc il était habitué à ce type de communication. J'ai ensuite pensé à moi-même, à ma timidité, à mon hésitation, à ma modestie, et j'ai pensé que j'avais beaucoup besoin d'un tel mari énergique et déterminé, car j'avais manqué beaucoup de choses dans ma vie, bien que je sois encore très jeune, à cause de mon hésitation.

Dans notre camp, les gens respectaient Tchoumak, en particulier les camarades partageant sa conviction. Il pouvait parler avec les gens sur divers sujets, plaisanter, car il avait encore été jeune lorsqu'il avait travaillé dans l'entreprise

familiale, dans la ville de Dénovi, et ensuite dans sa propre ville, Peremышль, où il avait rencontré de nombreuses personnes. L'UPA lui avait également apporté plus d'expérience et de courage.

La fin de 1948 approchait et nous nous préparions aux fêtes de Noël. Tchoumak et moi avons été invités par M. Kravtsev à passer le Saint-Veiller. Il s'agissait de très notables, de patriotes ukrainiens, connus et respectés par tous. M. Bohdan Kravtsev, journaliste, poète, pouvait souvent être vu dans l'uniforme de Platon, en tant qu'éducateur ou conférencier avec sa femme.

Je me sentais très mal à l'aise, car c'était la première fois que je visitais des personnes aussi importantes, bien que je les ait déjà rencontrées auparavant, uniquement lors de conférences ou de camps de scouts. Lorsque je le note maintenant, j'ai lu dans le livre « Des jeunes années, printemps 1945-50 », dont le rédacteur en chef est Yaroslav Liktel, ancien gymnaste, jeune scout de Bayreuth, fils de la famille Kravtsev, Mikhaïl-Svyatoslav, qui est maintenant un lieutenant-général et a été décoré de « Étoile d'argent pour le courage », dans l'armée américaine. Tchoumak et moi réfléchions sérieusement à nous marier et à partir quelque part. Comme d'habitude, avec ma nature, je paniquais, je me plaignais, je ne savais pas par où commencer ? Heureusement que mon futur mari pouvait toujours trouver une issue à des situations difficiles et me donner des conseils et de l'aide, il a tout pris sur ses épaules.

J'ai encore eu une surprise. J'ai commandé une cape-palmento dans notre atelier de couture de Taborov, et il m'a remise, parfaitement à ma taille. Madame Tichanska, mon monitrice de l'Union des Jeunes Plasticiens, m'a donné sa robe crème, qu'elle avait encore achetée à Varsovie. Je suis contente d'avoir déjà une tenue pour mon mariage, et j'invite ma camarade, Maria Pokusej, à être ma demoiselle d'honneur. Elle vivait avec sa famille dans la ville où son père travaillait encore et venait à la section de campement pour ses études. Elle s'est conseillée avec d'autres camarades qui étaient présentes avec leurs familles, et nous a réservé une autre surprise.

Une bonne couturière a retravaillé, refait la robe offerte, a emprunté du fil à quelqu'un, a reproduit mes vieilles chaussures et m'a dit : « Tu dois t'habiller ainsi pour ton mariage afin de pouvoir montrer à tes enfants et petits-enfants de belles photos de mariage ». Je lui en suis reconnaissante jusqu'à aujourd'hui, car je suis veuve depuis cinq ans, et la photo de mariage, agrandie, est encore accrochée dans mon salon, et je me souviens de ma jeunesse, ainsi que de mes enfants et petits-enfants, qui de temps en temps regardent comment étaient jeunes mon grand-père et ma grand-mère.

Le matin du 26 février 1949, nous, avec nos témoins Maria Pokusej et le commandant Iusta Chumaque, Gromenko, sommes allés au conseil municipal allemand pour enregistrer notre mariage et obtenir un certificat, appelé « Heiratsurkunde », car c'était une obligation. L'après-midi, nous sommes allés à notre église de campement, où nous avons célébré un sacrement de mariage. Avant cela, nos parents, les Senyuti, très sympathiques et intègres, des personnes âgées qui vivaient près du collège pour jeunes filles, nous ont bénis, habillés pour cette journée. Ils n'avaient pas d'enfants, mais leur élève venait souvent les visiter, étudiant la théologie.

La kapelica était pleine de jeunes de l'école préparatoire, du Platon et d'autres connaissances.

Nous avons été mariés par le père Théodore Koudrik, et les femmes de l'organisation de la Fédération Ukrainienne nous ont invités, dans une petite salle pour un réveillon de mariage qu'elles avaient préparé. Dans le camp il y avait beaucoup de figures importantes de la Fédération, comme notre mère repatriée, Mme Ratitch, héroïne de l'USS, Hanzia Dmytrenko, et bien d'autres femmes célèbres. Elles étaient très actives, aidant les étudiants et menant divers travaux éducatifs et sociaux.

Je ne me souviens pas de tout, car cette journée passait pour moi comme dans un brouillard. D'un côté, on entendait la joie que tant de bonnes personnes s'occupaient de nous, que nous souhaitions à chacun le meilleur, que je ne me sentais plus seule, isolée, mais que j'avais un mari qui pensait à moi, qui m'aidait comme il pouvait. C'était un jour si important dans ma vie, et pourtant je ne sais pas où se trouve ma famille, quel est l'héritage laissé par la guerre, si d'autres sont encore en vie ? Ils ne savent rien de moi non plus. Probablement qu'ils sont mécontents de ce qui m'est arrivé... La direction du camp nous avait attribué une petite pièce séparée, avec même un lavabo et de l'eau, pour pouvoir se laver et utiliser l'eau pour faire des confitures ou boire. J'ai laissé mon ancienne burse, et mon mari a aménagé la pièce, et nous, ce jeune couple, nous sommes allés habiter dans cette petite pièce. Une bonne dame nous a offert une couette qu'elle avait apportée d'Ukraine, car il faisait encore un froid de janvier 52. Mon mari, Yuri, comme toujours, a apporté les biens les plus nécessaires pour la vie quotidienne et nous commençons une vie de famille.

Je m'efforce, pour la première fois, de préparer quelque chose de moi-même sur une vieille cuisinière électrique que mon mari a trouvée quelque part. Je suis encore une mauvaise ménagère. Chez nous, j'avais aidé ma mère dans les travaux domestiques, mais je ne m'étais jamais occupée de faire des confitures ou de faire des gâteaux, car j'aimais étudier et je n'avais jamais manqué une seule journée d'école. En Allemagne, je n'avais pas eu l'occasion, et ici, au camp, nous nous nourrissions tous seuls dans la cuisine commune. Seulement pendant les campements de scouts, c'était au tour de quelqu'un de cuisiner pour tous. Le plus souvent, c'étaient des crêpes d'avoine, car on nous y nourrissait le plus. Un jour, au camp, sur une clairière forestière, c'était au tour de moi et d'un autre scout plus âgé de cuisiner. On nous avait donné des pâtes et un certain fromage dur. Dans la grande cuisine, on nous a apporté de l'eau du cours d'eau, on a fait cuire les pâtes sur le feu, et on a râpé le fromage et on l'a mélangé aux pâtes. Tout s'est collé ensemble et il était difficile de le sortir du cours d'eau et de le répartir à chacun dans une assiette. Nous, les deux cuisiniers, étions gênés, mais heureux que l'équipe de scouts ne nous fasse pas de reproches, seulement nous taquinaient. Voilà donc comment je suis cuisinière ! Et maintenant, mon confiture familiale ne coulait pas bien. Heureusement que mon mari n'était pas exigeant, car il travaillait dans une entreprise depuis 18 ans et se nourrissait lui-même, et quand il était dans l'UPA, il souffrait souvent de la faim.

Bientôt, Pâques, je suis dans un état de panique, car mon mari a invité des invités et je dois faire la première Pâques. Je vais voir ma voisine, Mme Процик, pour demander conseil et pour un échange. J'ai fait tout ce qu'elle m'a dit et conseillé, mais ma pâte à levure ne voulait pas lever.

Dans l'échange, il était écrit : « Mettez la pâte dans un endroit chaud, afin qu'elle

lève. » La pièce ne s'était pas inondée et il faisait encore assez froid, car c'était la première moitié de mars. J'ai mis la pâte dans un moule en métal et l'ai emmenée à la boulangerie allemande, qui était à proximité. J'ai demandé au boulanger de la faire cuire, qu'elle lève ou non. Quand je suis rentrée pour chercher des biscuits, ils étaient bas, comme des tartes. J'ai emmené la pâte que j'avais gardée pour un deuxième essai et j'ai demandé au boulanger de la faire cuire pour moi. Mon premier biscuit était bon, mais dur, et je l'ai caché dans un placard, et la Pâques que le boulanger avait faite était belle et bonne. Pour les fêtes, nos invités complimentaient la bonne et la bonne Pâques, et moi, je ne faisais que sourire légèrement, car personne ne me demandait si j'avais fait cela.

Dans quelques jours, mon mari, Yuri, a trouvé par hasard des biscuits dans un tiroir de notre armoire et j'ai raconté la vérité en larmes. Il a plaisanté sur le fait qu'il s'était trouvé une maîtresse, puis il a raconté à nos amis cette trouvaille, en disant qu'il avait trouvé du pain dans l'armoire. Mais j'avais aussi quelque chose à raconter. Mon mari a trouvé quelque part une petite radio qui ne fonctionnait pas et s'est mis à la réparer, il l'a démontée et a passé de longues heures à la manipuler. Il a probablement laissé de côté quelques pièces de côté, car quand il l'a réparée, la lumière s'est éteinte dans toute la maison. Il y avait beaucoup d'artisans différents dans le camp, et la maison s'est bientôt illuminée à nouveau, mais la radio est finie dans les poubelles.

53 De plus en plus de personnes quittaient le camp pour aller travailler quelque part. Yuri avait déjà décidé où nous devions nous inscrire pour partir, en Australie. On y recrutait des réfugiés européens après la guerre comme main-d'œuvre, dans un pays encore peu peuplé, un nouveau pays. Je connaissais deux garçons solitaires de notre camp qui étaient partis en Australie il y a plus d'un an, car on y recrutait alors seulement des hommes célibataires. Maintenant, dit mon mari, on recrute aussi des familles sans enfants. Il m'a rappelé une photographie que ces garçons avaient envoyée qui étaient partis en Australie. Ils travaillent quelque part loin de la ville et sur la photographie, entre eux, se tient une femme noire nue de dessus et à côté d'elle un homme noir, légèrement dissimulé par une vallée, et il y avait l'inscription «ce sont nos voisins». J'ai immédiatement protesté. Je veux aller en Amérique ou au Canada, là-bas ils prennent aussi. Il y a déjà beaucoup d'Ukrainiens, il y a des organisations, des institutions, des écoles, car je me suis même correspondue avec une Ukrainienne, étudiante Anna Hryts, de Montréal, il y a eu 1946. Beaucoup de nos amis communs sont déjà partis là-bas, ils écrivent que c'est facile de trouver du travail, qu'ils y travaillent déjà, ainsi qu'étudier, c'est pourquoi j'ai très envie d'y aller. Comment pouvons-nous aller dans un pays aussi peu connu, comme l'Australie ?

Yuri a commencé à me convaincre que son rêve était d'avoir un jour sa propre entreprise. L'Australie est un nouveau pays qui commence tout juste à grandir, donc il serait plus facile et mieux d'avoir la possibilité de commencer une entreprise, car il n'y aurait pas encore une telle concurrence que dans les États-Unis ou au Canada.

En avril 1949, nous avons passé l'examen médical, signé un contrat sur deux ans : effectuer n'importe quel travail affecté et verser les frais de transport vers l'Australie. Nous avons également obtenu un passeport annuel temporaire d'un sens unique et une carte de passager pour le train jusqu'au port de Naples (Neapole), en Italie.

Emballer pour le voyage n'a pas été difficile, car nous n'avions pas beaucoup de biens. Nous ne possédions que des vêtements et quelques autres objets, mais nous avions beaucoup de livres et de journaux ukrainiens. C'était notre plus précieux atout, que nous avions acquis et que certains de nos amis, qui partaient pour l'Amérique ou le Canada, nous laissaient, sachant qu'ils y trouveraient beaucoup de publications. Nous avons tout cela emballé dans une vieille malle en bois, car nous pensions que ce seraient des livres ukrainiens isolés que nous lirions et relirions pendant longtemps. Nous ne savions pas beaucoup de choses sur l'Australie. Nous ne connaissions que qu'elle était un pays subtropical, peuplé de personnes noires, comme celles que nous voyions sur les photographies, et que son découvreur était le capitaine anglais Cook, et que de plus en plus de personnes d'Angleterre y étaient arrivées. Mais mon Yuri aimait toujours l'aventure, ce qui l'attirait encore plus vers cet endroit.

Nous avons pris nos documents, qui nous avaient été remis, et quelques autres objets, et nous sommes partis « dans le monde au-delà de nos yeux » le 25 mai 1949. Nous avons été transportés, ainsi que d'autres personnes du camp de Bayritz, en direction de l'Autriche, puis à travers l'Italie, jusqu'à Naples (Neapole), à l'une des sections du camp de transit de Bagnol. Nous étions déjà entourés de nombreux immigrants européens qui attendaient les navires pour partir vers les mers ou les océans. Nous sommes restés là pendant deux semaines. Nous avons visité et exploré 54 villes. On nous donnait un peu de nourriture, mais ceux qui avaient de l'argent pouvaient acheter quelques provisions supplémentaires.

Juri a laissé sa boutique, qu'il avait créée et gérée, à ses camarades qui étaient encore au camp, afin qu'ils aient quelque chose à faire et ne perdaient pas leur temps sans sa surveillance. Il n'a donc pris aucun argent, même pour des cigarettes, car il aimait beaucoup y consacrer. J'avais deux dollars que mon amie m'avait envoyés dans une lettre du Canada. Nous les avons gardés pour un voyage au Vésuve et pour excaver Pompéi. C'était la meilleure décision, car nous n'aurions plus jamais l'occasion d'y aller, et ce sont des événements historiques très intéressants. Il est difficile même d'imaginer l'horreur qui se déchaînait lorsque la lave chaude a enseveli la ville de Pompéi et ses habitants. On voit, grâce aux fouilles, qu'il s'agissait d'une ville très belle, riche et civilisée. Nous y avons également découvert de nombreux instruments médicaux, bien conservés.

Le 14 juin 1949, nous partons du port de Naples à bord du navire militaire américain «General Omar Bundy». C'était la première fois que je voyais la vaste mer et que je me suis effrayée. Seul l'eau agitée se trouvait devant nous. Nous laissons derrière nous l'Europe, l'Ukraine et, très loin, ma famille et celle de mon mari, sans savoir si nous reverrons d'autres membres de cette famille, car nous partons vers l'inconnu.

À bord, nous avons été logées dans des cabines : ensemble, des femmes sans enfants, séparément, des femmes avec des enfants, et séparément, des hommes. J'étais avec d'autres femmes dans une grande cabine, située à la poupe du navire.

En fin d'après-midi, Said et Robert arrivèrent à Port Said et c'est là que, pour la première fois, j'ai assisté à un commerce très étrange. Des petits bateaux approchaient du navire, des vendeurs arabes bizarres proposant divers biens

exotiques et des légumes tropicaux que je n'avais jamais vus auparavant. Certaines personnes du navire achetaient ou échangeaient tout genre de choses. Ils négociaient pour savoir quel bateau vendrait le moins cher, puis ils lançaient un cordeau dans la vallée pour déposer un panier ou un sac, puis ils tiraient les légumes, les fruits et autres objets achetés vers le haut. Mon mari était quelque part dans la cuisine, car c'est là qu'on lui avait affecté, et moi, je regardais avec fascination ce spectacle varié.

Pendant la nuit, nous traversâmes le canal de Suez, car j'avais le sentiment que le navire avançait lentement et paisiblement. Bientôt, je me suis levée et suis sortie sur le pont, car je voulais voir à quoi ressemblait ce canal de Suez. Je n'ai plus vu personne, car notre cabine s'était presque établie au bout de la proue du navire. Le canal me sembla très régulier et pas aussi large que je l'avais espéré. Les rives étaient éclairées de part et d'autre, et notre navire naviguait lentement.

Le matin, nous étions déjà dans la mer Rouge, qui était agitée, et moi et les autres passagers commençions à souffrir de la fièvre. Je vois rarement mon mari, car il travaille quelque part dans la cuisine chaude, et il sort rarement sur le pont pour sentir l'air du vent et me retrouver. La nourriture à bord était bonne, avec beaucoup de légumes, mais je me suis de plus en plus souvent et longtemps rendue malade, j'avais des nausées, et cela me fatiguait de plus en plus.

L'homme commença à me reprocher, car il m'a trouvée malade, allongée sur le pont dans une pyjama, sur un coussin brodé et une serviette. Je vomissais à cause des aliments qu'on me donnait. Je voulais du pain noir, car on ne me donnait que du pain blanc. Mon homme attentionné s'arrangea avec un boulanger pour qu'il me fournisse du pain noir, que j'ai mangé avec grand appétit, car il était très savoureux, et pourtant je restais malade, pensant que c'était une maladie liée à la mer, car notre navire se balançait sur les vagues de la mer Rouge. Mais lorsque nous sommes entrés dans l'océan Indien, alors tous les passagers ont vu et ressenti à quel point les vagues pouvaient être hautes.

Le 24 juin 1949, le navire s'est arrêté pendant toute une journée à Colombo, au Ceylan. Là, à nouveau, beaucoup de vendeurs indiens sur de petits bateaux ont fait du tourbillon autour du navire, vendant des objets exotiques et qui se différenciaient du vêtement et de l'apparence précédents.

Nous partons de Colombo et naviguons dans les eaux agitées de l'océan Indien. Maintenant, les vagues sont hautes et augmentent de plus en plus, et avec elles, le balancement du navire. Parfois, les vagues dépassaient le sommet du navire. Une fois, l'eau a presque emporté sur elle, allongée sur le pont, car elle a été roulée jusqu'au bord du pont. Yuri a commencé à s'inquiéter de moi, car je perdais de la force, je perdais de la force physique. Pendant la journée, il m'apportait quelque part, dans un endroit calme, et il m'y rendait souvent visite, me forçant à boire et à manger. En traversant le milieu de la sphère terrestre, l'équateur, qui passe à égale distance des deux pôles et la divise en hémisphère nord et hémisphère sud, a eu lieu une cérémonie maritime amusante, celle de tremper dans l'eau de ceux qui traversent pour la première fois l'équateur. Cette curieuse cérémonie a été organisée par l'équipage du navire, en hommage au maître des mers et des océans, Neptune. Malheureusement, je n'ai rien vu, car je restais malade.

Enfin, nous avons aperçu les rivages de l'Australie-Occidentale. Moi et les autres, nous nous sommes extasiés, car bientôt nous pourrions nous installer paisiblement sur une terre ferme solide.

Le 8 juillet 1949, nous avons accosté au port de la ville de Sydney. Juste à côté du navire, un jeune Ukrainien, Volodymyr Shumsky, nous a accueillis et nous a informés qu'il avait commencé, avec ses amis, à publier, sur ce continent, le premier journal ukrainien, « Вільна Думка » (La Pensée Libre), et nous a montré son premier numéro. Nous avons été très heureux de rencontrer un Ukrainien qui vivait déjà ici, et encore plus, que l'on trouvait déjà une presse ukrainienne ici. Les villes ne se voyaient pas, car la nuit tombait, nous ne restions que stupéfaits par le pont élevé sous lequel passait notre navire et par le regard sur la grande roue, comme un soleil souriant.

Nous sommes descendus à la gare et nous avons été emmenés à Batquest, à 200 kilomètres de Sydney, puis à l'extérieur, vers le camp des nouveaux arrivants, et nous avons été logés dans de longs baraquements en tôle. Sur le navire, les femmes étaient séparées des hommes, et ici, nous avons tous été logés dans un grand baraquement. Certains ont commencé à se séparer les uns des autres avec des cordes, des draps ou des bouts de tissu. Nous sommes arrivés d'Europe à l'été, mais ici, il faisait l'hiver, bien que ce ne soit pas très fort, et nous avons tous congelé dans cette longue barrique en tôle. Le matin, on voyait de la glace blanche sur l'herbe. Ils nous donnaient beaucoup de nourriture et, pour la première fois depuis longtemps, nous mangions de la viande, des légumes. Les hommes se sont dispersés sur le terrain ouvert pour examiner les environs. Beaucoup de lapins couraient sur le terrain. Un jeune homme a plongé sa main dans un trou qu'il avait trouvé, pensant qu'il y avait un lapin, et a sorti un serpent. Heureusement, le serpent s'était réfugié dans le trou pour se protéger du froid. Nous avons alors appris qu'il y avait beaucoup de serpents venimeux, de araignées, de poissons et un très dangereux petit pieuvre marine bleue en Australie. À ce moment-là, il y avait une grève des membres du syndicat des mineurs de charbon en Australie. Cela a interrompu le travail de nombreuses entreprises, et il y avait peu de lumière, de sorte qu'ils ne pouvaient pas nous, nouveaux arrivants, nous fournir immédiatement du travail. Ainsi, de nombreuses familles sans enfants ont été transportées en bus à 400 kilomètres jusqu'à la baie (Port Stevens) Nelson Bay et logées à nouveau dans des baraquements militaires, laissés par l'armée américaine. Non loin du camp se trouvait une ferme où des vaches paissaient, et près de la route, une petite boutique, ainsi que d'autres exploitations agricoles étaient visibles. Ici, au-dessus de la baie, il y avait beaucoup de calme, il y avait peu de gens, seulement ceux que nous avons apportés, plus de 100 et le conseil de camp. Certains hommes étaient très satisfaits, car ils pouvaient pêcher depuis la rive, même avec une corde. Mon mari et Volodymyr Popok, que nous avions rencontrés sur le navire, sont allés pêcher et, pour être plus éloignés de la côte, se sont appuyés sur un grand rocher. Avec fascination, ils ont constaté qu'ils attrapaient du poisson, sans remarquer que l'arrivée de la marée montante et de plus en plus grandes vagues les a fait basculer du rocher et presque les a emportés dans l'océan. Cela les a beaucoup effrayés et les a privés de leur envie de pêcher. Je n'ai presque pas marché sur la côte, car le simple regard sur l'eau de mer me rendait malade.

Nous avons été retenus ici près de deux mois. Nous, Ukrainiens, nous nous sommes rapidement solidarisés, avons créé un chœur, un groupe de danse et

avons commencé à donner des concerts. La direction du camp a manifesté son intérêt pour nos groupes, qui donnaient des concerts dans de nombreux environs proches.

Nous avons tous été répartis en groupes, en fonction de notre connaissance de l'anglais, et des professeurs ont été désignés. Je suis entrée dans un groupe qui connaissait déjà un peu l'anglais. Dans mon groupe se trouvait la chanteuse ukrainienne Zéna Moroz, deux Polonais et une Latine. Notre professeur était un vieil Australien qui arrivait en petite voiture ancienne qu'il appelait « Jelloppi ». Il y avait très peu de voitures en Australie à l'époque. Il nous parlait toujours avec humour et esprit, en anglais léger et assez clair. Il a probablement été au concert pour féliciter Zéna pour sa voix forte et belle. Il nous invitait parfois Zéna et moi dans sa « Jelloppi » pour faire un tour dans les environs.

Mon mari, passant près de l'exploitation laitiers, voulait me faire une surprise et m'acheter du lait aigre, que j'adorais. Le fermier s'est ému de cette requête, car ils considéraient ce lait comme mauvais, pouvant provoquer des maladies, et les Australiens en donnaient aux porcs ou à d'autres animaux. De plus, aucun fromage frais blanc n'était produit ici, peut-être à cause du climat chaud et rapide qui rendait tout se détériorer. Le fermier a donné du lait aigre à mon mari, ce qu'il a dû imaginer ?

Très bientôt, notre période de deux mois s'est écoulée et nous étions à nouveau transportés par bus dans divers endroits. Nous avons été déposés dans la banlieue de Sydney au Bradfield Park, où se trouvaient déjà des barracs militaires américains plus confortables.

Ici, nous avons été affectés à diverses tâches : Yuri à l'usine de meubles et moi à l'usine d'aliments « Aunt Marys » (Англ Mepic).

Je connaissais déjà le secret de ma maladie, mais je ne le confiais à personne, seulement à mon mari, car le camp dans lequel nous vivons et nous rendons à notre travail est réservé aux célibataires, et moi, je suis enceinte depuis trois mois. Si la direction du camp apprenait, ils me transféreraient immédiatement à plus de 200 à 400 kilomètres à Kovi, dans le camp où se trouvent uniquement des femmes avec des enfants. Il serait presque impossible à mon mari d'y accéder, car l'Australie avait alors des difficultés avec les transports. Sur l'usine où je travaille, je me suis sentie mal et mal à l'aise. Dans les grandes cuves, de nombreux aliments différents sont cuits, que nous distribuons en bouteilles et en bocaux. Ces différents parfums me rendaient malade, mais je luttais avec difficulté et je continuais à travailler, allant souvent me baigner dans la saune. La responsable a remarqué que quelque chose ne tournait pas rond avec moi, mais voyant mon acharnement au travail, elle m'a assuré que je pouvais travailler aussi longtemps que j'en avais envie.

L'alimentation dans le camp était bonne, variée, surtout pour nous, qui avions souffert de la faim pendant la guerre et après. Chaque jour, nous avions : des légumes, de la viande ou des saucisses, des cornichons, des sucreries. À la table de la cantine, il y avait toujours du pain, du confit, de la moutarde, de la sauce tomate, du sel, du poivre et du sucre.

J'ajoutais à tout un jus acide, car j'avais à cette époque un goût étrange. Pendant la pause déjeuner, on nous donnait des sandwichs préparés et des pâtisseries. Un

jour, j'ai vu une femme, venue avec nous, prendre du pain et du sucre de la table après le petit-déjeuner et les cacher dans ses poches. Et cela se renouvelait souvent. Voyant que j'avais remarqué, en sortant de la cantine, elle m'a dit que elle faisait sécher du pain et le mettait de côté, car il pourrait arriver un temps où il y aurait famine. J'ai appris plus tard que son mari avait disparu pendant la guerre, et qu'elle avait déjà vécu de nombreuses famines et des périodes de froid, désormais, seule, fuyant la communauté, elle s'était retrouvée ici en Australie et s'inquiétait de son avenir.

J'ai appris qu'il y avait un médecin ukrainien, le docteur Sirko, dans les environs de Sydney. Je suis allée le consulter afin de vérifier mon état de santé actuel, car j'étais enceinte depuis sept mois. Le docteur Sirko a déclaré que tout allait bien et m'a prescrit une cure de 58 après l'arrivée d'un nouveau membre de la famille. Maintenant, tout le monde remarque mon état avancé, certains m'offrent leurs vœux. Le directeur du camp nous a annoncé que si nous voulions vivre ensemble, nous devions chercher un autre logement privé. Nous avons passé plusieurs samedis et dimanches à chercher, mais en Australie, c'est difficile, car elle a accueilli des milliers de réfugiés européens de guerre comme nous, et trouver un logement est difficile, surtout pour nous, alors que je suis dans cette situation.

L'homme a trouvé un second emploi pour les week-ends et les jours fériés. Le travail est dur, mais le salaire est bon. Creusement de fossés à travers les routes pour le passage des canalisations d'eau. Je le regrette, car je vois souvent des hématomes sur ses mains. Maintenant, grâce à nos premiers économies, l'homme donne des dépôts et achète une propriété plus éloignée de Sydney, dans un quartier défavorisé de Granville, un morceau de terre pour la construction d'une maison. Nous sollicitons le directeur du camp de nous autoriser à rester, encore un court temps avec l'enfant que nous attendons, car nous avons déjà notre terre et l'homme commence la construction de sa maison. Soit c'était notre sincérité envers lui, soit sa bonté, mais il a accepté.

J'ai quitté mon travail à l'usine et je couds et brode maintenant pour mon futur enfant. Je suis inquiète, car c'est notre premier enfant et je ne sais absolument rien et il n'y a personne à qui demander, car ici tous les jeunes sont célibataires et sans enfants. Je ne veux pas aller chez le médecin, par peur que l'on me transporte dans le camp où ne sont présentes que les femmes avec leurs enfants.

Un jour, je passais par le camp une Australienne plus âgée que moi, en me voyant dans la cour, elle m'a parlé et m'a demandé si je ne pourrais pas la travailler à la cire pendant quelques jours par semaine. J'ai immédiatement donné mon accord, bien que je n'aime pas faire la cire et cela, jusqu'à aujourd'hui, car nous commençons à construire une maison et chaque centime est cher. J'ai travaillé pour elle presque jusqu'à la naissance de l'enfant, pendant six mois et demi.

Mon mari a rapidement esquissé un plan pour notre première maison, et moi, avec l'aide d'un dictionnaire, j'ai complété la demande de construction. La municipalité l'a tout approuvé, bien que j'aie commis une erreur amusante, écrite avec une seule lettre : j'avais écrit « спальня » (bedroom), qui signifie « mauvaise chambre », il aurait dû être écrit « bedroom », la prononciation est la même, mais l'orthographe est différente, le dernier mot est « спальня ».

Maintenant, nous avons de nouveaux problèmes. Où et comment emprunter de l'argent pour les matériaux de construction ? Mon mari est très motivé, réfléchi et

ingénieux. Il a souscrit une assurance-vie et a ainsi obtenu un prêt au banquier. Sur notre terrain, il a d'abord construit une cabane, où il allait passer la nuit après le travail, et l'a construite les soirs et les week-ends. Au début, il ne savait pas grand-chose sur la construction, peut-être qu'il a appris quelques choses sur un chantier d'ameublement, où il avait travaillé à contractuel pendant deux ans. Mais comme dit notre proverbe : « On ne fait pas de pots de terre saints ». J'ai alors réalisé que mon mari pouvait tout faire s'il en avait besoin.

Je le vois rarement maintenant, et j'assurais le directeur du camp que nous passerions bientôt dans notre logement.

59 Les premières fêtes de Noël et le Nouvel An 1950 sont arrivées. En Australie, Noël nous semblait étrange, car ici le jour le plus long et le plus chaud de l'année venait de s'installer. Nous manquions la neige immaculée.

Noël était célébré ensemble par toutes les nationalités dans la grande salle commune. Au coin du sapin, un grand sapin décoré de jouets divers. Un repas de Noël chaleureux : un rôti avec sauce, de la pomme de terre rôtie, divers légumes, de la glace, et des biscuits de Noël, ce qu'on appelle «Christmas cake», cuits avec différents fruits secs. On chantait «Stille Nacht, heilige Nacht» en allemand, car dans le camp, différents réfugiés européens du régime communiste et la langue commune était l'allemand, car tous la connaissaient, l'anglais n'avait pas encore été apprise par tous.

Ensuite, nous avons célébré notre Noël. Il n'y avait dans le camp que trois familles ukrainiennes de différentes régions de l'Ukraine.

Nous avons parlé de nos fêtes de Noël et la plupart ne comprenaient pas pourquoi nous les célébrions en janvier. Je m'efforce de préparer le soir de l'An du jour, des varechiks et de la kutia avec du riz, car je peux en acheter en ville.

J'ai appris qu'à Sydney, il y avait une épicerie fine européenne «Slyavik». Mon mari l'a trouvée à Sydney et a acheté des harengs, des concombres aigres-doux, de la crème aigre, du pain de seigle noir et une autre sorte de saucisse. J'étais très ravie, car je n'avais pas vu de tels aliments depuis longtemps ici, et j'en voulais tellement... Il n'y en avait pas dans les épiceries australiennes, car ils ne les mangeaient pas. La nourriture ici était très simple : pain de blé blanc, beurre salé, lait, fromage dur, viande de mouton et de bœuf, poisson et certains gibiers, ainsi que de nombreux légumes et fruits tropicaux. Ce qu'ils achetaient le plus, c'était du bœuf frit sur une plaque de bœuf, des pommes de terre coupées en tranches longues et un gros morceau de poisson frit. On aurait pu alors appeler ça un plat national australien.

Le temps passait, je préparais tout ce qu'il fallait emporter à l'hôpital, car quand je suis finalement allée chez le médecin, il présumait que l'enfant serait né le 26 février 1950. Nous nous sommes réjouis de cette date, car c'était le premier anniversaire de notre mariage. Le samedi 18 février 1950, Yuri allait à Sydney, chez «Slyavik» et j'ai demandé qu'il m'achète un châle. Il l'a fait et après le déjeuner il l'a apporté, bien qu'il soit trop long pour moi, car je suis de petite taille, j'ai immédiatement commencé à le retoucher à la main. Je n'ai pas fini, quand soudain de l'eau est apparue. J'ai eu peur et mon mari a appelé une infirmière. Elle a immédiatement appelé les secours et m'ont emmenée à l'hôpital. Dès que

j'y étais, j'ai compris ce que signifiaient les douleurs pendant l'accouchement...

Le dimanche 19 février 1950, une petite fille est née, Khrystyna-Orysia. Mon mari est venu nous rendre visite à l'hôpital, se réjouissant de cet enfant, bien qu'il espérait un fils. Moi, avec ma petite fille, je me sentais bien. Quelque part au quatrième jour, je suis revenue avec l'enfant dans notre chambre. Immédiatement, nous cherchons une poussette d'occasion, mais encore bonne, pour l'enfant, et un petit bain pour la baigner. Nous achetons pour l'enfant seulement les choses très nécessaires, je fais le reste moi-même, je répare et brode des ornements à partir de ce que j'ai.

Mon mari continue, après le travail, de construire et de y passer la nuit, et pendant les week-ends, il vient au campement et gagne de l'argent grâce à cette même tâche pénible, qui n'est pas très loin du campement, car il doit rembourser un prêt au banquier. Je vais souvent avec mon enfant le voir au travail et je lui apporte de l'eau froide, car l'été est très chaud et nous n'avons pas encore pris à l'habitude de ce temps. Je me lasse souvent de notre petite fille, car je ne sais rien des nourrissons. Je n'ai pas eu la possibilité de trouver de la littérature appropriée, car la ville est loin, et je ne voulais pas déranger mon mari. Pendant la journée, je mets ma fille dans la poussette et je pars avec elle dans la rue ou dans le parc, et la nuit, quand l'enfant pleure, je l'alimente au sein et je la porte dans mes bras dans la pièce. Derrière un mur, dans une autre pièce, dort un couple sans enfant qui part tôt travailler. Cela m'inquiète, qu'ils ne se plaignent auprès de l'administration que notre enfant les dérange la nuit, et alors je serai obligée de partir immédiatement d'ici. Aussi, quand l'enfant pleure, je suis angoissée, car je ne sais pas pourquoi, je pense peut-être que j'ai fait quelque chose de mal, peut-être que j'ai causé un dommage. J'ai peur que l'enfant ne s'étouffe, car j'ai entendu dire que cela arrive parfois, bien sûr la nuit. Je viens souvent à la poussette quand l'enfant dort, pour vérifier que tout va bien.

Quand samedi, après une deuxième dure journée de travail, mon mari a passé la nuit avec nous dans la pièce, et l'enfant l'a réveillé la nuit en pleurant, mon inventif mari, maintenant déjà père, a trouvé une solution. Il a trouvé une vieille serviette, y a mis un peu de sucre, l'a nouée et a donné à l'enfant à sucer, et elle a cessé de pleurer. Alors, j'ai appris qu'on pouvait acheter une sucette et je l'ai achetée rapidement.

J'ai également découvert qu'il y avait une clinique pour nourrissons dans les environs. Je suis allée avec l'enfant là-bas en bus. Ils m'ont rassurée, car ils ont examiné l'enfant, qui était tout à fait en ordre, grandissait normalement et que je pouvais venir avec l'enfant chaque semaine, ce que j'ai fait.

Dans le camp, je suis seule avec l'enfant. Je dois aller manger à la cantine avec les autres. Pour l'eau, pour faire tremper l'enfant, il faut aller assez loin, à la seule laverie ou à la sauna pour toutes. Les nuits mal passées et le transport de l'eau en deux jarres m'épuisaient beaucoup.

Enfin, l'homme nous a annoncé que nous allions être transférés dans notre propre logement. Cela m'a beaucoup réconfortée et je commence à rassembler tout ce que nous avons, ce qui ne représente pas grand-chose - c'est l'enfant et son landau, une petite baignoire pour faire tremper l'enfant et une malle remplie de livres. Je ne me souviens pas de qui nous a transporté avec quoi, bien que ce n'ait

pas été si loin, seulement 30 km, mais à cette époque, en Australie, les transports n'étaient pas encore très bien développés, et il y avait encore peu de voitures, donc, en voyageant pour la première fois avec l'enfant, nous pouvions voir où nous allions vivre. De loin, j'ai déjà vu la maison, avec des murs et un toit. Quand nous sommes entrés dans la maison, il n'y avait qu'une seule pièce finie, et le reste devait être terminé. Nous étions heureux d'être déjà sur notre propre terre, dans notre maison. Je me demandais combien Yuri avait accompli en quelques mois, car il avait même creusé un jardin et planté des tomates. Dans la pièce, il y avait déjà un lit pour nous, une table et une armoire, fabriqués par lui, et l'enfant avait son landau à portée de main. L'eau n'avait pas encore été amenée à la maison, seulement sur la cour, et il n'y avait pas encore de lumière dans la maison. Nous utilisions une lampe à pétrole, ainsi qu'une lampe à piles. Je faisais bouillir et chauffer l'eau avec de l'éthanol. Maintenant, nous finissons la construction ensemble. J'ai rapidement appris à frapper des clous dans le sol avec un marteau et à aider à la construction autant que je le pouvais. Mon mari est devenu un bon artisan. Il a d'abord fabriqué des meubles pour la chambre dans laquelle nous vivons, car cette pièce sera bientôt pour la petite fille. Nous finissons la deuxième pièce, en travaillant sur elle après son travail quotidien à l'usine, et pas à pas, tout avance. L'enfant a commencé à ramper et j'avais peur de la laisser sur le sol, qui n'était pas encore entièrement terminé. Bientôt, l'eau et l'électricité ont également été installées dans la maison, ce qui a accéléré notre construction, car nous pouvions travailler le soir. Yuri continuait à construire, et moi, j'peignais après lui.

Un jour, je relevais un enfant sur la table après la baignoire, me détournant quelques instants, et soudain j'entendis qu'il était tombé au sol. Cela m'a beaucoup effrayée et j'ai réalisé que je n'étais pas très pratique comme mère.

L'enfant a bientôt commencé à marcher. Il me manquait souvent du temps pour être tout le temps avec lui, il tombait souvent et se blessait au genou, mais ici on pouvait acheter des autocollants pour les plaies et il y avait toujours de petites blessures chez lui. Un jour, l'homme a inséré des portes dans une pièce, et par inadvertance elles sont tombées au sol au même moment où la petite a couru vers son père, et heureusement qu'elle n'était pas tombée dessus. Cela nous a tous les deux tellement effrayé que j'ai décidé de ralentir le rythme afin de voir ce qu'il faisait. Finalement, il y avait une deuxième chambre, une cuisine, une salle de bain et la vie est devenue beaucoup plus facile. Dans le jardin, les tomates de mon mari et nos concombres et oignons communs ont produit, ainsi qu'un chèvre feuille que mon mari avait reçu d'un Européen en échange de travail, car en Australie à cette époque personne ne connaissait le chèvre feuille et l'ail.

Quand nous habitions à Granville, ce quartier était celui des personnes plus pauvres qui vivaient dans des immeubles publics, mais il y avait beaucoup de gens qui avaient leur propre maison et de magnifiques jardins fleuris. Ceux qui vivaient dans les immeubles publics plus pauvres travaillaient dans les usines et dans d'autres travaux courants et étaient majoritairement orientés communistes. C'est pourquoi, le gouvernement australien nous a emmenés en Australie, nous avons dû remplir nos contrats là où ils nous diraient. J'avais déjà une petite fille et je ne travaillais pas, tandis que mon mari travaillait à l'usine en trois quarts de travail.

À l'autre bout de la rue, devant notre maison à Granville, vivait une belle famille australienne, composée de deux adultes et d'un adolescent, John. Nous ne nous fréquentions pas souvent avec eux, car cet homme allait en bus travailler au bureau, tandis que mon mari allait à la fabrique à vélo, souvent pour d'autres quarts de travail. Derrière notre maison se trouvait un parc où les enfants s'amusaient souvent. Le fils de nos voisins, John, jouait souvent au ballon et creusait des trous dans notre quai. Ce ballon traversait souvent notre jardin, derrière la maison, où nous cultivions des légumes et où notre chien était attaché. Quand mon mari dormait après une nuit de travail, et que les enfants s'amusaient près du quai, je sortais et leur demandais de s'éloigner de la maison et de ne pas frapper leur ballon contre le quai, car c'était un bruit fort qui réveillait mon mari. Tous les enfants étaient polis et obéissaient, sauf à John. Il continuait de frapper son ballon près de la maison, directement contre la chambre à coucher de mon mari. Je sortais à nouveau vers le quai et lui demandais de ne pas creuser son ballon là, mais il continuait à faire ce qu'il faisait, frappant son ballon directement contre les fenêtres de notre chambre. Alors, je lui menaçai de le signaler à sa mère. Et il, sans aucune réaction, continuait à faire ce qu'il faisait. Je m'y rendais immédiatement, pour qu'il me voie, et je m'adressais à sa mère. Après l'avoir saluée poliment, je lui racontai tout. Et elle répondit immédiatement : « Ce n'est pas mon John ». Et elle ajouta que mon jardin était sale. Il est vrai que j'avais des fleurs devant la maison, et dans le jardin, il y avait des légumes, tandis qu'elle cultivait des roses. Quelques instants plus tard, un garçon qui avait joué avec John arriva et dit qu'il était lui-même qui frappait le quai. Et je lui demandai immédiatement : « Et combien de shillings Mrs Barthalamur vous a-t-elle donnés pour cela ? ». Ainsi, certaines mamans éduquaient leurs enfants.

La météo était très chaude pendant longtemps et les provisions commençaient à se détériorer. Personne n'avait de cave sous la maison, comme nous en avions autrefois en Ukraine, mais il y avait un appareil semblable à un réfrigérateur miniature. Une fois par semaine, on apportait en charrette tirée par un cheval un gros bloc de viande, on le ramenait à la maison et on le mettait dans ce réfrigérateur. On livrait également du lait et du pain quotidiennement, du pain de blé de la même forme et de la même qualité. Si quelqu'un ne pouvait pas être à la maison pendant la journée, on posait les ustensiles, l'argent et une note indiquant ce dont on avait besoin sur le seuil. À cette époque, les gens étaient honnêtes et nous ne fermions pas les portes de nos maisons pendant longtemps, et nous laisions souvent divers objets devant ou derrière la maison.

Dans la ville de Sydney, à la fin de 1950, les offices religieux ukrainiens ont commencé dans l'église catholique australienne, car le père Mykola Kop'yakiwskyj, né à Borcheve, est arrivé du Canada en tant que pionnier, premier curé et organisateur de notre vie religieuse ici. Nous avons alors décidé de baptiser notre premier enfant dans notre maison, car la distance jusqu'à l'église était longue et le transport difficile. Nous avons baptisé l'enfant Christina-Orisya. Les parrains étaient Zénon Boris « Jean » de Yaroslavtsi et Olena Popek-Michkowska de Chernivtsi.

À Sydney, la vie associative et communautaire ukrainienne a pris son essor, car la plupart de nous, ces nouveaux arrivants, accomplissons nos deux ans de contrats signés, soit en ville, soit à proximité, car il y avait beaucoup de reconstruction, de développement et de travail de toutes sortes.

La communauté a acheté sa première maison près du centre de Sydney, où se rassemblaient nos gens, qui organisaient divers groupes, une école pour les enfants, ainsi que divers événements.

Mon mari a terminé son travail au contrat et a commencé un autre, plus proche, sur une usine qui fabriquait diverses choses en amiante, avec des salaires plus élevés. Après avoir terminé son travail au contrat, les gens avaient le droit de vivre de manière permanente dans ce pays, et après cinq ans de résidence, ils pouvaient obtenir la citoyenneté. Au début, nos gens n'avaient pas pressé d'obtenir la citoyenneté, car ils croyaient que des changements se produiraient en Ukraine et qu'ils retourneraient un jour en Ukraine, qui avait besoin de bons spécialistes.

Iorie acheta un vieux vélo et l'utilisa pour aller travailler. Il y attacha également un siège pour enfant et l'utilisa pour faire ses courses à la maison ou pour faire une promenade avec son enfant. Le week-end et les jours fériés, il allait à Sydney en train pour assister aux offices religieux célébrés par le père Kop'yaks'kyy, puis il achetait notre journal « La Pensée Libre », se rencontrait avec ses amis, se rencontrait avec de nouveaux Ukrainiens, où des discussions étaient menées sur notre vie, ici, ukrainienne et publique. Notre première émigration de reconstruction en Australie fut politique, car elle était de nature nationaliste. De nombreuses personnes, y compris des travailleurs forcés, des militants, des soldats de la lutte d'émancipation, des réfugiés persécutés par le pouvoir soviétique communiste, sont venues ici, ce qui témoigne d'une importante intelligentsia consciente. Nos colons, dès leurs premiers pas sur cette nouvelle terre, se sont regroupés, ont jeté les bases et ont créé une vie publique, nationale et organisée commune. Iorie revenait de ces discussions non seulement physiquement revigoré, mais aussi spirituellement satisfait et satisfait des actions publiques communes auxquelles il participait également.

Comme toujours, notre énergique féminité nous poussait vers l'avant. Dans la ville de Kovra, dans le camp où se trouvaient des femmes avec leurs enfants, dont les maris avaient été exilés loin pour des travaux contractuels, sur l'initiative de la magistrée Iryna Pelenskaïa, en septembre 1949, nos femmes ont organisé l'organisation féminine Union des Ukrainiennes. Dans le camp de Kovra, nos femmes ont immédiatement commencé à mener un travail éducatif, d'instruction et de charité. Elles faisaient des présentations, des réunions, organisaient des événements et des expositions d'art populaire ukrainien. Ils ont créé les premiers jardins d'enfants ukrainiens, une école, un chœur et un groupe de danse et ont participé à de nombreux concerts dans le camp et se sont produits dans les environs de la ville.

Nous étions une émigration politique et nous avons commencé à diffuser des informations vérifiables sur l'Ukraine. Pourquoi nous étions ici et où se trouvait l'Ukraine, car la population australienne locale ne connaissait rien de l'Ukraine, car l'Union soviétique était présentée par les Russes dans le monde libre comme « la grande Russie ».

Lorsque les hommes terminaient leurs contrats de deux ans, les familles commençaient ensemble à quitter les camps, à la recherche de logements, autant que possible en banlieue, où il était facile de trouver un nouvel emploi. Souvent,

plus de familles ukrainiennes se regroupaient dans une même région, et elles organisaient immédiatement une vie sociale commune, tandis que les femmes créaient des branches de l'Union des Ukrainiennes, menaient des jardins d'enfants, des écoles, des activités culturelles et éducatives, et rassemblaient les femmes dans une organisation féminine, l'Union des Ukrainiennes. Autour de la ville de Sydney, Irène Pelenska a organisé la première branche de l'SU, la branche impériatrice Olga. Je suis également devenue membre de ce département. Nos professionnels, ayant terminé leurs contrats de deux ans, travaux physiques difficiles, cherchaient du travail dans leur domaine. Seuls nos médecins devaient encore étudier pour exercer leur profession.

L'homme a pris en hébergement une jeune couple italien, nouvellement arrivé, comme nous. Le jeune Italien travaille là où travaille mon mari, et la femme a abandonné son travail car elle était malade. Ce sont un bon couple, nous communiquons en anglais et la jeune Italienne veillera sur notre Orisa, tandis que je me rendrai au travail. J'achète un vieux vélo et je vais au travail, à l'usine de fibrociment où travaille mon mari. Je ne travaillais que le jour, tandis que mon Yuri travaillait en trois équipes. Nous sommes satisfaits, car maintenant il y avait deux travailleurs à l'usine, où il y avait un salaire plus élevé, et nous pourrions plus rapidement rembourser nos dettes.

À cette époque, nous ne savions pas que le fibrociment nuisait à la santé. Ce n'est qu'après quarante ans que l'on a reconnu sa nocivité, lorsque beaucoup d'employés de cette usine étaient morts ou souffraient d'une terrible maladie – le cancer.

L'homme pensait sans cesse à la manière de lancer une entreprise. Bien que nous ayons encore une dette, non réglée pour la première maison, l'homme a contracté un nouveau prêt auprès de la banque et a acheté un terrain pour la construction d'une deuxième maison, à trois kilomètres de notre maison, où nous habitons. Il a rapidement élaboré un plan pour une maison un peu plus grande et meilleure, a commandé les matériaux pour la construction, et après du travail et dans son temps libre, il a commencé à la construire, estimant qu'il était devenu un bâtsisseur expérimenté. Nos bons locataires nous ont prévenu qu'ils allaient s'installer chez une famille italienne, car ils allaient bientôt agrandir leur famille. Je continue à travailler à la fabrique et, par nécessité, j'aide Yuri dans la construction. Nous allons à vélo et avec l'enfant jusqu'au chantier. Après un certain temps, l'homme nous a à nouveau fait venir une autre jeune couple italien avec une petite fille. Je retourne à mon travail, à la fabrique où travaille l'homme, il travaille seulement à d'autres heures et dans d'autres sections.

Cette famille italienne ne comprend pas très bien l'anglais, et ma latinité modeste s'est déjà estompée, nous ne parlons donc pas beaucoup. L'Italienne aime cuisiner, nous avons une cuisine commune et elle nous invitait souvent à déguster son délicieux «spaghetti bolognaises» ou une bonne tasse de café. Nos filles s'amusaient et créaient ensemble leur propre langue. Mais le temps a passé et la famille italienne a trouvé un nouveau logement et s'est installée ailleurs que chez nous. J'ai commencé à emmener ma fille Orisia au crèche australienne, qui était non loin de notre maison. L'enfant ne connaissait pas la langue anglaise, car nous ne l'utilisions pas entre nous, alors je demandais à l'institutrice qu'elle y fasse attention et l'enfant apprendra bientôt.

L'enfant revenait toujours de l'école contente d'avoir appris une nouvelle chanson ou un poème. Elle chantait ou récitait et demandait des explications, car elle ne comprenait pas encore tout. Je devinais parfois que certains mots ne convenaient pas à la chanson, alors je partais et demandais à ma bonne voisine australienne. Parfois, elle-même ne connaissait pas ces chansons ou ces poèmes, alors elle demandait à ses enfants. Et ainsi, ma fille et moi avons étudié les chansons et les poèmes australiens pour enfants. En deux mois, Orisia avait appris l'anglais et, plus tard, elle obtenait toujours d'excellents résultats en anglais à l'école.

L'homme, rentrant chez lui en rover après le travail, heurte un camion, tombe et se casse l'omoplate. Il ne pouvait pas aller travailler car le bras était bandé, mais nous continuions à construire la deuxième maison. Pour moi, c'était désormais plus du travail de construction : mélanger le ciment avec le sable, apporter des briques, car il ne restait qu'une seule bonne main, et l'autre ne faisait que la soutenir.

Notre voisine, une Australienne âgée, observait notre travail et se devait sans doute s'étonner de la difficulté de notre labeur, et nous apportait chaque jour du thé et des biscuits fraîchement sortis du four. Oris, si elle était avec nous, prenait ses fleurs, son petit chien, et nous allions ensemble promener le chien. L'enfant voulait désormais avoir son propre chien et nous avons été obligés d'amener un chiot de deux mois de la part d'un compatriote ukrainien. Son mari l'a appelé « Zoulik », car il nous causait beaucoup de problèmes, emmenait des chaussures pour enfants et d'autres objets quelque part, et nous avons perdu du temps à tout retrouver.

Enfin, le médecin a dit que le bras avait guéri, bien qu'il n'ait pas grandi comme il aurait dû, et l'homme est retourné travailler.

Lorsque mon mari, Yuri, a du temps libre, nous construisons une deuxième maison. Je suis de nouveau enceinte. Il est ravi d'avoir la possibilité d'avoir un fils et continue de rêver de son propre projet, car il a un esprit d'entreprise très développé.

Nous inscrivons également notre fille, Orisa, de six ans, à l'école ukrainienne, qui est organisée par la famille Denysenkov le samedi. C'est un trajet assez long, car il fallait prendre le bus jusqu'à la gare, puis le train pendant une station, puis encore marcher un kilomètre à pied. Orisa adorait l'école ukrainienne, car elle y apprenait aussi les danses ukrainiennes et se faisait des amis ukrainiens. Les danses avaient lieu après les cours, mais aussi les autres jours.

Avant le Noël latin, notre fille Orisa a participé à une pièce de théâtre scolaire sur le Sauveur enfant en berceau. Elle était très contente et nous a raconté avec enthousiasme tout cela, nous avons donc décidé de lui mettre sous le sapin, pour Noël, un berceau avec le Sauveur enfant. Son mari a fabriqué le berceau et la 66ème a acheté une poupée, l'a habillée et l'a posée dans le foin, dans le berceau. Elle a expliqué à Orisa que nous célébrions maintenant notre Noël ukrainien et après le dîner de fête, nous sommes allés au sapin. Nous n'avions jamais vu chez notre enfant un tel émerveillement et joie que ce jour-là, à notre premier Noël, dans notre première maison en Australie.

Plus tard, j'ai acheté à sa place une poupée plus grande, que j'ai cousue et habillée de costumes nationaux ukrainiens, qu'Orysia emportait à l'école et que les enfants australiens admirèrent.

En Australie, il y avait beaucoup de travail différent, car après la guerre, le gouvernement australien a commencé à développer fortement son économie dans divers secteurs. Le continent est très vaste et, à cette époque, il y avait 7 millions d'habitants. C'est pourquoi l'Australie, après la guerre, a décidé de faire appel à une main-d'œuvre bon marché, principalement des réfugiés des pays européens, car l'Australie était à cette époque un pays européen. Elle appartient maintenant à l'Asie et connaît un afflux croissant de population provenant des pays asiatiques et africains. Aujourd'hui, alors que j'écris mes souvenirs, fin 2017, l'Australie compte 24 millions d'habitants.

L'afflux croissant d'émigrants en Australie et le manque de logements ont donné naissance à l'idée de créer une entreprise de matériaux de construction. Avec des moyens financiers limités, Yuri s'est attelé à la réalisation de son propre projet. Son idée était très judicieuse, et la même audace que celle des rangs de l'UPA. C'était un travail important et difficile pour une seule personne, il a donc recruté un Ukrainien, Iosif Rogozhinsky, qui travaillait avec lui à l'usine. Puis, l'homme a vendu notre deuxième maison et a remboursé ses dettes, et avec Iosif, ils ont acheté à l'entreprise un terrain à l'usine, à 30 kilomètres de notre maison. Ils ont également acheté un camion de livraison d'occasion et, pendant leur temps libre, les deux familles se rendent ensemble pour clôturer le terrain en planches, construire un portail et préparer notre entreprise à l'ouverture.

Souvent, mon mari, Yuri, avec son complice, Osep, partaient à la direction d'Australie, pendant quelques jours, dans notre camion, vers la région où s'étendaient de vastes forêts et des exploitations forestières, où l'on abattait des arbres, puis dans les « TIMBER MILLS », les scieries, où l'on transformait le bois en matériaux de construction. Ils y achetaient et transportaient le bois pour notre entreprise de construction, enregistrée sous le nom de « BAROTIMBER ». Ces voyages étaient souvent ponctués d'aventures, car le vieux camion, chargé de lourds fardeaux, manifestait ses années et les difficultés de la route. Pourtant, mon mari Yuri savait toujours se débrouiller et sortir de situations délicates, imprévues et particulièrement difficiles. Le travail était épais, mais l'espoir de voir notre entreprise prospérer, une source de soutien et d'aide pour les familles ukrainiennes et de dynamiser la vie publique ukrainienne dans cette terre australienne lointaine, prévalait et donnait des forces et de l'inspiration pour que nos projets et nos rêves les plus chers se réalisent.

Le 6/18 juin 1956, notre deuxième fille, Irina-Oksana, est née. Il m'est devenu plus difficile d'aider Yuri dans la construction de l'entreprise, et également de faire les courses avec notre fille aînée, Orysia, et le bébé, les samedis à l'école ukrainienne. Parfois, Orysia devait se rendre seule, car elle connaissait déjà bien les endroits et les horaires où prendre le bus et le train, puis marcher presque un kilomètre à pied. J'avais beaucoup de peine pour cette Orysia de sept ans, mais elle aimait beaucoup l'école ukrainienne, et encore plus les danses ukrainiennes que donnait les mêmes professeurs, Denishenko.

Un samedi, il est arrivé quelque chose à Orysia qui a dû changer notre logement. En rentrant de l'école, elle a perdu l'argent destiné à payer le trajet en bus qu'elle

devait prendre pour rentrer chez elle après avoir fait le trajet en train. Sans argent, elle a décidé de rentrer à pied, en suivant le même chemin que le bus, qui déposait des passagers à la gare. Mais elle s'est perdue, car le bus prenait toutes les rues et les ruelles, recueillant des passagers pour la gare, alors Orysia devait retourner et recommencer pour se souvenir précisément du trajet du bus, car elle ne savait pas où aller.

J'étais impatiente à l'attente de l'arrivée du bus, mais il passait sans s'arrêter. La panique commençait à m'envahir, des pensées diverses se bousculaient dans mon esprit. Yuri était au travail, et il n'y avait aucun téléphone à proximité. Le soleil brillait de mille feux dehors. Le temps passait, et Orise n'était toujours pas là... Je paniquais, que faire ? Je déposai petite Oxanchok dans le chariot et me dirigeai vers la station. Peu de temps après, je vis Orise, qui, hésitante, me trottais après. L'embrassant, je pleurais, car son joli visage était si rouge et chaud, rappelant une petite tarte flambée, et une bande de flammes rougeau séparait ses cheveux bruns en deux tresses. Épuisée, assoiffée, mouillée, la sueur coulant sur mon front, mais avec un sourire qui irradiait satisfaction, joie et confiance, en allant dans la bonne direction, car je voyais que notre maison se profilait à proximité.

Yuri, le mari de Yuri, rentra du travail tard dans la soirée, les filles ne le voyaient pas, car il partait tôt, à l'aube, et il revenait quand les étoiles apparaissaient dans le ciel, car il disait : « On ne rattrape jamais le temps perdu », et les enfants étaient déjà endormis. Je lui racontai les aventures d'Orise. Après avoir consulté, nous décidâmes qu'il nous fallait déménager plus près de notre entreprise. La même idée avait notre collaborateur, Osip. L'homme acheta cinq acres de terre, à proximité de notre entreprise, à environ trois kilomètres, car le prix était presque le même qu'un petit morceau de terre pour la construction d'une maison près de la ville. C'est exactement ce qu'avait fait Osip.

Yuri était très satisfait de nos cinq acres de terre. Le terrain est légèrement vallonné, entouré de champs dégagés et de beaux paysages qui se mêlent à d'autres exploitations agricoles et vignobles, et à trois kilomètres, on peut voir le fleuve Nepean.

Seul sur cette colline, les eucalyptus vert éternel fleurissent, de petite taille, les «Montagnes Bleues». Le nom de ces montagnes est «Bleues» parce que les feuilles d'eucalyptus, sous l'effet du soleil, vaporisent leur huile, ce qui donne une teinte bleue à l'air. Ces magnifiques paysages lui rappelaient son village natal, Loubno, la région des Lemko et les montagnes des Carpates, où il avait passé près de quatre années d'une jeunesse tumultueuse, passionnée et courageuse.

Ori construisit immédiatement sur notre terrain une petite maison à deux pièces et introduisit la lumière, en installant un vieux four électrique à confiture et en prévoyant la construction d'une cuisine et d'une laverie. Et nous nous transportons à nouveau, avec deux enfants, vers notre nouveau chez-nous. Nous nous installâmes comme il a été possible, mais nous n'avons pas encore d'eau ici, car il faut la faire passer depuis la route principale à travers notre long champ, ce qui est assez loin et prend du temps. Nous transportions l'eau en fûts, offerts par les propriétaires de la terre, car leur maison n'est pas très loin de la nôtre.

Bientôt, Yuri acheta une petite Volkswagen allemande d'occasion pour se

déplacer, ces quelques kilomètres jusqu'à son travail, et pour sa fille Orise, il acheta un vélo qu'elle utilisait pour aller à l'école, se réjouissant de cette liberté. Très rapidement, nous découvrîmes que dans ce secteur rural, étendu, vivaient aussi des familles ukrainiennes, dont les enfants allaient chaque samedi à l'école ukrainienne, où les enseignants, Ivanna Soukhouverska et l'ancien soldat de l'armée des Chevrules, Pilipt Koptourak, enseignaient dans les locaux de l'église australienne catholique.

J'ai commencé à apprendre à conduire, et mon professeur était mon énergique mari, Yuri. Ici, les vastes étendues avec des chemins de terre accidentés, qui reliaient les petits villages et menaient à la ville la plus proche, Penrit. Mon mari était un bon et équilibré professeur et je fus bientôt prête à passer l'examen pour obtenir le permis de conduire et conduire l'automobile de manière autonome. Le soir, je roulaïs déjà sur des chemins de montagne jusqu'au fermier pour le lait.

Un soir, en rentrant avec Oresya, qui tenait le lait dans la charrette, sur un chemin de montagne menant à la vallée, ma fille se mit à avancer à contrecœur et éteignit les phares de l'automobile qui nous éclairait. Je paniquai, je la fis légèrement dévier sur le côté et je cognai quelque chose, l'automobile s'arrêta brusquement. Ma fille, assise à côté de moi, accéléra et versa une partie du lait, ce qui me glaça encore plus, mais je ne paniquai pas, je compris ce qui s'était passé, je rallumai les phares et je sortis examiner ce dans quoi j'étais entrée. Il s'agissait d'un petit camionnettes vert qui poussait au bord de la route. Je rentrai tremblante et effrayée à la maison, je rentrai dans la maison et j'annonçai à mon Yuri que j'avais eu un accident sur la route et que je ne veux plus et ne veux plus conduire l'automobile, et je ne prendrai pas l'examen car je n'ai pas besoin de aucun document pour conduire une automobile.

69Mon mari et mon professeur, calmement mais d'une voix autoritaire, me commanda de faire descendre les enfants endormis dans l'automobile sur le siège arrière, et me dit de prendre la clé et de m'asseoir au volant, et il s'assit à côté de moi et me donnerait la direction, en soulignant : « Roule et pense à la destination et à la manière, car la voiture ne fait que ce que tu lui dis ! » Nous partîmes sur la grande route principale qui s'étendait d'est en ouest, presque à travers toute l'Australie. J'avais peur, car il était déjà tard et de nombreux conducteurs expérimentés circulaient dans les deux sens de la route. Mais sur ordre de Yuri, je roulaï, de plus en plus loin, les Blue Mountains avaient déjà disparu derrière moi, puis nous retournâmes à la maison sur le même chemin, nous roulâmes pendant deux heures et demie. J'étais physiquement et moralement épuisée, la sueur coulait en un petit ruisseau de mon front, du visage, sur tout mon corps. Mais deux jours plus tard, j'ai réussi l'examen, j'ai obtenu le permis de conduire et je conduis avec plaisir, et avec quelques petits accidents, je continue encore à conduire, ce qui fait presque soixante ans.

Le lendemain, après avoir reçu le permis, j'emmenais mon mari travailler le matin, ma fille Orisa à l'école, puis je me chargeais de régler mes propres affaires et celles de mon mari.

Moi, souvent avec mon mari et nos enfants, nous roulions en notre petite "Volkswagen" sur des chemins forestiers, très au nord de l'Australie, à la recherche d'abattages, à l'achat de bois de charpenterie bon marché, qui était ensuite transporté par train jusqu'à notre gare la plus proche à Sydney, puis

transporté par nos camions jusqu'à notre entreprise et transformé en divers matériaux de construction.

L'Australie est un pays très vaste et plus on s'éloigne des côtes, plus il est peu peuplé. Les étroites, forestières et poussiéreuses routes s'étendaient sans fin. Nous nous arrêtons souvent et écoutions, d'où venaient les sons de l'abattage et nous y allions. La poussière nous gênait, les enfants toussaient et se plaignaient, mais mon mari savait toujours comment divertir les enfants, et me convaincrait que tous ces inconvénients et ces difficultés étaient nécessaires au développement de notre entreprise et à notre avenir meilleur. Je le soutenais tout à fait, car je n'aimais pas les affaires et ne me reconnaissais pas dans le commerce, je ne faisais que ce que je pouvais aider.

Nous habitions sur une superficie de cinq hectares, nous avons alors constitué une exploitation agricole et commencé à construire une plus grande maison. L'époux a acheté une vache, des poules et des chevaux pour les enfants. Je me sentais satisfaite, car nous avions notre propre lait, crème et beurre, heureusement que je connaissais comment faire du lait avec une vache, car auparavant il me fallait faire le trajet d'un kilomètre et demi pour aller chercher du lait chez le fermier qui en possédait. Par la suite, l'époux a acheté une autre vache et bientôt le petit veau était le plus grand plaisir des enfants, bien que cela impliquait plus de travail pour moi, car l'époux était constamment occupé à son entreprise dans laquelle il avait investi son temps, ses connaissances et son expérience, étant directeur général et promoteur de cette entreprise en pleine progression. J'occupais-moi de la gestion de la maison, de l'éducation des enfants et je consacrais mon temps libre à des activités sociales.

Chez «BARO TIMBER», travaillaient déjà plus de personnes. Ils ont acheté diverses machines, machines d'usinage, instruments, inventaire technique utilisés dans le secteur de la construction.

De plus en plus de nouveaux colons construisaient leurs maisons, parmi lesquels aussi nos Ukrainiens qui, bien qu'étant partis de chez eux, se souvenaient de notre appel commercial « chacun pour son propre bien », et qui, en plus, nous fournissaient pour la construction à des prix raisonnables.

Bientôt, dans cette région, s'est constituée notre communauté ukrainienne. Grâce à notre entreprise, une petite maison de commune a été construite, où les enfants, dont le nombre augmente de plus en plus, apprennent désormais les samedis. Maintenant, je conduis mes filles les samedis à cette école et j'y ai moi-même commencé à enseigner. De plus, une institutrice australienne rend visite une fois par semaine à mes filles, qui y reçoivent des cours de piano. Les jeunes se multiplient et des écoles, des institutions publiques et pour jeunes sont créées, réparties dans les vastes et spacieuses environs de la ville de Sydney. Les jeunes appartenaient aux organisations PLAST et SUM (Fédération de la Jeunesse Ukrainienne). Dans notre quartier, le plus éloigné de tous les centres, une association de jeunes, SUM, a été créée. Je suis devenue éducatrice de jeunes. Une fois, voire deux fois par semaine, je ne me souviens plus, après avoir terminé leurs études à l'école australienne, je ramenais les enfants à notre maison ukrainienne et nous avions des cours éducatifs avec eux. Les jeunes étaient intéressés par leur camaraderie. Après l'activité éducative, je les ramenais à nouveau, car certains parents étaient encore au travail et d'autres n'avaient pas

de voitures. Ensemble, nous avions quinze-quatorze enfants.

Nos gens ont commencé à s'organiser de plus en plus dans la vie publique. Ils construisaient ou louaient des maisons à des fins publiques communes. De plus en plus de sociétés et de groupes se formaient, tels que des chœurs, des groupes de danse, des groupes de théâtre, des groupes sportifs, des organisations : l'Union des Femmes Ukrainiennes, SUM, PLAST. Il devenait nécessaire d'avoir un centre public plus important, ce que les premiers organisateurs de la vie publique se sont emparés. À cette époque, l'endroit s'avérait près de Sydney, Lidcombe, où passaient des trains dans trois directions et où s'étaient déjà installés quelques-uns de nos compatriotes. Nous avons vendu notre premier maison au centre de la ville de Sydney et acheté une maison populaire générale avec l'aide des généreux donateurs de Lidcombe. Une église catholique ukrainienne et trois églises orthodoxes de l'Église Autonome de l'Ukraine Pentecostale ont été construites près de là. C'est ici que les écoles ukrainiennes ont commencé et que notre vie publique a progressé, car la famille, les enfants et beaucoup de jeunes se multipliaient.

Bientôt, il manquait à nouveau de place dans la Maison Populaire pour toutes les organisations, sociétés et groupes.

Mon mari, Yuri, étant un bon bâtisseur et entrepreneur, a fait l'aveu de vouloir agrandir cette maison ou y ajouter un étage. Tous les citoyens n'étaient pas d'accord avec son idée. Comme toujours, nos gens, venant de différentes régions d'Ukraine, chacun avait son propre avis et cela a causé des malentendus. Quand je réfléchis maintenant, je me remémore le passé et je vois que la cinquième colonne s'est infiltrée également dans notre vie publique ici.

Alors, mon mari et nos compagnons ont décidé de construire, non loin de là, un deuxième grand Dôme de la Jeunesse Ukrainienne. Il y a consacré un an de travail quotidien et une partie de ses fonds. Cette maison est devenue très populaire, elle avait une grande salle où se déroulaient toutes les importantes manifestations publiques et nationales. Au Dôme de la Jeunesse Ukrainienne, en 1970, a été créé un département du Syndicat des Ukrainiennes, Mme Olha Basarab, cofondatrices étaient Olena Шевчик, Sofia Gut et moi. Le département a reçu ici une pièce pour son utilisation, qu'on utilise encore aujourd'hui.

Au département, nous avons immédiatement organisé une « Section des Jeunes » pour nos filles et belles-filles, et le département est devenu grand et populaire. Au département prédominaient nos gens laborieux et énergiques, originaires du village, venant de différentes régions d'Ukraine, qui, pour diverses raisons, se trouvaient à l'ouest, et maintenant ici, dans ce pays lointain et encore peu connu, en plus de l'éducation de notre jeunesse, d'une nouvelle génération et de la préservation de nos traditions et de notre culture, ils expliquaient aux habitants les lieux aux Ukrainiens opprimés, dont ils ignoraient l'existence, car ils considéraient l'Union Soviétique comme un État russe. Souvent, lors des discussions, il fallait se disputer plusieurs fois pour expliquer qui nous étions, quel était notre pays et notre histoire. Beaucoup de personnes, même à des postes gouvernementaux, qui avaient obtenu une éducation dans les universités anglaises, étaient imprégnées d'une idée communiste qui avait atteint la jeunesse universitaire en Angleterre. Les diplômés de ces universités ont fait des torts à leurs pays et aussi à d'autres, comme l'Anglais Philby, l'a fait aux Ukrainiens. La

majorité des Australiens et des gouvernements étaient très opposés au communisme et nous avons collaboré avec eux, en particulier avec les organisations féminines.

Notre département de l'Union des Combattants, du nom d'Olga Basarab, disposant de ses jeunes membres dans la « Section Jeunes », qui étudiaient dans les universités et connaissaient toutes les règles officielles locales, a commencé à développer son travail externe. Nous avons commencé à publier et à distribuer des dépliants sur notre histoire, notre culture, et sur la façon dont leurs parents s'étaient retrouvés ici, sur nos femmes en Ukraine, avec tant de peine extraites en Sibérie et qui plaident pour elles.

Mon voyage en Ukraine.

1991. Juste à l'occasion du demi-siècle que j'avais passé à quitter l'Ukraine, et toutes ces années j'avais rêvé de la revoir. Finalement, mon rêve s'est réalisé et nous partons pour l'Ukraine... Afin d'éviter le vol à travers Moscou, nous commandons un avion yougoslave Sydney-Belgrade-Kiev. Notre première déception à Belgrade en 72, car il fallait quand même voler jusqu'à Kiev par Moscou, ce qui a prolongé notre vol de plusieurs heures et nous a procuré de l'anxiété.

Enfin nous avons atterri sur l'aérodrome de Kiev, sur notre terre natale. Joie et affliction, car on remarque immédiatement l'économie communiste. La route vers l'aérodrome nécessite des réparations, les bâtiments sont délabrés, on ne voit aucun avion étranger. Le contrôle, effectué par de jeunes garçons en uniforme militaire, s'est déroulé rapidement et sans incident.

Sept personnes de la famille nous attendaient depuis toute la journée. Une rencontre joyeuse, agréable et inoubliable, et le début d'un voyage tant attendu à travers l'Ukraine. Pendant cinq jours, nous avons parcouru Kiev, de long en large, notre Kiev dorément fleuri, véritablement une ville magnifique ! Beaucoup de verdure, de parcs, d'arbres, de monuments anciens de l'époque des princes, et tout cela est entrelacé par la puissante rivière Dniepr et plusieurs ponts importants.

Sur les hauteurs, les bains dorés de nos saints lieux brillent, on aperçoit les vestiges des murs historiques, les portes dorées restaurées. Partout, on sent les traces de la gloire des princes. Les saints lieux sont maintenant restaurés, réhabilités, comme la cathédrale Saint-Sophie avec ses magnifiques fresques, la clocherie est presque entièrement restaurée, il ne reste que les cloches. Les musées regorgent de fouilles archéologiques, d'expositions de notre passé glorieux, mais les inscriptions sont en russe, parfois bilingues.

Dans la cathédrale Saint-Sophie, dans un coin, se dresse le sarcophage solitaire de Yaroslav le Sage, et dans la deuxième partie, encore inachevée, du musée, se trouve le sarcophage de la Sainte Princesse Olga, transporté de l'église de Décentie. Le musée expose un fragment de la terre de Kiev du XI^e siècle, un modèle de la ville de Kiev antique et de nombreux plans des églises de Kiev.

Les sanctuaires de la Lavra des Pechersk, qui avaient été détruits et pillés par le régime communiste, sont également reconstruits et restaurés. L'église de tous les

Saints, très pillée, construite par le Hetman Mazepa, est également en cours de reconstruction. Une partie du bâtiment monastique a été transformée pour les besoins communistes. On y ressent encore une influence russe. Les moines, principalement jeunes, prient et célèbrent la messe en russe. Dans le passé récent, de nouveaux passages et routes ont été aménagés, et de nombreux cimetières contenant les reliques de nos célèbres personnes ont été détruits, ne laissant que, à contrecœur, le cimetière de Kochubei. La puits monastique historique a été comblé, sur ordre de Raisa, et à sa place a été érigée une terrasse. De telles transformations imprudentes pourraient provoquer des glissements de terrain et la destruction de parties de la Lavra des Pechersk, nous l'a dit notre guide.

À Kiev, il existe de nombreux nouveaux bâtiments gouvernementaux communistes, et le plus imposant est celui du Parti Communiste. Certains sont maintenant fermés et rebaptisés à d'autres fins, comme le musée de Lénine. Dans un bel parc au-dessus du Dniepr, se dresse la maison du Parlement d'Ukraine, où nous avons rencontré les députés Yavorski et Derkach. Yavorski a demandé de transmettre aux Ukrainiens d'Australie que tous les colis destinés aux enfants de Tchernobyl (73), certains avec un certain retard, avaient été reçus et distribués aux enfants. Il a demandé de faire parvenir à l'avenir uniquement au Parlement d'Ukraine, à son nom, car ils sont les seuls à pouvoir les recevoir rapidement et sans obstacles.

À Kiev, nous avons rencontré Mariyka Chyrnin, qui défendait la Nappe et d'autres de nos patriotes emprisonnés.

Dans le parc, près de la fosse d'Asclepie, nous rendons hommage aux héros-jeunes guerriers de Krut, enterrés à proximité, bien que peu de gens ici en connaissent l'existence. De nouvelles constructions résidentielles, que nous appelons des flèches, ont été construites selon un même brevet dans toutes les grandes villes d'Ukraine, ainsi que dans d'autres pays communistes. Très fréquentées, grises et ennuyeuses, mal construites ou inachevées, mais nos gens y ont aménagé de beaux, propres et confortables logements. De meilleures maisons étaient construites pour les héros de la guerre et les invalides de la « Guerre Civile », mais c'est là que vivait l'élite communiste et sa famille. Ce qui nous frappe particulièrement à Kiev magnifique, c'est la stature maladroite et haute de la statue-musée « Grande Guerre Civile » au-dessus du Dniepr, que les habitants de Kiev appellent « vieille bhabé de fer », avec une grande épée et un bouclier à la main, et cette épée pointée inexplicablement vers le nord. Aussi, un grand arc-en-ciel, ou arc-en-ciel, sur la colline de Volodymyr, qui unit deux peuples pour l'éternité et sur lequel regarde la statue de Volodymyr le Grand. Il nous a été très étrange et regrettable de lire à Kaniv, sur le monument du communiste Vatutyn, poilleur du peuple ukrainien, que le mouvement de libération ukrainien a éliminé, l'inscription en ukrainien exprimant la gratitude du peuple ukrainien. Quelle indifférence !

Nous quittons notre capitale magnifique avec regret et nous dirigeons à travers les villes, les villages et les villages de kolkhozes en direction de Ternopil et de Berehany, via Zhytomyr, Berdychiv, Winnitsa, Khmelnytsky, où vit une grande famille.

Nous admirons la magnifique nature ukrainienne, le vert, les arbres qui bordent toutes les routes, la terre fertile, où le noir sol est comme de l'huile et, en même temps, douloureusement épuisé cette belle et riche terre de notre pays. Le long

des routes, on rencontre souvent l'inscription « Protégez la nature native ». Nous avons traversé de nombreux champs de kolkhozes, mais, étonnamment, nous avons vu très peu de travailleurs dans les champs, seulement dans les champs où poussaient des betteraves, nous avons vu comment ces longs champs étaient cultivés par des femmes avec des pioches et quelques hommes. Entre Kiev et Kanev, nos yeux se réjouissaient des vastes champs de blé d'automne en fleur.

Les routes entre les grandes villes sont assez bonnes, mais dans les villages, il est très rare de trouver une bonne route. À Kiev, de l'aéroport au centre-ville, il y a une nouvelle route bien faite, car c'est là que sont transportés souvent des personnalités célèbres et des invités. Il y a beaucoup de voitures, même dans les villages, certains en ont. Les conducteurs ne prêtent presque pas attention aux piétons, même dans les grandes villes où il y a des passages. C'est le culte unfriendly de la communauté moscovite : le manque de courtoisie sur les routes et les passages, le mauvais service dans les magasins, les restaurants, les hôtels, ainsi qu'un excès de superstition.

En traversant les kolkhozes, nous remarquons l'inefficacité. Les machines de kolkhozes, les outils de travail et les bâtiments de kolkhozes abandonnés, ainsi que le travail indifférent, parfois destructeur, des gens. À Winnitsa, nous nous sommes arrêtés pour rendre hommage à nos patriotes, torturés ici par les ennemis. Nous nous arrêtons également sur le pont de la rivière Zbruch, qui divisait notre Ukraine en deux parties. Immédiatement, nous remarquons qu'une partie brille de conscience nationale, et que l'autre ouvre juste maintenant les portes à la lumière.

En Galicie, dans chaque village et chaque ville, il y a maintenant des tombes hautes pour les héros d'Ukraine. Sur les tombes, flottent les drapeaux bleu et jaune, les dents dorées et les inscriptions : « Aux héros tombés pour la liberté d'Ukraine » ou « Les Sich Riflemen et les combattants de l'OUN-UPA ». Partout, les églises sont reconstruites et restaurées, ainsi que de nouvelles sont construites. Les drapeaux bleu et jaune ne sont pas seulement sur les bâtiments principaux des institutions, mais aussi sur les bâtiments privés. Maintenant, lorsqu'on construit de nouvelles maisons, on peut souvent voir des très intégrées et des inscriptions : « Gloire à l'Ukraine ». Le long des routes, on peut voir des croix, comme autrefois. En Ukraine, il y a de très beaux bancs d'arrêt de bus faits de mosaïque avec des motifs populaires.

Nous entrons à Ternopil avec joie. Ici, on ne voit plus de vestiges du communisme. Lénine a été retiré, à la place des marteaux et fauilles, on trouve des trèfles, des slogans communistes remplacés par des slogans patriotiques. La ville est petite, belle, propre et ornée de nombreux drapeaux bleu et jaune. Il faut souligner que dans toute l'Ukraine, toutes les villes sont propres. À Berezhany, nous avons été frappés de constater qu'il restait un Lénine et que des marteaux et des fauilles étaient encore visibles. Berezhany était une partie très consciente de l'Ukraine, d'où proviennent de nombreuses personnalités importantes, mais pendant l'invasion communiste en 1944, la population consciente fuyait vers l'ouest, tandis que les jeunes se joignaient aux rangs de l'UPA. Nous avons visité une famille ici et avons même envisagé de créer une entreprise coopérative.

À Berezhany, il subsiste des ruines de châteaux, une гимназия, une belle église Saint-Trinité, qui était fermée en raison de malentendus interconfessionnels, et

nous avons écouté le culte dominical sur la place devant l'église, sous des parapluies, car il pleuvait.

En dehors de la ville, dans le village de Rai, se dresse un chêne de 600 ans attribué à Bohdan Khmelnytsky, protégé par des anneaux de fer pour la sécurité. Il mesure deux mètres et demi de diamètre et sept mètres de volume. C'est témoin de notre histoire. De Berezhany à Halych et Ivano-Frankivsk, car l'homme devait y rencontrer le chef de l'UPA. Ivano-Frankivsk est une grande et belle ville avec des parcs et de nouvelles constructions. Sur le bâtiment du Mouvement, un grand drapeau bleu et jaune flottait, et des chansons patriotiques retentissaient à travers un mégaphone depuis les fenêtres du bâtiment. Sur le bâtiment, on pouvait lire le grand écrit : « Ne pas signer de traité ! » Le responsable de la commission régionale, M. Yakovyna, nous a fourni des informations selon lesquelles, dans les environs de Kosiv, le conseil local souhaitait vendre une maison de vacances non terminée, ce qui a intéressé mon mari.

Nous partons en direction des Carpates, vers Nadwórna, Delyatyna, Vorochta, Kosmach, Kosiw, Kolomyja. Les environs montagneux sont comme de magnifiques peintures. Il y a beaucoup de stations de vacances, d'hôtels, mais il est impossible pour un touriste de trouver un endroit pour se détendre. L'accès n'est qu'autorisé aux membres du parti, qui sont nombreux ici, surtout en été, principalement des Russes, ou d'autres qui ne parlent que russe. Il est probable que ces stations de vacances seront un jour seulement pour les touristes.

Nous avons passé la nuit dans une station de vacances pour jeunes à Sheshorach. À Kosmach, nous avons vu l'église dont Valentin Moroz a écrit autrefois et la plus belle et haute sépulture des Héros d'Ukraine.

À Kosiw, nous cherchions une station. Selon les indications, nous nous sommes arrêtés sur un terrain pittoresque sous les arbres, où il y avait de belles constructions, un parc et un petit lac. Là, plusieurs hommes corpulents grillaient de la viande sur un feu, et on entendait des voix féminines à l'intérieur de la construction. Nous demandons : « Est-ce que c'est cette construction, ou est-ce qu'elle est en vente ? » Nous recevons la réponse : « Oh non ! Elle a été construite pour le peuple ! » Déjà dans la voiture, nos câbles nous expliquent avec un sourire : « Nous savons pour quel peuple, pour ces hommes corpulents, et pour d'autres agents du KGB et leurs amants. » Nous traversons Yaremche. Nous entendons le bruit de la cascade, il y a un bel hôtel, des cabines pour les pionniers, mais il y a aussi beaucoup de « zones d'accès ». Nous nous arrêtons près de l'arche de Dovbush et continuons vers Vorochta.

A Коломи, ci ritroviamo con les meneurs du Mouvement et nous visitons un bel musée гуцульски dans l'ancien Дом Народowy.

Nous partons pour Stryj. C'est aussi de charmants environs avec des résidences de vacances, mais ici aussi se détendent les échelons du parti communiste « zaïdov ». Nous traversons Toukhlya, où Ivan Franko a écrit « Захар Беркут » et où se trouve un monument à Franko. Nous nous arrêtons à Sidnytsia, où nous avons découvert des sources d'eau curative. Comme nous le disent, il y avait autrefois un grand mouvement ici, beaucoup de gens venaient à cette eau, mais il y a apparemment eu une période de calme. Ensuite, nous allons à Truskavets, un centre touristique bien connu depuis longtemps et des bains médicaux. Il y a beaucoup d'hôtels de vacances ici, mais aussi des étrangers se détendent.

Nous traversons Boryslav, Drohobytch, passons par Lviv, via Zolotchka jusqu'à mon village familial, Bobroïdy. Première étape, église restaurée, première école, cimetière et tombes de mes parents et de ma famille. Le village est difficile à connaître. Il y a beaucoup de nouvelles maisons, d'autres routes, il n'y a plus les pâturages, les champs où il y avait autrefois des étangs, des ruisseaux, des calabani où les femmes blanchissaient le linge, lavaient, tormaillaient le lin, le chanvre et où je baignais, et en hiver, j'allais à cheval avec des sabots, des skis et des traîneaux avec les enfants. Dans la forêt au-delà du village, où j'ai autrefois cueilli des baies et des champignons, il y a une tombe avec un trident et des drapeaux, où les soldats de l'UPA sont morts dans un bunker, peut-être que ce sont des connaissances, ou même des amis d'enfance. Mon frère, encore jeune, raconte qu'il a participé à la lutte et a été envoyé en Sibérie pour cela, qu'il y a eu une période calme en 1976 dans cette forêt paisible, de nombreux événements se sont produits et beaucoup de gens sont morts. Nous continuons jusqu'à Sokol, où vit ma sœur. C'était un secteur très conscient et patriotique, les gens qui comblaient Bereza Kartuzka, puis les camps de concentration et la Sibérie. Plusieurs chefs de l'UPA y provenaient, le plus célèbre étant Vasyl Sydor-Shelest. Notre célèbre Volodymyr Makár, qui a purgé des prisons, des camps de concentration et la lutte de l'UPA et a perdu une jambe, y est également résidant. À Sokol, on ne voit plus les vestiges du communisme. Partout, on ressent le patriotisme et l'acharnement à la reconstruction. J'y ai vu une école, des couloirs qui mettent en valeur l'histoire de la ville et les « Combattre Libérateurs » pour l'Ukraine. À Sokol, j'ai eu une rencontre avec les membres du Союза des Ukrainiennes. Elles sont toutes très conscientes de la nation, pleines d'ardeur et d'énergie. Elles mènent un grand travail pour éléver la conscience nationale, la culture et les traditions. Elles préparent et participent aux fêtes nationales et aux fêtes locales, créant des sections dans les villages voisins. Certaines d'entre elles ont purgé la tourmente sibérienne. J'aimerais que toute l'Ukraine soit aussi consciente. Elles m'ont donné une robe féminine de Sokolshchyna, que j'ai transmise au musée du Союза des Ukrainiennes d'Australie. À partir de Sokol, nous traversons Stoyanyov jusqu'à Berechtechka. Là, on a consacré des monuments aux tombes des Cosaques. Des centaines de bus et encore plus de voitures se dirigeaient vers Berechtechka sur toutes les routes. Toutes les routes étaient bondées, il fallait ensuite marcher. Partout où l'on regardait, une foule de personnes avec des drapeaux et des inscriptions suivait. Cela a mobilisé environ 700 000 personnes. Cette foule avec des drapeaux était très émouvante, car c'était une manifestation du peuple ukrainien en faveur de ses revendications d'indépendance. Le patriarche de l'UPA, Mstislav, qui a également consacré le monument, s'est prononcé de manière russe, et le président de la Verkhovna Rada, Kravchuk, a crié au peuple : « L'Ukraine - Liberté ! Accord de l'Union - non ! » Nous nous dirigeons vers Lviv et nous installons à l'hôtel Inturist. Nous nous sommes immédiatement engagés dans l'activité politique, car c'est là que nous avons célébré le 60e anniversaire de la société sportive « Ukraine », où de nombreuses personnes de l'étranger, l'assemblée de l'OUN-UPA, la session de l'Assemblée Interpartielle Ukrainienne et la 50e anniversaire de la proclamation de la restauration de l'État ukrainien en 1941 ont été réunies.

Malgré tout, l'homme fut contraint de prendre part à toutes les cérémonies officielles. Ces festivités se déroulaient à l'Opéra, au Théâtre Заньковецька et dans d'autres salles et places.

De plus, des personnalités telles que Krasovski, des membres de l'UISS de Kiev, des journalistes et d'autres venaient à l'hôtel, soit en personne, soit par téléphone. Nous avons également eu une rencontre avec l'ancien commandant en chef de l'UPA après Chuprynska, M. Kuk, ainsi qu'avec Khmaïa, Mme Stecsiko et d'autres. Nous étions présents à la commémoration de la gazette «Pour une Ukraine Libre» avec M. Baziv. Il est probable que le renseignement communiste nous surveillait, car deux nuits après, notre hôtel a été harcelé par le KGB, nous avons donc déménagé dans un logement privé. Mais même là, ils nous ont trouvés et sont venus nous voir en pleine nuit, sans savoir s'ils voulaient nous effrayer ou nous interroger.

Lemberg est le centre du pouls politique ukrainien. À Lemberg, j'ai rencontré le maire de l'Union des Ukrainiennes, M. Kwartchian. J'avais été invité à leur réunion, mais je n'ai pas eu la possibilité d'y assister. J'ai pris connaissance de leurs activités et de leurs besoins. Ils ont célébré un grand festival de la Mère, ont organisé une grande exposition de nappes ukrainiennes et aident partout où ils le peuvent. Ils aident les femmes handicapées qui ont été envoyées en Sibérie.

De Mme Kwartian, j'appris que dans la station balnéaire de Brúkhovych, près de Lviv, des enfants de Rive et de Kowet, qui avaient subi les effets de la radioactivité de Tchernobyl, se détendaient et que j'y les ai visitées. Ce sont des enfants de deux écoles, ils ne semblaient pas très bien, mais pâles, ils n'avaient reçu aucune aide. On les nourrit ici cinq fois par jour, on leur donne des vitamines et des médecins s'en occupent. Ils n'avaient pas encore fait contrôler leur état de santé. Nous leur avons offert un don de notre part. J'appris que dans les environs de Lviv, 3500 enfants de Tchernobyl se détendaient déjà. C'est la conseil régionale de Lviv qui les avait envoyés. Je crois que d'autres régions ont fait de même. La Fédération des Ukrainiennes s'est également intéressée à ces enfants et continuera à les aider. Pour leurs revenus, les femmes de la Fédération vendent des broderies que les touristes achètent. Ils ont besoin de fil, de toile et de rubans pour broder.

À Lviv, il y a beaucoup de beaux parcs, mais le parc de Stryj est l'un des plus anciens et des plus beaux de Lviv, où se trouve le saule pleureur de Taras Шевченко, une branche de saule importée par une délégation d'écrivains ukrainiens soviétiques le 22 mai 1961, à l'occasion du centenaire de la mort de Шевченко, alors qu'il était incarcéré au Kazakhstan. Taras Шевченко a planté le saule lorsqu'il était prisonnier au Kazakhstan et qu'il y conservait.

Nous avons visité le château de Wysoki (Haute), où flotte le drapeau bleu et jaune, la Forêt de Шевченков, la cathédrale Saint-Jacques, les musées, l'opéra «Maroussia Tchourai», des concerts, le cimetière de Bilhorosch et avons parlé avec une personne qui avait été témoin de cet événement.

L'Ukraine est belle, riche, mais négligée. Les Ukrainiens sont bons, sincères, travailleurs, mais le régime communiste les a rendus méfiants, effrayés, paresseux.

Les gens en Ukraine sont tous habillés avec élégance, à l'exception des vieilles femmes dans les villages, toujours vêtues de foulards. Les maisons dans les villages, la plupart neuves, sont souvent mal bâties. Presque dans chaque maison,

on trouve des tapis sur les murs, que ce soit dans les villages ou dans les villes. Les maisons de la région de Hutsul sont particulièrement belles, principalement en bois, décorées de motifs à l'intérieur et à l'extérieur. Les boutiques sont presque vides maintenant, mais les tables de réception s'affaissent sous le poids des aliments. Il y a beaucoup de sortes de pain, ainsi que du lait. On peut acheter presque tout au marché, mais c'est cher. De la vodka est également servie au petit-déjeuner. Les habitants des villages ont des jardins près de leurs maisons, des vaches, des poules, des porcs pour eux-mêmes. La terre est attribuée aux habitants des villes à 78 kilomètres, là ils construisent des maisons et les appellent des "da chas" (des demeures). La plupart des femmes travaillent dur dans ces jardins.

Le revenu est de 200 à 300 karavanshes par mois, ce qui est extrêmement maigre. On peut acheter une belle maison pour cinq mille dollars. On avait l'impression que l'esprit du communisme moscovite continuerait longtemps à purir notre peuple. Mais sans aucun doute, sans la surveillance de son grand frère, l'Ukraine pourrait très rapidement développer sa propre conscience et sa prospérité.

LLM Modèle: zongwei/gemma3-translator:4b

Date de modification: 05/01/2026

System: Tu es un traducteur professionnel spécialisé dans la traduction de texte ukrainien en français. Tu es spécialisé dans la rédaction des textes auto-biographiques et historiques et parles un français impécable. Tu dois toujours répondre en français et uniquement dans cette langue. Tu prends soins des conjugaisons et de la tournure de phrases. N'ajoutes aucun texte sous quelle forme que ce soit avant ou après le texte traduit. Ne réponds qu'avec le texte traduit. N'inclus jamais la phrase "Voici le texte traduit" dans la réponse. Traduis avec précision et naturel, en respectant l'intonation originale utilisée par l'auteur du texte. Tu ne dois pas interpréter les pensées ou les réflexions de l'auteur, la traduction doit rester fidèle à la pensée de l'auteur. Le texte que tu traduis est un texte historique, tu ne dois pas le changer.

Temperature: 5